

LA CHASSE AUX SOUVENIRS
(1875)

GASPARD DE CHERVILLE

La chasse aux souvenirs

LES DERNIERS PÉCHÉS DU CHEVALIER DE VAUCELAS

LA BALLE ENCHANTÉE

LE JOYEUX ROGER

2013

Cette édition a été établie à partir de celle de la Librairie de Firmin-Didot et Cie, rue Jacob, 56, Paris, 1875 ; illustrations de Daniel Vierge.

Nous avons en avons respecté l'orthographe et la ponctuation, à quelques corrections près dans le premier des deux récits, mais avec plusieurs rectifications de ponctuation dans le second, qui semble avoir reçu beaucoup moins d'attention de la part de l'éditeur.

ISBN : 978-2-923981-45-1

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal
lejoyeuxroger@gmail.com

Les derniers péchés du chevalier de Vaucelas

Cette histoire est empruntée aux souvenirs de ma jeunesse ; aussi, avant de l'entamer, j'ai pensé, chers lecteurs, qu'il serait prudent de réclamer votre indulgence pour la faiblesse avec laquelle je m'attache à des réminiscences du passé auxquelles seul je puis m'intéresser.

Soyez persuadés que ce n'est point un appétit immodéré du pronom personnel qui m'y ramène ; je sais combien il est difficilement supporté, même de la part de ceux qui possèdent des titres, des mérites, pour le rendre tolérable. Si j'en use, c'est parce que j'ai toujours remarqué qu'en s'attachant à raconter les événements que l'on a traversés, à mettre en scène des personnages que l'on a connus et aimés, le récit empruntait au cachet de vérité et de sincérité dont il se marquait, un attrait suppléant jusqu'à un certain point aux qualités d'imagination et de style qui pouvaient manquer à l'écrivain.

Cette ressource, je ne me crois point le droit de la dédaigner.

Je suis d'autant plus disposé à y recourir aujourd'hui qu'elle me permettra de faire revivre un type assez original du siècle dernier, type que la génération présente ne connaît guère que par des croquis qui n'ont pas été esquissés sur le vif, et qu'il a été donné aux hommes de mon âge d'étudier dans quelques débris échappés à la tempête révolutionnaire, oubliés de la mort et gardant fidèlement, au milieu de la société moderne, les mœurs, les habitudes, le langage même de celle que le temps et la tourmente avaient balayée.

Enfin, et Dieu veuille que cette dernière considération d'un ordre moins positif trouve grâce devant ceux auxquels je la sou mets, lorsque, comme moi, on touche au terme du voyage, que l'on a vu arriver l'heure crépusculaire où l'horizon se charge

d'ombres, où une ligne de feu marque seule le but vers lequel nous tendons, au moment de s'enfoncer dans ces ténèbres, une force invincible pousse le voyageur à s'asseoir sur le revers de quelque fossé, et, tourné vers l'orient d'où il est parti, à chercher, au milieu des nuages amoncelés, ces lumineux, ces frais paysages qu'il a quittés le matin, à revoir une fois encore les visages amis qui ont accompagné ses premiers pas sur la route.

I

Comment on me préparait à l'art de la guerre et aux belles manières

J'avais quinze ans quand je quittai le collège où s'étaient ébauchées mes études pour entrer dans un des établissements, fort nombreux à Versailles en 1846, où se complétait l'éducation spéciale des candidats aux écoles militaires du gouvernement.

Ce n'était pas seulement par leurs fortes études des mathématiques que ces maisons justifiaient la qualification d'Écoles préparatoires qu'elles s'attribuaient, c'était aussi par la scrupuleuse fidélité avec laquelle leurs élèves s'attachaient à reproduire le décalque du Saint-Cyrien parfait, quoique, il faut bien l'avouer, ce ne fût pas précisément par ses beaux côtés que ceux-ci cherchassent à se rapprocher de ce séduisant modèle.

L'institution elle-même avait donné l'essor à ces tendances en nous affublant d'un uniforme qui, aux revers, aux passe-poils près, était exactement celui de l'École spéciale, en substituant des adjudants aux pions classiques dont, à tant de titres, nous n'avions point cessé de rester dignes ; mais l'initiative des élèves avait singulièrement développé ces prémisses.

J'ai vu là des culottages de bonnets de police si bien réussis que jamais le grand *bahut* lui-même n'en exposa de semblables à l'admiration des connaisseurs. J'ai connu de simples *volailles*, – telle était, hélas ! l'épithète dont nous flétrissaient ceux que nous brûlions d'égaliser, – lesquelles, avec un tant soit peu de moustache, eussent représenté l'idéal du troupiier fini, tant ils avaient perfectionné l'art de marcher les coudes arrondis, les poignets tournés en dehors, en se balançant avec plus ou moins de grâces.

Il va sans dire que des plus petits aux plus grands, de la *graine de moutarde* aux *dromadaires*, tous nous cultivions le brûle-

gueule, tous nous pratiquions la chique, – ah ! mon Dieu ! oui, mesdames, la chique ! – avec un courage qui ne nous préservait pas toujours de quelque petite catastrophe, mais donnait aussi une bien grande idée de ce que l'on pouvait attendre de la solidité de notre cœur.

Non moins studieux des autres arts d'agrément, à chaque sortie nous affirmions encore notre vocation militaire par le nombre considérable de bols de punch et de vin chaud que nous nous faisons servir dans un petit café de la place Hoche, mais que, bien entendu, nous ne vidions pas aussi scrupuleusement que nos façons de grognards semblaient le promettre.

Je n'avais pas de chance. J'arrivai au bahut B..... précisément dans l'année qui marqua le déclin de ses jours de gloire.

Saint-Cyr avait alors pour commandant un illustre général, aujourd'hui maréchal de France, qui, comme cela me fut amplement démontré plus tard, ne plaisantait pas avec les questions du service. Au lieu de se montrer flatté de la véhémence de nos aspirations saint-cyriennes, ce pince-sans-rire leur découvrit des inconvénients de toute sorte ; il les signala au ministère de la guerre qui, immédiatement, invita les propriétaires des institutions préparatoires à modifier l'uniforme qui avait si puissamment contribué à la vogue de leurs maisons.

Le shako nous fut enlevé et remplacé par le chapeau à deux cornes de l'École polytechnique, des officiers à casque... et des garçons de recette de la Banque.

Notre habit de tourlourou se métamorphosa en un frac bleu orné de revers, de retroussis et d'attentes jaunes ; le pantalon garance qui nous était si cher, car il nous faisait de l'armée, céda la place à un autre de la même couleur que le vêtement du haut, et que flanquaient à droite et à gauche deux larges bandes de ce jaune rutilant dont nous offrions déjà de trop nombreux échantillons.

Les pompons, épaulettes, restaient sur le carreau ; nous recevions en échange le droit de faire flamboyer, – toujours en jaune

bien entendu, – les foudres de l'État-Major aux basques de notre habit.

La compensation était mince, elle fut peu goûtée. Il ne s'en fallut de rien que la mesure ne soulevât chez nous cet esprit de révolte qui fut si près d'éclater au camp de Boulogne, lorsqu'un décret du premier consul fit de la queue et des cadenettes le privilège des seuls grenadiers.

Notre mauvaise humeur était d'autant plus légitime, qu'en raison de la couleur dominante de la nouvelle tenue, la population versaillaise, ordinairement peu disposée à l'épigramme, nous avait sur-le-champ décerné un sobriquet qui, pour nous aller comme un gant, n'en était pas moins révoltant pour notre amour-propre : on ne nous appelait plus que les *Canaris*.

En ma qualité de nouveau, – au bahut B..... on disait conscrit, – je me trouvais affranchi des regrets dont le cœur des propriétaires de l'ancien costume était tenaillé.

À la distance où je me trouve de ce temps-là, n'étant plus exposé à voir mon manque de goût servir de prétexte aux *brimades* de mes anciens, – un autre plagiat saint-cyrien que les écoles préparatoires n'avaient point négligé, – il m'est permis de vous avouer que ce ne fut pas sans un léger mouvement de fatuité satisfaite que j'endossai l'uniforme contre lequel mes camarades déblatéraient avec tant d'amertume.

C'était le premier qu'il me fût donné de porter, et le chapeau, que nous arborions en colonne en l'inclinant fortement sur l'oreille droite, me procurait un air martial dont, *in petto*, je ne cessais guère de me pâmer.

Ce contentement intime m'avait mis en goût. Quand vinrent les vacances, je fis de mon mieux pour accentuer ces avantages extérieurs et pour avoir l'*air officier*, qui, pour nous, résumait le beau idéal.

Le tailleur me confectionna ce que nous appelions *une fantaisie*, c'est-à-dire une tenue où nous étudions les prescriptions ministérielles en substituant, partout où cela devenait possible,

l'or aux broderies de laine de l'ordonnance.

J'avais acheté chez un bric-à-brac de la rue de Satory une épée d'officier de dragons, un peu longue, il est vrai, mais que je ne comptais pas moins ceindre à mon flanc aussitôt que la diligence aurait dépassé la pièce d'eau des Suisses.

Ayant donné à tous les détails de mon équipement autant de soins que si je m'en fusse allé en guerre, je partis, convaincu de la sensation profonde que j'allais produire sur mes compatriotes.

Je n'eus malheureusement pas le temps de récolter les menus bénéfices que des dehors si guerriers devaient infailliblement me procurer dans ma petite ville.

Depuis plusieurs années, un vieil oncle de mon père, retiré dans la basse Normandie, réclamait presque impérieusement que l'on envoyât auprès de lui celui qu'il appelait son héritier. En raison des antécédents du vieillard, ma mère avait jusqu'alors fait la sourde oreille ; elle appuyait sa résistance de raisons au moins spécieuses, la pauvre femme : à l'entendre, et s'il fallait s'en rapporter à l'appétit bien connu de cet oncle à succession, il devenait fort probable que l'héritage ne couvrirait pas même les frais de ce déplacement. Ceci n'était rien encore auprès du danger qu'offrait, pour un adolescent, un séjour assez prolongé chez un homme qui avait donné tant et tant de crocs-en-jambes à la morale.

Mon père, comme tous les hommes de sa génération, était fortement imbu du respect des devoirs de la famille ; il répondait qu'il était absurde de supposer que l'ancien viveur ne se fût pas amendé avec l'âge ; qu'en dépit de ses écarts, il s'était toujours montré homme d'honneur et se ferait un scrupule d'exercer une fâcheuse influence sur l'esprit d'un enfant devenu l'unique espoir de toute une famille ; il ajoutait que, si l'héritage était très-problématique, nous n'en étions tenus qu'à plus de déférence envers un si proche parent.

Il parla si bien que, deux jours après mon arrivée à la maison paternelle, mon chien Perdreau et moi nous montions dans la diligence de Granville, laquelle devait nous déposer à Vire, la

vieille cité d'Olivier Basselin, où mon oncle, qui demeurait à trois lieues de là, avait promis de m'envoyer sa voiture.

J'ai oublié de vous dire que ma gigantesque rapière était de l'expédition ; mais vous l'avez deviné. En effet, fidèle au programme, en quittant Versailles je l'avais accrochée à mon côté, ou plutôt c'était moi qui m'étais accroché à elle.

II

Où j'aurai l'honneur de vous présenter
M. le chevalier de Vaucelas,
des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de Saint-Louis,
et de vous résumer ses caravanes

Le pays où nous nous rendons est si accidenté et si pittoresque, il mérite si parfaitement le surnom de petite Suisse que lui décernent quelques touristes enthousiastes, qu'il fournirait aisément matière à des descriptions multipliées ; mais je sais que le paysage n'est point dans les goûts d'aujourd'hui, et mes esquisses auraient le tort de nous écarter de l'histoire à laquelle vous avez des droits, et que vous n'avez pas encore vue poindre dans mes préambules.

Il me paraît donc infiniment plus pratique de consacrer les loisirs que nous ménage la lenteur de la diligence, – car on appelait cela des diligences ! – à vous présenter le héros principal de mon futur récit.

À vrai dire, à ce moment-là, je ne le connaissais pas plus que vous ne le connaissez vous-même, et je n'avais sur les faits et gestes de son passé que des notions vagues et incertaines. Chaque fois que mon père entamait, moi présent, une historiette où il figurait, un regard suppliant de ma mère l'arrêtait dès l'exorde, et j'en étais pour ma curiosité mise à l'éveil. Mais plus tard, à mon retour, je fus largement initié aux aventures de sa vie accidentée, et je vais, dès à présent, par anticipation, vous faire part de ce que j'en appris.

Selon la coutume de l'ancien régime, le chevalier était entré au service juste en sortant de l'enfance.

Il avait fait partie de cette maison du roi que licencia le comte de Saint-Germain ; il avait passé de là au régiment de Mestre de camp Cavalerie. Émigré, il avait pris part aux campagnes de 1792

et 1793, puis à l'expédition de Quiberon. Fait prisonnier, condamné à mort, échappé miraculeusement à la fusillade, il n'avait plus voulu s'éloigner de cette patrie retrouvée dans des circonstances si dramatiques.

Réfugié à Paris, il avait imaginé une ruse assez ingénieuse pour se soustraire aux lois de proscription : ce fut de se mêler à ceux-là même qui étaient chargés de leur exécution ; sous un nom supposé, avec des papiers d'emprunt, il se fit gendarme.

Bonaparte, en escamotant le Directoire et les Conseils, lui rendit le service de le débarrasser de ces fonctions. Il avait vu passer le Consulat, puis l'Empire, en vivant beaucoup d'insouciance, un peu d'expédients.

La Restauration était enfin venue, qui l'avait récompensé des services rendus à la cause, par la retraite de capitaine et la croix de Saint-Louis. Aux gentilshommes de ce temps-là, il n'en fallait pas plus pour qu'ils s'en allassent contents.

Les vicissitudes de la carrière militaire de mon oncle étaient de l'eau morte, si on les comparait aux orages qui lui avaient fait une existence privée aussi houleuse que les mers du cap Horn.

Il prenait sa date du milieu environ de ce dix-huitième siècle préparé par l'austérité hypocrite et bigote qu'imposait la vieillesse du grand roi, auquel les saturnales de la Régence servirent d'introduction, et dont la dépravation officielle du règne de Louis XV peut être considérée comme l'épanouissement.

On respirait, quand il vint en ce monde, une atmosphère saturée des parfums du vice élégant, toute vibrante des bruits enchanteurs des joyeuses folies. Cette atmosphère, pernicieuse à tous les poumons, l'était bien autrement pour celui qui, comme le chevalier le disait de lui-même, arrivait sur terre, préalablement doué des trois vertus d'Arlequin.

Ces dons innés, dès l'âge de dix-huit ans, il leur avait imprimé un si furieux essor que son père avait jugé prudent de l'envoyer réfléchir à leur vanité dans une casemate du fort de Joux.

Malheureusement, avant que les méditations eussent porté

fruit, ce père mourut. La cage s'ouvrit trop tôt pour cet oiseau aux ailes hasardeuses.

La qualité de cadet de mon oncle avait nécessairement allégé sa légitime ; mais il avait été le Benjamin d'une sœur de sa mère, veuve d'un conseiller au Parlement de Paris ; la bonne dame n'avait pas d'enfants : elle répara les torts de l'ancienne législation envers celui de son adoption en lui léguant un patrimoine considérable.

Ce patrimoine s'en était allé presque aussi vite qu'il était venu, par quatre gouffres, curieusement entretenus par le légataire, aussi larges, aussi profonds que possible : la chasse, les chevaux, le jeu, les amours ruineuses.

Cette période représentait l'âge héroïque de mon oncle ; elle servait de thème inépuisable de son enthousiasme.

Quand il entamait le récit des aventures, des duels, l'esquisse des plaisirs, des joies, des succès de toute sorte, dont ce temps d'ivresse avait été émaillé, il ne tarissait plus. Il fallait l'entendre entamer les biographies des notabilités de l'un et l'autre sexe dans l'intimité desquelles il avait vécu : M. le duc et M^{me} la duchesse de Lauraguais, les princes de Soubise et d'Hénin, M. de Choiseul, Sophie Arnould, la Duthé, etc., etc. Non-seulement il avait connu la comtesse du Barry aux jours de sa grandeur, mais il avait figuré dans tous les petits soupers à l'aide desquels la favorite en disponibilité trompait la monotonie de sa retraite de Luciennes.

Il avait eu la chance de devenir le rival heureux du grand pontife de la galanterie, M. le maréchal de Richelieu, et, quand il le rappelait avec orgueil, si mon père lui faisait observer que le triomphe eût été autrement flatteur une vingtaine d'années plus tôt, lorsque le vainqueur de Mahon était à l'apogée de ses gloires, il fallait voir aussi le sérieux imperturbable avec lequel il ripostait : « Mon cher ami, la vieillesse n'avait pas encore été inventée dans ce temps-là. »

Quoique sa fortune eût subi de formidables accrocs, il y avait

à cette époque de tels accommodements avec la déesse, qu'il n'était pas moins au courant de l'historiographie amusante et scandaleuse du règne suivant, où un essaim d'hommes de plaisir, ainsi qu'un brillant escadron d'impures de tous les rangs, persévéraient dans les traditions du passé, en dépit de la sévérité des mœurs dont l'infortuné Louis XVI donnait l'exemple.

La grande catastrophe elle-même fut impuissante à entamer la cuirasse de frivolité et d'insouciance dont l'esprit et le cœur de cet homme étaient blindés. Il ne vit dans l'effondrement de la vieille société qu'une justification baroque de ses propres prodigalités : « J'ai été, pardieu ! bien avisé, disait-il ; j'avais tout mangé quand les jacobins se sont présentés pour tout prendre, et Dieu sait s'ils ont été attrapés ! »

Cette même légèreté d'humeur lui permit de porter l'adversité avec une sérénité, une force d'âme qui auraient eu de la grandeur s'il eût été possible de conserver la moindre illusion sur les sentiments qui l'inspiraient.

Tant qu'avait duré le règne de Napoléon, il avait connu les privations les plus cruelles, et elles n'avaient pas inspiré une défaillance, non-seulement d'opinion, mais d'esprit, à ce dissipateur qui avait dû jadis une certaine notoriété au faste de ses équipages, au jeu d'enfer qu'on lui voyait jouer, aux sommes folles dont il payait l'amour vénal de quelques courtisanes.

Soit orgueil, soit indifférence, loin de se laisser abattre, il semblait avoir pris à tâche de narguer la misère et de maintenir sa gaieté et sa verve railleuse à la hauteur de la mauvaise fortune qui l'accablait.

Vers 1823, la mort d'une de ses sœurs avait mis fin à une situation qui, en dépit des bienfaits de la Restauration, restait au moins précaire. Il n'avait point retrouvé l'opulence perdue, mais l'héritage lui constituait une aisance assurant à sa vieillesse le bien-être et le calme qui avaient si bien manqué à son âge mûr. Une lueur de raison avait alors illuminé sa cervelle. Il avait compris que, si cette dernière épave restait sur les récifs où déjà le

galion avait sombré, le naufrage deviendrait définitif : aussi, s'arrachant aux séductions spéciales que la grande ville réserve aux hommes de son tempérament, il était venu s'enterrer dans une petite propriété de Normandie qui figurait dans la succession.

Il y avait vingt-deux ans qu'il l'habitait, toujours jeune et toujours gai, malgré les quatre-vingts années qui allaient bientôt se trouver accumulées sur sa tête ; trouvant dans la chasse, qu'il avait toujours aimée avec passion, un topique assez puissant pour calmer les réminiscences du passé qui parfois encore arrivaient à l'état aigu.

Nous pouvons arriver à Vire, maintenant que vous savez mon oncle le chevalier sur le bout de votre doigt.



Le château du chevalier de Vaucelas

III

Comment le sang faillit couler à la suite de ma première entrevue avec M^{lle} Cypris

Je trouvai à l'hôtel de Saint-Pierre un domestique et l'équipage de mon oncle qui m'attendaient.

Persévérant dans la méthode que nous venons d'employer, nous nous débarrasserons tout de suite du portrait de cet échantillon de la maison du chevalier de Vaucelas.

L'homme se nommait Thomas Bidault, mais, suivant l'antique usage, ces vocables patronymiques avaient disparu pour faire place au sobriquet de Galopin, le seul auquel il répondit.

Galopin, avant de passer au service de l'héritier, avait été pendant quarante ans au service de ma grand'tante la douairière.

Si vous êtes ferré sur l'addition, vous en conclurez qu'il devait être quelque peu suranné pour son étiquette.

C'était un petit vieillard très-vert, très-alerte et très-actif, mais d'une maigreur si invraisemblable que, sous ses habits, il affectait une vague ressemblance avec un lapin écorché et vidé. Sa figure au nez crochu, aux pommettes saillantes, était remarquable par la violence de sa tonalité d'un rouge de brique, qu'accentuait encore la blancheur immaculée de la chevelure et de la paire de favoris qui l'encadraient.

Il était vêtu d'une veste à collet rouge et galonné, d'un gilet de la même couleur ; le costume se complétait par une culotte de peau d'un jaune presque aussi vif que celui de mon uniforme, et qui devait avoir préalablement figuré dans la garde-robe d'un homme un peu mieux partagé du côté de l'embonpoint, s'il fallait s'en rapporter aux profondes et nombreuses spirales qu'elle décrivait autour d'une paire de triques représentant les cuisses de son dernier propriétaire.

Les parties inférieures étaient chaussées d'une paire de bottes de gendarme ; il portait sur la tête un incommensurable chapeau de forme évasée, orné d'un galon d'un or un peu noirci, mais dont la largeur était de quinze centimètres tout au moins.

Galopin me souhaita la bienvenue avec une courtoisie respectueuse qui sentait déjà son ancien régime. Lorsque mes bagages eurent été descendus, il me demanda, avec la même déférence, de lui permettre de laisser une heure à ses chevaux pour manger l'avoine avant de nous mettre en route.

— Nous avons encore six lieues à faire, ajouta-t-il, et je dois ménager mes bêtes. M. le chevalier n'aura pas chassé aujourd'hui, et si sa meute restait encore demain au chenil, il serait d'une humeur massacrante.

C'était la première fois que j'entendais parler de la meute de mon oncle, et j'ouvrais des yeux larges comme des portes cochères.

— Vous chassez à courre ? m'écriai-je avec vivacité.

— Très-certainement, monsieur, et je ne suis pas seulement le cocher de M. le chevalier, j'ai encore l'honneur de le servir à titre de piqueur.

— Et vous forcez souvent ?

— Oh ! répondit Galopin, en se souvenant qu'il était Normand, pour éluder la question que je lui posais, M. le chevalier a horreur des armes à feu à la chasse, et celui qui raccourcirait un animal ne ferait pas chez lui de vieux os.

— Mais, ajoutai-je, de plus en plus étonné, vous avez donc de la grosse bête à Morangis ?

— M. le chevalier s'est arrangé pour que jamais nous n'ayons à sonner le buisson creux, répliqua le maître Jacques, fidèle au système dont je ne me méfiais pas.

J'acquiesçai à la requête, qui m'arrangeait beaucoup. Les soixante-dix lieues que je venais de franchir avaient fortement endommagé ma tenue, et j'avais à cœur que le dix-neuvième siècle fît en ma personne une brillante figure lorsqu'il se pré-

senterait à l'inspection de son aîné, représenté par un aussi fin connaisseur en la matière que l'était mon oncle. Une heure après, j'étais métamorphosé et la voiture ponctuellement attelée.

L'équipage de mon oncle consistait en un immense cabriolet, à la caisse peinte d'une couleur orange, et dont la vaste capote avait les proportions d'un dôme.

Elle était attelée d'une jument grise, un peu lourde, placée en limon, et d'une autre jument baie un peu courte, un peu basse, un peu ramassée, laquelle figurait le porteur et qu'enfourcha Galopin, lorsque Perdreau et moi nous nous fûmes installés dans le roulant édifice. Alors le cocher-piqueur entama avec son fouet un carillon forcené, qui devait donner aux Virois une haute opinion de l'importance du personnage qu'il conduisait, et bientôt nous roulâmes sur la route d'Avranches, que nous devions suivre pendant dix-huit kilomètres avant de nous engager dans la traverse.

Il a été entendu que je ne soufflerais mot du paysage, et c'est une promesse à laquelle je compte rester fidèle jusqu'à ce que les exigences du récit me contraignent à l'enfreindre.

L'habitation de mon oncle était située au fond d'un des charmants vallon que forme le cours sinueux de la Vire, et qu'il fallait assez longuement contourner avant d'y descendre ; j'eus donc le loisir de le contempler à l'avance, et je reconnus tout de suite que le chevalier en exagérait quelque peu la qualité.

Le château de Morangis, dont il datait toutes ses lettres, était tout simplement ce qu'on appelait autrefois une gentilhommière.

Elle consistait en un pavillon quadrangulaire, auquel son toit pointu, ses hautes girouettes armoriées, ses murailles de granit bleu prêtaient un certain caractère, mais qui, malgré tout cela, n'était en réalité qu'un pavillon.

Quand nous fûmes devant la porte, Galopin, debout sur ses étriers, entonna le plus bel hymne de ses clic-clac, qu'une vingtaine des échos de la vallée répétaient à l'envi. Un prince n'eût certainement pas pu être annoncé par un plus joli tapage. Nous débouchâmes dans la cour, et mes illusions continuèrent de

s'envoler à tire d'ailes.

Cette cour, elle me rappelait, par son ensemble comme par ses détails, celles de nos fermes de la Beauce, les moins seigneuriales de toutes les cours.

L'utile partout, le somptueux ou l'agréable nulle part.

À droite, à gauche, des bâtiments assez délabrés accusant leurs qualités de vacherie, de grange, d'écurie, etc. ; au centre, une mare dont les eaux brunes attestaient leur provenance ; sur tout le reste du quadrilatère, une épaisse couche de fumier en guise de sable ; sur ce fumier, sa population ordinaire : poules, canards, oies et dindons, lesquels, mis en émoi par les salves de Galopin, y répondaient chacun dans sa langue, tandis que trois à quatre grands chiens, beaux de forme, mais d'une maigreur vraiment exagérée, s'étant chargés de faire la basse dans le concert, hurlaient en chœur.

En serviteur bien appris, mon conducteur s'était bien gardé de prendre le chemin le plus court. Il avait longé les bâtiments avec autant de rectitude que s'il eût eu la grande allée d'honneur pour le guider, et le cabriolet monumental vint majestueusement s'arrêter devant un perron conduisant à une porte vitrée de petits carreaux, qui était celle du pavillon.

Sur ce perron se montraient trois femmes : deux paysannes, coiffées du classique casque à mèche, une autre dont le costume plus citadin que champêtre révélait une position supérieure.

Celle-ci, une forte Normande d'une quarantaine d'années, se tenant au centre et en avant des deux acolytes, comme un caporal qui reconnaît la patrouille, multipliait les démonstrations de bienvenue. Depuis que nous approchions, elle saluait chaque tour de roue de mon véhicule d'une révérence qui mettait en relief les gigantesques ramages verts et roses de sa robe d'alépine, et, secoués par les signes de tête amicaux qu'elle m'adressait, les flots de rubans dont son bonnet était orné affectaient une agitation convulsive.

Peu audacieux de tempérament, je me trouvai réconforté par

ces dispositions d'une bienveillance si manifeste, et, repoussant la massive portière de ma boîte, je me disposais à prendre terre, lorsqu'un incident inattendu vint rendre l'abordage difficile.

Je vous ai déjà parlé de Perdreau, mon compagnon de voyage. Perdreau était un grand braque, gris, tacheté de marron, dont le museau, les pattes et le dessous des oreilles étaient peints en couleur feu. L'ancien grand veneur du roi Charles X, M. de Girardin, l'avait donné à mon père, qui me l'avait attribué. Je tenais à Perdreau probablement un peu plus qu'à un de mes bras, qu'à une de mes jambes, non parce qu'il représentait un des plus magnifiques spécimens de son espèce, tout simplement parce qu'il était mon chien et encore mieux mon premier chien.

Or, en bêtes bien apprises qu'elles étaient, les confrères étiques qui flânaient sur le fumier, ayant reconnu leur piqueur dans mon postillon, étaient accourus pour lui rendre leurs devoirs. En les apercevant autour du cabriolet, Perdreau, dont le caractère était déplorable, avait grogné, puis essayé de s'élancer, et je l'avais retenu juste à temps par la boucle de son collier, au moment où il allait consommer cette grave imprudence.

Malheureusement, les indigènes avaient déjà remarqué ces dispositions agressives ; avec l'esprit du terroir ils n'étaient pas chiens à laisser échapper une si bonne occasion de plaider à coups de dents. Leur partie faisant défaut, puisque je la maintenais, ils se disposaient à venir la sommer jusque dans son domicile : l'un avait posé ses pattes sur le marchepied, un second s'évertuait à sauter sur le garde-crotte : tous grondaient, aboyaient en manière d'exorde.

Évidemment, le procès allait se terminer par un assaut général, et j'étais assez embarrassé, lorsque la forte Normande vint à mon aide, avec une bienveillance et un accent du cru aussi prononcés l'un que l'autre.

— V'là déjà plus de vingt fois que je vous dis que je ne voulais point de vos grand's bêtes de chiens dans ma cour, père Galopin ! s'écria-t-elle ; ils me mangent tous mes poulets, et les

v'là aujourd'hui qui veulent dévorer notre chéri monsieur. Vous devriez être honteux de l'avoir exposé à une avanie pareille. Tâchez moyen de les garder au chenil, père Galopin, et que je ne les retrouve pas plus devant mes étables que dans ma cuisine, vous m'entendez ?

Avec une docilité qui me donna une bien haute opinion de la discipline de la maison de mon oncle, Galopin avait vidé les arçons, et la mercuriale n'était pas terminée que déjà il était en train de démontrer à ses chiens que ce n'était pas seulement au point de vue de l'art musical qu'il était sur le fouet d'une certaine force.

De leur côté, les filles casquées de coton avaient empoigné qui un balai, qui un bâton ; elles s'en escrimaient avec une vigueur si virile, qu'en un clin d'œil la place fut débarrassée des assaillants, et que Perdreau, ayant sauté à terre, se trouva tout seul sur le perron.

La Normande me tendait la main pour m'aider à descendre ; c'était un peu bien humiliant pour mon amour-propre. Après l'avoir remerciée, je voulus prouver mon agilité en bondissant du cabriolet sur les marches sans me servir du marchepied ; malheureusement, ma grande diablesse d'épée s'embarrassa dans mes jambes, et le tour de force se serait terminé par une culbute, si l'obligeante Normande ne m'avait reçu dans ses bras.

Elle profita du rapprochement pour appuyer trois fois sur mes joues son visage où les coquelicots remplaçaient, hélas ! les lis et les roses disparus ; puis, m'indiquant la porte, elle m'introduisit dans une vaste pièce, qui représentait à la fois la cuisine, la salle à manger et le salon du château de Morangis.

À l'angle d'une immense cheminée, dans un fauteuil à oreillettes semblable à celui qui sert au bonhomme Argan du *Malade imaginaire*, à la Comédie-Française, se tenait un vieillard vêtu de molleton gris dans lequel, au large ruban rouge dont sa boutonnière était décorée, je reconnus tout de suite mon oncle le chevalier.

Élevé dans les façons intimes de la famille moderne, habitué aux effusions de la tendresse maternelle et paternelle, mis en humeur d'embrassade par les procédés de la Normandie, je m'étais élancé vers lui, et je m'étais mis en devoir de lui appliquer les trois baisers de rigueur, puisque telle était la mode du pays.

Mon oncle se dégagea de l'étreinte avec une impétuosité juvénile ; il me repoussa en s'écriant :

— Vertuchoux ! quelle pétulance ! Cordieu, monsieur ! parce que j'entends faire de vous mon héritier, ce n'est pas une raison pour m'étouffer sans crier gare ! Vous devriez savoir aussi que le premier devoir d'un homme bien appris est de saluer son oncle en arrivant chez lui, et puis encore, qu'on ne se jette pas comme cela au col des gens avant d'en avoir obtenu la permission.

Effroyablement décontenancé, je balbutiai quelques excuses. La Normandie, qui tenait à continuer vis-à-vis de moi son rôle de Providence, vint à mon aide avec une vivacité qui acheva de me donner une haute idée de sa position dans la hiérarchie domestique de la maison.

— Eh bien, après ? Ça prouve le bon cœur de votre neveu, s'écria-t-elle, et ça n'est pas une raison suffisante pour le tarabuster avant seulement qu'il se soit assis. Ce n'était pas la peine de le faire venir de si loin pour le recevoir comme cela ; tenez, voyez, voilà ses grands yeux tout pleins de larmes à ce pauvre chérubin...

La Normandie s'animait en parlant ; certainement, elle n'en avait pas fini, mais mon oncle ne lui laissa pas dévider le reste de son chapelet.

— Corbleu ! vous tairez-vous, Mademoiselle Hersilie ? dit-il avec colère ; votre qualité de gouvernante vous donne autorité sur mes gens, soit ! mais vous saurez à votre tour que votre intervention entre mon neveu et moi est souverainement incongrue. Si, dès le débotter, il a fait votre conquête, tant mieux pour lui, mais faites en sorte que je n'en sois pas importuné.

— Vous, monsieur, continua-t-il en s'adressant à moi, éloignez-vous de quelques pas, que je vous examine : c'est bien le moins, morbleu ! que je sache comment mon héritier est bâti ; plus loin encore ; — là, très-bien !

J'avais obéi.

Voulant au moins que l'inspection fût assez satisfaisante pour racheter les torts que je venais de me donner, j'inclinai mon bicorne, et, pesant de mon poing sur la garde de mon épée de façon à la maintenir dans une situation horizontale, la seule où sa longueur ne me gênât pas trop, je me prêtai à l'examen avec un peu de fatuité et beaucoup de complaisance.

— Pas trop mal, dit mon oncle, après un instant ; mais pourquoi diable vous coiffer comme cela sur l'oreille, mon cher monsieur ? Cela vous prête une physionomie de racoleur assez malséante ; on croirait que vous arrivez du quai de la Ferraille, en vérité. Et cette épée, pourquoi ne pas la rejeter en arrière en verrouil, comme nous la portions de mon temps ? Ce serait plus gracieux, plus commode, et vous ne risqueriez pas d'éborgner les passants. Et puis cet uniforme ne me plaît guère, il est trop sombre ; l'habit devrait être jaune. J'en ai vu un de cette nuance aux gardes de je ne sais plus quel margrave, c'était du dernier galant.

Je ne répondais rien à ces diverses observations, me contenant de bénir le ciel qui permettait que la dernière, celle qui concernait la couleur de l'uniforme, n'arrivât pas jusqu'aux oreilles de mes camarades de Versailles. Ce silence ultra-respectueux adoucit l'humeur de mon oncle et me concilia ses bonnes grâces. Il reprit avec une jovialité qui n'allait jamais sans une nuance de sarcasme :

— Enfin, dans le siècle d'aujourd'hui, il ne faut pas se montrer trop difficile, et je me déclare satisfait ; mais ce n'est pas, il faut bien que je vous le dise, monsieur, l'élégance de tournure, les perfections extérieures que je possédais à votre âge. Ah ! si l'inflammable M^{lle} Hersilie avait pu me voir dans ce temps-là,

elle ne s'en serait jamais relevée, comme tant d'autres, ajouta-t-il avec un gros soupir.

Directement interpellée, la gouvernante n'était pas femme à rester sans réplique.

— Je sais trop ce que je dois à M. le chevalier pour lui donner un démenti, dit-elle, mais je suis trop franche aussi pour ne pas lui déclarer que je ne croirai jamais qu'il ait ressemblé à notre joli petit monsieur, même quand il était jeune.

Cette sincérité par trop crue ne fut pas du goût de mon oncle ; il se mordit les lèvres, et la riposte eût été vive, si une véritable catastrophe ne lui eût pas coupé la parole.

Depuis quelques instants, mon attention était excitée par un bruit singulier, composée de grognements, d'abois étouffés, mêlés à un piétinement de pattes sur le plancher.

Comme il devenait de plus en plus intense, j'allais me retourner pour en reconnaître les causes, lorsque ma base, c'est-à-dire mes jambes, ayant été ébranlées par un choc épouvantable, je perdis l'équilibre et tombai la tête la première dans la direction de la cheminée.

Instinctivement, j'avais porté les mains en avant, ce qui me préserva de toute blessure ; mais, ayant rencontré un chaudron d'eau heureusement tiède, mes bras y plongèrent jusqu'au coude. Une partie du contenu s'épancha sur mes vêtements, et, moins heureux encore que ma *fantaisie*, mon bicorné roula au milieu des cendres.

Je me relevai dans une fureur indescriptible et je cherchai immédiatement l'auteur de ce méchant tour, qui, du septième ciel où je planais, m'avait si brusquement ramené aux plus désagréables réalités.

C'était une énorme laie qui, en raison du rôle important qu'elle jouait, ainsi que nous le verrons plus tard, dans les fêtes cynégétiques de mon oncle, avait auprès de lui ses petites et ses grandes entrées.

Fort effronté de son naturel, Perdreau avait entamé sa connais-

sance ; on avait joué et occasionné le bruit qui m'avait intrigué.

Mais, en s'échauffant, la partie avait tourné mal ; bourré un peu trop vertement, Perdreau avait demandé un asile à mes jambes ; la laie l'y avait poursuivi, et son irruption avait causé la chute que vous savez.

Soit qu'elle eût été effrayée par les cris qui s'échappèrent simultanément de toutes les poitrines, soit que le chien eût répondu par quelque bonne dentée à des procédés vraiment trop brutaux, la laie s'était mise en colère. S'acharnant sur Perdreau, elle l'avait acculé dans l'angle de la salle, puis renversé ; elle le piétinait avec fureur, tandis que le malheureux poussait des gémissements lamentables.

Me relever, tirer mon épée, et voler au secours de mon camarade, tout cela fut fait en un instant.

Le beau sexe, qui décidément se prononçait en ma faveur, était déjà intervenu.

L'une des filles avait ressaisi son balai, l'autre son bâton, et M^{lle} Hersilie elle-même, jetant sa dignité par-dessus ses fourneaux, s'était armée d'une pelle à feu. Toutes les trois, elles tapaient sans cadence, mais à tour de bras, sur le dos de la laie, mais ne la décidaient pas à lâcher prise.

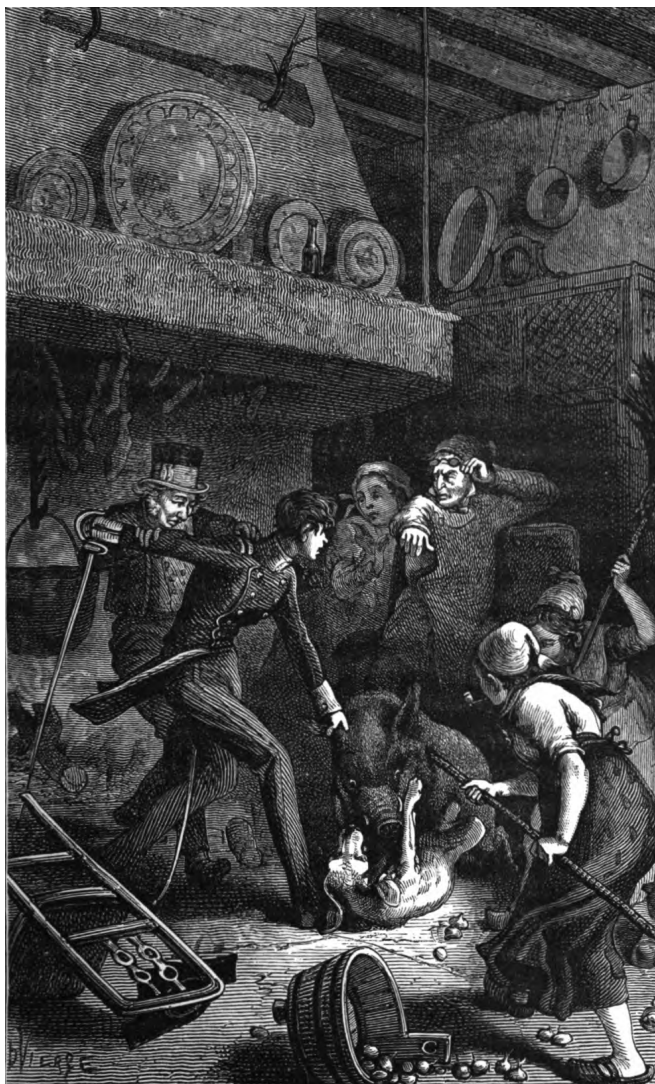
La vue de l'épée que je brandissais tira mon oncle de l'indifférence goguenarde avec laquelle il avait suivi jusqu'alors les divers incidents de cette scène. Il se leva dans son fauteuil, et d'une voix impérieuse avec un geste menaçant :

— Gardez-vous de maltraiter Cypris, monsieur, me cria-t-il, si vous ne voulez pas que je vous déshérite.

C'était en vérité ce dont je m'inquiétais le moins. J'avais le cœur tenaillé par les cris de mon pauvre Perdreau ; il me semblait que ces cris devenaient des râles ; une douzaine de successions d'un autre calibre que l'était celle de mon oncle le chevalier ne m'eussent point arrêté. Je saisis vigoureusement M^{lle} Cypris par une écoute, je cherchai le défaut de l'épaule ; j'allais frapper, lorsqu'une main énergique arrêta mon bras.

— Ça causerait trop de chagrin à monsieur le chevalier ; laissez-moi faire, monsieur, ça me connaît, me dit la voix de Galopin.

C'était Galopin en effet qui, passant immédiatement des paroles à l'action, saisissant M^{lle} Cypris par une de ses traces postérieures, pesant sur elle de tout son poids et de toutes ses forces réunis, ramena la lourde masse de quelques pouces en arrière. Perdreau dégagé s'enfuit en se secouant, ce qui indiquait qu'il n'avait pas grand mal, et moi, je respirai pour la première fois depuis deux minutes.



Ma chute dans le salon-cuisine de mon oncle.

IV
Où le XIX^e siècle est singulièrement humilié
par son prédécesseur

Lorsque je fus épongé, que j'eus échangé ma pauvre fantaisie, hélas ! bien avariée, contre une autre tenue, je retrouvai mon oncle au coin du feu.

M^{lle} Hersilie, l'obligeance en robe d'alépine, m'avança une chaise ; je m'assis en face du chevalier et, à mon tour, je pus lui faire subir l'examen auquel il m'avait soumis.

L'âge l'avait légèrement courbé sans le casser ; le buste était voûté, il paraissait petit, il était un peu replet, mais il n'en semblait pas moins leste, agile et dispos, ce qui était assez extraordinaire chez un homme qui n'avait pas moins de soixante-dix-neuf hivers accumulés sur sa tête.

En dépit de ses prétentions rétrospectives, il était clair que mon oncle n'avait jamais ressemblé à Antinoüs.

M^{lle} Hersilie ne l'avait point calomnié. Dans ces questions de plastique, le tact féminin est infaillible ; bien que la ci-devant paysannerie de la Normande trouât de toutes parts son épaisse enveloppe, elle avait fort justement pressenti que, si les belles dames du temps passé avaient pu reconnaître dans le chevalier de Vaucelas un charmant cavalier, il était presque impossible qu'elles l'eussent proclamé un joli garçon.

Les traits manquaient de la régularité indispensable ; les yeux étaient petits, la bouche grande.

Nécessairement l'âge avait accentué ces imperfections de la forme. En même temps que la peau se recroquevillait, se parcheminait, que le réseau des veines s'y dessinait en arabesques d'un rouge vif, que les ex-grains de beauté devenaient d'assez laides verrues, le nez, déjà gros, s'était renflé à son extrémité, les sourcils étaient devenus buissonneux.

Cependant, par un privilège bien rare, le vieillard avait conservé toutes ses dents, sa prunelle n'avait rien perdu de sa vivacité ou plutôt de son acuité juvénile. Toujours en mouvement au fond de l'encadrement de l'arcade sourcilière, elle avait des flammes étranges au milieu de cet ensemble de décrépitude et ne contribuait pas médiocrement à donner à ce masque une physiologie satyriacque, encore confirmée par le *rictus* sardonique stéréotypé sur les lèvres blêmies.

Du caractère de mon oncle, je ne vous dirai rien, puisqu'il se traduira suffisamment dans les divers incidents de cette histoire. Je me contenterai de vous en signaler les deux manifestations les plus originales : il passait perpétuellement, sans transition et aussi sans prétexte apparent, des démonstrations de la gaieté la moins contenue à celle de l'humeur boudeuse d'un enfant gâté ; tantôt sombre, maussade, quinteux, presque farouche, et l'instant d'après riant, taquinant, plaisantant et chantant à gorge déployée.

Lorsque j'eus pris siège, mon oncle redressa son bonnet de soie noire, de façon à lui donner l'inclinaison tapageuse qu'il m'avait si amèrement reprochée.

— Eh bien, monsieur, me dit-il, vous sentez-vous plus rassuré ? Vertudieu ! quel gaillard ! mais c'est que j'ai cru pendant un moment que la paroi de Cypris allait sortir de vos mains trouée comme les écumoires de M^{lle} Hersilie ! Ah ! vous êtes terriblement chaud de la lame, monsieur, et madame votre mère a dû vous devoir déjà plus d'une cruelle insomnie, sans parler de celles que vous lui réservez dans l'avenir.

Je regardai mon oncle avec ébahissement, ne comprenant absolument rien à son allusion.

— Voyons, reprit-il ; j'ai été jeune assez longtemps pour que vous ne redoutiez pas de me faire vos confidences. Combien cette terrible flamberge que vous brandissez si vaillamment en a-t-elle déjà traversé ?

— Mais, jusqu'à présent, personne, répondis-je avec une sincérité qui n'était point simulée.

— Allons donc ! ne vous moquez pas de moi, monsieur ; quand on porte à son flanc une si formidable épée, cela n'est pas pour gauler des noisettes, je le suppose.

— Mais, mon oncle, répliquai-je, légèrement confus et cherchant des circonstances atténuantes pour la virginité de mon arme, si personne ne m'a cherché querelle cependant ?...

— Cela ne s'est jamais vu, vous dis-je. La race des mauvais coucheurs est de tous les temps. Je n'avais que votre âge, et, moi, j'étais un agneau pour la douceur ; j'avais déjà empoché ma demi-douzaine d'affaires. Il me souvient de la première ; ce fut avec un camarade aux mousquetaires, le vicomte de Ploubazlaenec, un Breton bretonnant ; vous voyez cela d'ici. Nous étions à la comédie ; il me soutint que M^{lle} Laguerre n'avait point prononcé congrûment un vers de je ne sais quelle pièce, et, comme je prétendais le contraire, il eut l'impertinence de me déclarer que je n'y entendais rien. On a beau être un mouton, un mot comme celui-là vous forcerait à égorger trente-cinq mille hommes. Le lendemain, nous allâmes sur le pré : c'était derrière Longchamps, je crois. Mon Breton tirait bien, mais j'avais l'œil vif et le poignet singulièrement alerte. Il engagea l'épée en tierce, fit une feinte, puis, revenant en quarte par un dégagement, il me porta une furieuse botte. Je parai quarte, puis, lui trompant le contre de tierce, je me fendis à fond si heureusement que ma garde lui servit de cataplasme. Ce pauvre Ploubazlaenec ! il fut deux mois sur le flanc, mais il n'en guérit pas moins ; ce en quoi il fut encore une fois très-maladroit, puisque, quelque vingt ans plus tard, il devait mourir sous le couteau de M. de Robespierre.

Après cette péroraison philosophique, mon oncle donna à son bonnet de soie un petit coup sec qui eut pour effet de ramener complètement celui-ci sur son oreille ; puis, se renfonçant majestueusement dans son fauteuil, il sembla disposé à laisser le champ libre à mes répliques.

Hélas ! je n'en trouvais point à lui opposer.

J'avais bien figuré en qualité de témoin dans une rencontre de

nuit, qui avait eu la rue de Montreuil pour théâtre, et s'était effectuée sous un réverbère, comme aux plus beaux temps des romans de cape et d'épée, mais les pistolets dont on s'était servi n'ayant été chargés qu'à poudre, et combattants et témoins s'étant prudemment enfuis à toutes jambes et dans toutes les directions après avoir réveillé le quartier par deux inoffensives détonations, je pensais avec raison que mon exploit ferait une petite figure à côté du drame que mon oncle venait de me raconter.

Cependant, comme il fallait me donner une contenance, je sortis de ma poche un superbe brûle-gueule sur lequel j'avais beaucoup compté, vu l'effet que je le croyais destiné à produire, pour me réhabiliter dans l'esprit de l'ancien mousquetaire, et je commençai à le bourrer.

Mon oncle, se penchant en avant, m'observa pendant une seconde et ses petits yeux gris jetèrent deux éclairs.

— Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-il en rétablissant son bonnet dans une situation complètement perpendiculaire. Où diable avez-vous été élevé, mon cher ami ? Est-ce que par hasard vous auriez la prétention de *piper* dans mon salon, comme si vous étiez au corps de garde ?

— Mais, mon oncle, balbutiai-je, fort interloqué, tout le monde fume à présent ; c'est très à la mode, je vous l'assure. Si vous vous promenez sur les boulevards, vous verriez les gens les plus comme il faut...

— Je m'étais effectivement laissé dire que les gens comme il faut d'aujourd'hui se donnaient tout le mal possible pour être pris pour des palefreniers ; mais je vous avoue, monsieur, que je ne le croyais pas. Quand vous serez sur le boulevard, s'il vous convient de faire concurrence à l'écurie, je n'aurai certainement rien à y voir. Mais ici, où il y a des dames, je me permettrai toujours de vous rappeler à ce respect que, de mon temps, ne leur marchandait jamais un gentilhomme.

Je courbai la tête et je rengainai mon petit meuble avec une physionomie si piteuse que la compatissante Hersilie se sentit

émue.

— Je vous demande un peu, s'écria-t-elle, en intervenant avec une liberté que je ne lui avais pas encore vu prendre, s'il y a du bon sens de faire du chagrin à ce joli petit jeune homme, pour quelques méchants brins de tabac qu'il a la fantaisie de brûler dans sa *pipiotte* ! Les dames qui sont ici, c'est-à-dire Marie-Jeanne, Clorinde et moi, nous ne sommes pas assez pimbêches pour nous en offenser ; et puis, au bout du compte, fumer me paraît un peu plus ragoûtant que de se fourrer dans le nez une sale et puante poudre noire, comme on le faisait au beau temps dont parle monsieur le chevalier, et comme il en a conservé l'habitude.

Le rôle de saint Jean bouche d'or ne réussit pas du tout à M^{lle} Hersilie, mon alliée.

— Au lieu d'écouter ma conversation avec mon neveu et de vous y mêler, ce qui est plus inconvenant encore, vous feriez mieux, lui répondit son maître, de surveiller Marie-Jeanne, qui va laisser brûler son rôl suivant ses habitudes : à vos fourneaux donc, s'il vous plaît, mademoiselle ! Quant à vous, monsieur, je veux bien condescendre à vous expliquer la différence de mes habitudes avec les vôtres : si je prends une prise de tabac dans cette boîte d'or, laquelle, entre nous, me paraît avoir un peu meilleur air que votre fourneau de terre cuite, je ne force personne à m'imiter. Votre fumée au contraire s'impose à ceux-là même qui ont le plus en horreur votre extravagance à la mode ; bon gré mal gré, elle les prend à la gorge et les étrangle. Ils ont beau faire et vous fuir, comme une véritable peste que vous êtes, ils emportent avec eux, avec leurs habits empoisonnés, le désagrément d'avoir subi votre voisinage. Tenez, soyez franc, monsieur mon neveu ; avouez que, lorsqu'il vous arrive d'aller faire votre cour à quelque belle, elle se bouche le nez d'aussi loin qu'elle vous aperçoit.

Avec ce diable d'homme, je tombais perpétuellement de Charybde en Scylla, j'étais indéfiniment ballotté d'embarras en embarras.

— Je n'ai jamais remarqué cela, mon cher oncle, lui répondis-je et je vous assure que ma mère...

— Les mères ne comptent pas, s'écria le vieillard en m'interrompant ; leurs poupons eussent-ils soixante ans, que les infirmités sont encore des gentilleses. J'ai voulu parler des femmes auxquelles vous avez cherché à plaire et qui avaient par conséquent le droit de vous vouloir à leur goût.

Pour le coup, je rougis jusque dans le blanc des yeux, et ce fut d'une voix presque tremblante que je balbutiai :

— Mon oncle... c'est que, jusqu'à présent... en vérité, je n'ai cherché à plaire à personne.

Le bonhomme partit d'un éclat de rire assez formidable pour faire vibrer les solives de la salle.

— Ah ! vertudieu ! c'est trop fort, s'écria-t-il, et vous nous en voulez conter, mon cher monsieur. C'était assez d'avoir essayé de nous persuader que cette formidable épée que nous avons vue flamboyer entre vos mains était encore vierge ; quant à votre cœur, je suis un terrible physionomiste, je vous en préviens, et ses péchés s'accusent trop clairement dans vos yeux pour que je consente à admettre son innocence.

— Eh bien, moi, monsieur le chevalier, j'en mettrais ma main dans mon fourneau, s'écria M^{lle} Hersilie qui, les poings sur les hanches, le teint allumé, paraissait décidée à brûler ses vaisseaux. Sans doute, les conversations de monsieur le chevalier ne me regardent pas, mais il faudrait ne pas avoir de sang dans les veines pour en entendre de pareilles sans frémir. Aussi, monsieur peut me chasser tout de suite, si cela lui plaît, mais rien ne m'empêchera de lui dire que c'est pitié de parler de la sorte à un pauvre enfant.

— Vertudieu ! dit mon oncle, mais à vous écouter, ma chère, ce sera tout à l'heure un nourrisson ! Sachez pour votre gouverne que nous autres gentilshommes, quand nous avons dix-sept ans, et l'honneur de porter une épée, il y a belle lurette que nous nous croyons hors de page. Ah ! quand j'avais son âge, cette bonne

Laguerre, dont je vous parlais tout à l'heure, aurait bien ri si...

— Nous n'avons que faire de savoir si cette mademoiselle aurait ri ou aurait pleuré, riposta l'intrépide Hersilie ; c'est affaire entre Dieu et elle à cette heure, je le suppose. D'ailleurs, le souper est prêt, et comme monsieur le chevalier n'aime pas manger la soupe froide, ce sera une bonne occasion d'en finir avec un chapitre aussi peu édifiant.

Il semblait que le bon sens de l'honnête gouvernante eût produit sur mon oncle une assez vive impression ; je doute, néanmoins, qu'il l'eût ramené à une plus saine appréciation de son inconséquence : cet esprit pétri de légèreté était peu susceptible de ces sortes de résipiscences ; il est plus probable que le ton d'autorité avec lequel sa gouvernante avait parlé, la verte leçon qu'elle lui donnait, froissant son amour-propre, avaient excité son dépit.

Ce qui le prouverait assez, c'est qu'il exécuta immédiatement une des voltes dont il était coutumier, devint d'une humeur massacrante, trouva tous les plats détestables, et prit prétexte de chacun d'eux pour cribler la coupable de sarcasmes dont celle-ci, il est vrai, paraissait se préoccuper médiocrement.

Mon oncle avait importé dans sa retraite une habitude fort en honneur de l'autre côté du Rhin. Il dînait avec ses gens.

Ce n'était pas en raison de quelques affinités patriarcales, il était fort au-dessus de ces sortes de faiblesses, croyez-le bien ; tout simplement parce que ce caractère, assez fortement trempé pour ne pas se courber sous le fardeau de l'indigence, entraînait en défaillance quand il lui fallait se colleter avec la solitude.

Le couvert était mis sur une longue table de chêne, autour de laquelle se groupaient les serviteurs, au nombre de six, en y comprenant ceux que nous connaissons déjà. Une autre petite table, plus haute que la première de deux ou trois pouces, se plaçait au haut bout. C'était à celle-là que s'asseyaient mon oncle et ses convives.

Vers la fin du souper, son humeur sembla se détendre, et

s'adressant à Galopin, qui, à l'autre extrémité, s'escrimait consciencieusement contre une gamelle de choux, il lui dit d'un ton presque joyeux :

— Eh bien ! piqueux, je crois qu'il fera beau demain et que nous pourrons enfin nous dégourdir les jambes.

Depuis une demi-heure, je n'avais pas ouvert la bouche pour autre chose que pour manger, et je commençais à craindre qu'un silence aussi prolongé n'ajoutât un ridicule à ceux que mon oncle avait déjà découverts ; je me hâtai donc de saisir cette occasion de rompre la glace, et je me hasardai de lui demander si nous chasserions à courre ou à tir.

À cette question, les lèvres du chevalier de Vaucelas se plissèrent dans une moue significative ; il rejeta son bonnet sur le côté, ce que j'avais fini par accepter comme un indice de nébulosité dans ses idées :

— À tir ? répéta-t-il avec son accent le plus sardonique ; vous me demandez si nous chasserons à tir ? Ah ! oui, au fait, ce chien qui tantôt a pillé cette pauvre Cypris est chien d'arrêt. Mais moi, monsieur, je ne chasse point à tir ; n'en déplaie à monsieur votre père, qui donne aussi dans le fusil, si je m'en souviens, je tiens votre chasse à tir pour un exercice de croquant peu digne d'un gentilhomme, et nos rois avaient fait sagement en l'interdisant pendant une longue suite de siècles.

Je baissai de nouveau le nez dans mon assiette.

— Ma chasse, à moi, continua mon oncle, est la chasse à cor et à cri, un bon cheval dans les jambes, de vaillants chiens dans la voie. Je suis en vérité désolé qu'elle ne se trouve pas de votre goût, mais je n'ai qu'elle à vous offrir.

— Mais c'est que je suis enchanté, au contraire, mon cher oncle. De ce que je trouve quelque plaisir à fusiller un perdreau ou un lièvre, il ne s'ensuit point que je n'apprécierai pas comme elles le méritent les joies bien autrement émouvantes de la vénerie. Ah ! entendre ce tonnerre d'abois qui se déroulent sur les talons d'un cerf dix-cors, traverser à sa suite la forêt, la plaine,

les vallons ; assister peut-être à quelque splendide hallali. Tenez, mon oncle, je suis sûr que je n'en dormirai pas la nuit.

Ma satisfaction était évidemment agréable ; car, à ce débordement d'enthousiasme, le chevalier s'était mis à chanter un ton pour chiens, qui, s'élevant de plus en plus, finit par couvrir le bruit de mes paroles.

— Mon Dieu ! reprit-il, il ne faudra vous en prendre qu'à vous, si je ne suis pas en mesure de vous offrir l'un et l'autre. Si vous étiez venu l'année dernière ou seulement six mois plus tôt, lièvres, lapins et perdrix, il n'eût tenu qu'à vous de massacrer tout cela.

— Comment cela, mon oncle ?

— C'est toute une histoire. J'ai pour voisin et j'avais pour ami naguère un M. Mathieu. Son nom vous dit tout de suite qu'il n'est pas de naissance ; mais, même après ce qui s'est passé, je me plais à le reconnaître, c'est un homme de relations agréables, solides et sûres, et dans le commerce duquel je me plaisais beaucoup.

— Et vous êtes brouillés ?

— Laissez-moi donc dire : or, il y a quelques mois de cela, j'avais été touché par la grâce ; j'ai, il est vrai, conservé bon pied, bon œil et le reste, mais je ne saurais me dissimuler que je vieillissais. On a beau, tant que l'on peut, allonger la courroie, tôt ou tard il faut arriver à se ranger et à faire une fin. Je réfléchis alors que j'avais la mienne sous la main dans M^{lle} Louise Mathieu, la fille de mon voisin. Terre contiguë, habitation rapprochée, fortune, naissance, je me présentais nanti de toutes les convenances. Certainement je ne suis plus un freluquet ; mais si la donzelle n'a pas encore coiffé sainte Catherine, si peu s'en faut que ce n'est point la peine d'en parler. Je me trouvai donc parfaitement autorisé à pousser ma pointe et à faire ma demande.

— Et ? murmurai-je, partagé entre la stupeur et une envie de rire que j'avais grand'peine à retenir.

— Et, ajouta mon oncle, on a eu le mauvais goût de m'écon-

duire sous je ne sais plus quel prétexte ; on m'a traité comme un sous-lieutenant, mon cher monsieur. Si le Mathieu avait été d'épée, vous comprenez fort bien que cela ne se serait pas passé comme cela et que je l'aurais fait appeler ; j'ai dû me contenter de ne plus remettre les pieds chez lui. Pour la première fois, je le regrette : comme monsieur votre père et comme vous, mon cher, il est grand amateur de chiens couchants, et il se fût fait un plaisir de vous conduire sur ses chasses qui sont fort belles. Mais, au lieu de nous occuper de ce que nous ferons demain, il serait assez rationnel de songer à l'emploi de notre soirée. Je la consacre ordinairement à quelques parties de piquet, dans lesquelles M^{lle} Hersilie me tient tête. Mais puisque nous voici trois, si cela vous convient, monsieur, nous ferons le whist avec un mort. Vous jouez le whist certainement ?

Je hochai négativement la tête.

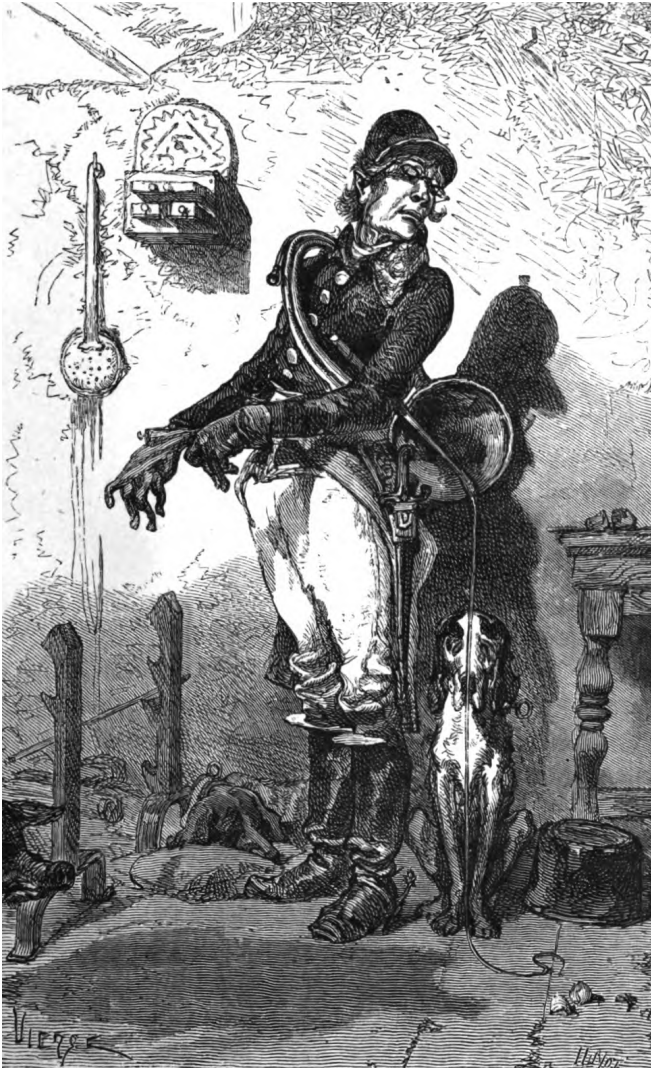
Stupéfait de cet aveu, mon oncle se renversa dans son fauteuil et exagéra si bien l'inclinaison cavalière de son bonnet de soie que celui-ci tomba sur le carreau.

— Vous ne savez pas le whist ? répéta-t-il avec un accent presque indigné.

— Hélas ! non, mon oncle.

— Mais à quoi diable, alors, avez-vous pu employer votre temps et votre jeunesse ?

Et, à mon tour, mon oncle me bouda jusqu'au moment où nous montâmes nous coucher.



Le chevalier de Vaucelas en tenue de chasse.

V
Complément du Traité général des chasses,
chapitre Vautrait

Sous ma crânerie d'ordonnance, j'étais en réalité d'une timidité excessive ; aussi, bien qu'éveillé avec l'aurore, je ne me risquai à descendre et aller affronter de nouvelles rebuffades que lorsque j'eus entendu retentir la cloche pour le déjeuner.

Je passai mon temps à la fenêtre, j'employai les loisirs que me créait la terreur de cet oncle redoutable à examiner ou plutôt à admirer le paysage au milieu duquel était située son habitation.

Ma chambrette donnait sur les derrières, occupés par un potager aussi vaste qu'il paraissait mal tenu et négligé.

L'herbe en avait envahi toutes les allées, et les branches gourmandes tous les arbres fruitiers. La flore légumière y était d'une pauvreté incompréhensible.

Seul, le chou s'y trouvait représenté avec une prodigalité excessive : choux cabus et choux branchus, choux pommés et choux cavaliers, avaient envahi tous les carrés. Cette exubérance de choux me fut plus tard expliquée par l'indifférence de mon oncle pour ces sortes de détails, et par la tendresse exagérée que Galopin, qui, à ses fonctions de piqueur et de cocher, joignait celles de jardinier, professait pour ce crucifère indigeste.

En revanche, quand le regard s'élevait, on était amplement dédommagé de ce prosaïsme horticole par les magnificences du panorama qui se déroulait à vos yeux. Au delà du potager, une suite de prairies entrecoupées de haies vives, que jalonnaient elles-mêmes des arbres centenaires, descendait en pente douce jusqu'à la Vire.

On entendait les sourds grondements de ses cascades, mais on ne voyait pas la rivière masquée par ces décuples rideaux de verdure. À cette heure matinale, on la devinait encore aux nappes

de vapeurs transparentes et nacrées qui, s'élevant de son lit, en dessinaient les sinuosités.

Au delà, une succession de collines fermait l'horizon en s'étagant, les plus éloignées sous un ton bleuâtre qui s'harmonisait avec l'azur de la voûte céleste, les plus proches accusant nettement la forme de leurs rochers teintés de rose par les feux du soleil levant.

J'ai dit que le pavillon de mon oncle était situé au fond d'un vallon, j'avais donc deux collines à ma droite et à ma gauche. La première avait le caractère général de cette partie de la basse Normandie : petits champs encadrés de haies et disparaissant en partie sous les têtes arrondies des pommiers ; sur les crêtes, d'immenses nappes de bruyère en ce moment d'une couleur de bistre.

Le coteau de gauche était à la fois plus abrupt et plus pittoresque ; il était couvert par un bois de hêtres et de chênes, dont la végétation paraissait presque luxuriante, lequel s'étendait jusqu'à la Vire, où, tournant brusquement et à angle droit, il découvrait entre ses cimes verdoyantes une arête de roches dénudées de l'effet le plus pittoresque.

Je dois l'avouer, je n'étais pas si complètement absorbé par les charmes de ma contemplation que j'échappasse à quelques préoccupations subsidiaires.

Si je m'extasiais devant le paysage, sa configuration topographique me donnait également à rêver. Quoique fort novice en vénerie, je me figurais parfaitement qu'il ne devait pas être commode de galoper sur un terrain aussi effroyablement accidenté, et les dispositions de l'impitoyable railleur que j'appelais mon oncle étant dûment établies, je ne laissais pas que d'être travaillé par des inquiétudes assez poignantes.

J'avais grand tort, comme vous le verrez tout à l'heure.

Aux vibrations de la cloche, il fallut faire trêve à mes soucis comme à mes admirations ; je descendis en toute hâte et je trouvai mon oncle en tenue, botté, le fouet à la main, se chauffant les pieds devant la cheminée.

Son costume consistait en une sorte d'habit de drap vert à très-larges basques dont le collet avait été jadis garni d'une fourrure dont il ne restait guère que la peau, et qu'illustrait encore une rangée de boutons de métal de dimensions formidables. Un gilet de la même étoffe complétait le vêtement supérieur. La culotte était de peau jaune ; les bottes, dites à *chaudron*, étaient si terriblement évasées dans leurs parties supérieures, qu'elles eussent pu remplir l'office de porte-manteau.

Un ceinturon drap et or suspendait à son côté le couteau de chasse réglementaire, à poignée légèrement recourbée. Il portait en sautoir une de ces trompes gigantesques et à deux tours et demi qui étaient en usage dans le siècle dernier.

Enfin, par une concession aux modes de ce temps, il avait remplacé le classique chapeau lampion par une cape encore de drap vert et galonnée, mais si haute de forme, si vaste d'envergure, qu'ayant épuisé pour le monument qui surmontait le cabriolet tous les points de comparaison dont je pourrais me servir, je dois renoncer à la décrire.

D'aussi loin qu'il m'aperçut, frappant sa botte du manche de son fouet, il m'apostropha comme il suit :

— Eh bien ! monsieur, il paraît que la diligence n'est pas plus que le whist à l'ordre du jour dans votre éducation ; cette pauvre Clorinde a le poignet rompu à force de dreliner pour vous décider à descendre. Ah ! je vous attends au régiment, cher monsieur, si vous ne vous débarrassez pas de ces jolies habitudes, vous mangerez des arrêts, je vous le garantis.

— Mon oncle, répondis-je humblement, il y a fort longtemps que je suis prêt, mais j'avais cru devoir attendre dans la crainte de vous déranger. J'en suis d'autant plus désolé que peut-être avons-nous une longue traite à faire pour arriver au rendez-vous.

— Bast ! s'écria gaillardement le bonhomme, un petit temps de galop et nous y serons. Mais, continua-t-il en me regardant de la tête aux pieds, est-ce qu'avec la mode de fumer, vous nous apportez ici celle de suivre un équipage en guêtres et en gros

souliers ?

Le fait est que, si le costume de mon oncle péchait par une fidélité trop scrupuleuse aux vieilles coutumes, on pouvait justement reprocher au mien l'excès contraire. N'ayant point apporté de bottes de cheval, je m'étais figuré que de hautes guêtres protégeraient un peu mieux mes jambes qu'un mince pantalon de drap, dans les halliers à travers lesquels nous allions probablement avoir à percer, et je les avais bravement endossées.

— Ce serait bon tout au plus pour un valet de limier, et encore, s'il avait à monter à cheval au retour du bois, soyez sûr qu'il n'aurait pas oublié de suspendre des bottes à ses arçons. Allons, montez vite à votre chambre me changer cela contre un uniforme : avec un uniforme on est toujours congru, à la chasse comme au bal, à l'enterrement comme à la noce. C'est une manie, si vous le voulez, mais mon âge les autorise : j'ai le fanatisme des convenances.

J'obéis immédiatement.

Quand je redescendis, mon oncle se mettait à table. Tout en mangeant, je m'enquis du théâtre de notre laissez-courre, et je lui demandai si ce ne serait pas une magnifique forêt que nous avions traversée la veille et dont l'étendue m'avait frappé.

— La forêt de Saint-Sever ? Oh ! nous n'irons pas si loin que cela, monsieur. Du temps du roi Charles X, qui m'en avait gracieusement octroyé la permission, j'y ai pris quelques belles têtes ; elle était fort vive en cerfs à cette époque. Mais depuis que M. le duc d'Orléans, — mon oncle prononça ce nom avec une certaine amertume, — a pris la place de son roi légitime, son gouvernement s'est avisé de louer ces bois ; et, comme il ne me convient pas de me fourvoyer dans la compagnie de cuistres, qui envoient du plomb à un dix-cors avec autant de désinvolture qu'à une bécassine, je me suis donné le serment de ne plus découpler que sur mes domaines.

J'ouvrais de grands yeux. Ils étaient donc bien vastes, ces domaines ?

Si parfaitement désintéressé que je fusse, je ne pouvais m'empêcher de songer que cette fortune dont ils me donnaient une si haute idée, j'en étais l'unique héritier, et j'éprouvais une sorte d'épouvante.

Cependant la perspective d'assister pour la première fois à un véritable laissez-courre ne tarda guère à chasser ces préoccupations cupides de mon cerveau, et, croyant hâter l'heureux moment où elle deviendrait une réalité, je mettais les morceaux doubles.

Mon oncle, au contraire, prenait son temps, mangeait à son aise, et mon impatience devenait d'autant plus vive, qu'à travers les carreaux de la porte d'entrée, j'entrevois les silhouettes des chevaux qui nous attendaient.

Enfin le chevalier dégusta la dernière goutte de son café et se leva. Le signal n'avait pas été plutôt donné que j'avais couru au perron.

Je restai quelque peu surpris en reconnaissant dans nos futures montures l'attelage qui m'avait amené la veille. Tout le monde cumulait dans cette maison : les carrossiers de mon oncle étaient également ses chevaux de chasse.

Il montait la porteuse dont j'ai parlé et que l'on appelait *la Puce*.

Grisette, la limonière, m'était destinée. C'était une grande diablesse de jument osseuse et membrue dont le rein voûté indiquait que les réactions de ses allures ne devaient pas être des plus douces ; ses dents déchaussées, la profondeur de ses salières démontraient également qu'elle n'était pas de la première jeunesse ; enfin elle était encore affligée d'un éparvin, qui lui occasionnait par-ci par-là quelques intermittences de boiterie.

Ces imperfections étaient, il est vrai, atténuées par la magnificence de la selle française en velours rouge, – une selle de mousquetaire, s'il vous plaît, – dont elle était garnie. La splendeur du harnachement me rendit la laideur de la monture un peu moins amère, et tandis que le chevalier, aidé d'un côté par M^{lle} Hersilie, qui lui tenait l'étrier, de l'autre par Marie-Jeanne et Clo-

rinde, qui le soutenaient sous les bras, parvenait à se hisser sur la Puce, j'enfourchai Grisette suivant toutes les règles de l'art.

Nous avions à peine dépassé les poternes de la cour, que je proposai à mon oncle d'entamer le petit temps de galop dont il m'avait parlé.

— Pourquoi faire, me répondit-il, puisque nous voici arrivés ?

Effectivement, dans un petit chemin creux qui, à quelque vingt pas de la cour, tournait à droite, j'aperçus Galopin. Il était, comme mon oncle, en grand uniforme et s'appuyait contre la barrière d'un petit pâtis couvert de pommiers, lequel allait rejoindre le coteau boisé que j'avais admiré le matin.

— Et la meute ? dis-je à mon oncle, avec une vague inquiétude.

— La meute ? mais elle vous crève les yeux, la meute ! Est-ce que vous auriez la berlue, mon cher monsieur ?

Je reconnus alors que Galopin tenait à la couple deux des chiens qui la veille avaient préparé un accueil si peu hospitalier à mon ami Perdreau.

Ces deux chiens, deux Normands de pure race, par exemple, c'était la meute de mon oncle.

Celui-ci s'avança au petit trot de la Puce vers Galopin, qui s'était découvert.

— Eh bien, piqueux, qu'avons-nous au rapport ? lui dit-il.

— Monsieur le chevalier, répondit respectueusement le maître Jacques, ce matin j'ai fait suite d'un cerf à sa troisième tête, qui m'a mené jusqu'au bosquet Baudry ; mais il faut croire qu'il n'en aura pas trouvé l'air à son goût, car, après avoir marqué sa reposée, il a démenagé, se dirigeant vers les grands Brotteaux de Saint-Sever, où, selon les ordres de monsieur le chevalier, j'ai cru devoir le laisser.

— Bon ! s'écria mon oncle ; encore un qui va se faire fusiller par les bêtises de la forêt !... Et c'est tout ?

— Allons donc ! reprit Galopin, avec un geste de triompha-

teur ; j'ai encore un cerf daguet au carrefour des Huit-Routes, une louve et trois louvards dans l'enceinte de la Bretèche, un ragot de bon poids au val Denis ; mais celui-là, je le mécrois accompagné, car Matador s'étant rabattu, j'ai relevé dans les environs les connaissances de plusieurs bêtes rousses, et monsieur le chevalier sait que ragots et bêtes rousses n'ont pas plus de répugnance à bager ensemble qu'un jeune gars à embrasser une jolie fille. J'ai encore...

— Le plus près, Galopin, le plus près ! s'écria mon oncle, en interrompant ce dénombrement qui menaçait de s'étendre à tous les animaux de la création.

— Le plus près, monsieur le chevalier, c'est un sanglier à son tiers-an, que je tiens embûché dans le buisson que vous voyez là, à cent pas de nous.

— Nous irons frapper au tiers-an, dit mon oncle, d'abord parce qu'un tiers-an fournit toujours une jolie chasse, ensuite parce que nous l'avons sous la main et que le soleil est déjà haut. Allons, piqueux, découple et mets-le sur pied rondement.

J'étais confondu de ce que je venais d'entendre. Après m'être trouvé quelque peu atterré lorsque j'avais eu à apprécier ce que mon oncle appelait son équipage, je passais à de véritables transports d'admiration, après cette nomenclature du grand gibier qu'il avait pour ainsi dire dans sa poche.

Tandis que le vieillard s'éloignait au petit pas, je restai devant la barrière, afin d'observer comment Galopin allait s'y prendre.

Il découpla ses deux chiens qui, ayant fait quelques pas sous les pommiers, jetèrent aux échos deux hurlements aussi retentissants que prolongés. « Vloo ! vloo ! il va là ! il va là ! hardi, mes beaux ! » criaient le piqueux de toute la vigueur de ses poumons.

Ainsi encouragés, les chiens pénétrèrent dans un massif de ronces qui bordait le pâtis, leurs abois parurent plus pressés, leur menée devint plus rapide, ils passèrent du roncier dans le bois, et Galopin, détachant sa trompe, sonna un lambeau de fanfare.

— C'est lancé ! me cria mon oncle que je venais de rejoindre, après avoir décidé Grisette, à grand renfort de coups de housine, à prendre un semblant de galop.

— Comment ? c'est lancé ! mais je vous jure, mon oncle, que je n'ai rien vu.

— Ici, monsieur, il suffit d'entendre. Si vous étiez un peu moins ignorant de toutes choses, vous auriez reconnu ce qui se passait à la fanfare de mon piqueux. Tenez, écoutez-le à présent. Ce sont des bien-allez ; le tiers-an est en route et nous allons nous amuser.

Mon oncle, prenant sa trompe à son tour, répondit par un autre bien-allez à vrai dire quelque peu chevrotant ; puis il mit la Puce à un petit galop de manège, la maniant du reste avec l'aisance d'un écuyer consommé.

Quant à Grisette, elle était décidément brouillée avec les grandes allures ; et, las de m'escrimer sur sa peau, je lui laissai prendre celle qui lui était le moins désagréable, un trot de steppeur dont chaque pesée m'enlevait de six bons pouces au-dessus de la selle.

Nous suivions une longue allée bordée de hêtres magnifiques qui, partant de la base du coteau, s'élevait par une pente douce jusqu'à la moitié environ de sa hauteur ; arrivée à l'angle de rochers dont j'ai parlé dans ma description du paysage, elle faisait un coude à gauche et se reliait à une seconde allée parallèle à la première, mais se trouvait plus rapprochée que celle-ci de la crête de la colline.

La chasse, qui s'était maintenue dans la partie du taillis se trouvant au-dessous de nous, passa dans le taillis de gauche en arrivant à ce coude ; mais, comme nous nous engageâmes bientôt dans l'allée supérieure, nous nous retrouvâmes, quoique nous galopions en sens inverse, dans les mêmes conditions que tout à l'heure.

Quand nous revînmes au point d'où nous étions partis, la bête et les chiens reprirent leur premier parcours, nous notre première

allée jusqu'à l'extrémité opposée où s'exécuta le même retour.

Nous galopâmes ainsi pendant un bon quart d'heure dans une ellipse, il est vrai, assez vaste, mon oncle multipliant les témoignages de sa satisfaction, et moi violemment intrigué de la singulière tactique de notre tiers-ans.

Tout à coup, à notre dixième ou douzième révolution, un bruit anormal m'ayant donné l'éveil, je me retournai et je jetai un cri.

— Mon oncle ! mon oncle ! le sanglier !... il nous suit !

Effectivement, je venais d'apercevoir notre animal de meute, trotinant de conserve avec nous et à trois longueurs derrière nos chevaux.

— Eh bien, s'écria mon oncle, si vous êtes bien certain que ce soit lui, sonnez la vue et laissez-moi tranquille.

La situation ne tarda pas à se compliquer. La meute, qui avait gagné du terrain, se mit également à nos arrières, et, grâce à cet intervertissement des rangs, ce furent les veneurs qui prirent l'emploi des chassés dans cette course fantastique.

Galopin, coupant au court, intervint fort à propos pour la gloire de la journée ; il sangla les reins du tiers-an d'un vigoureux coup de fouet qui décida celui-ci à rentrer sous le couvert, et, les uns d'un côté, les autres de l'autre, nous reprîmes notre petite promenade.

Au bout d'une heure environ, une fanfare plus éclatante que les *bien-allez*, que les *vol-ce-l'est* que nous avions entendus jusqu'alors, retentit sous les vastes dômes des hêtres.

— Le tiers-an est hallali courant, me dit mon oncle avec un sérieux si imperturbable que je ne savais plus s'il était lui-même la dupe de cette comédie ou s'il se moquait de moi. Pressons-nous un peu si nous voulons arriver avant que l'animal soit servi !

Hélas ! nous eûmes beau nous presser, quand nous rejoignîmes la chasse, non-seulement l'animal était servi, mais encore il était attablé !

À l'angle dont plusieurs fois déjà j'ai parlé, sur une plateforme surplombant les rochers, d'où on avait à ses pieds les

cascades mugissantes de la Vire, et d'où on dominait jusqu'aux moindres détails de la vallée, nous aperçûmes la meute couchée sur le ventre et haletante ; à deux pas de là, également flâtré, et se rafraîchissant en croquant quelques glands, se tenait le tiers-an dans lequel, en l'examinant au repos, je reconnus mon adversaire de la veille, la grincheuse M^{lle} Cypris.

Galopin complétait ce tableau d'un hallali de l'âge d'or. Assis sur un banc de pierre placé là pour ménager aux promeneurs la contemplation du panorama, il essuyait son front baigné de sueur. Bien entendu, il se mit debout, la toque à la main, aussitôt qu'il nous aperçut, et d'un coup de fouet força les chiens et la bête de meute à se dresser respectueusement sur leurs pattes.

— Eh bien, piqueux, lui dit mon oncle, je n'ai aujourd'hui que des compliments à te faire ; pas un traînard dans la meute, bonne menée, point de balancer et piqué à souhait. Mon neveu est enchanté. Voyons, couple les chiens et rentrons au chenil où, quand les chevaux seront bouchonnés, nous ferons la curée.

La retraite s'exécuta en bord ordre : nous marchions en tête, mon oncle et moi ; derrière venaient les deux chiens et M^{lle} Cypris, cheminant de conserve comme un trio d'amis. Galopin, qui semblait décidé à achever l'œuvre commencée la veille avec son fouet, c'est-à-dire à me rendre sourd, sonnait des fanfares à l'arrière-garde.

Au moment où nous descendions de cheval, M^{lle} Hersilie se présenta avec une bouteille de madère et deux verres qu'elle nous présenta, ce qui fut le profit le plus positif de cette chasse mémorable.

J'étais monté dans ma chambre pour changer de costume, lorsque les vitres en tressautèrent aux accents de la trompe du trop bruyant Galopin. Je compris qu'il devait s'agir de la curée ; elle m'avait intrigué. J'avais essuyé trop de mécomptes depuis le matin pour y trop compter ; cependant j'espérais encore, quoique vaguement, que M^{lle} Cypris, contre laquelle persistait ma rancune, y jouerait un rôle actif et désobligeant pour elle.

Cet espoir suprême fut encore trompé : l'épilogue de la pièce ne différait pas plus de ses actes que du prologue.

Une moulée épaisse était étendue sur une vieille nappe de cerf déplumée par l'usage. Autour se tenait la meute, grossie d'un jeune chien qui représentait la remonte de l'équipage, et M^{lle} Cypris qui, à mon grand regret, ne figurait qu'en qualité de convive dans le festin. Quand mon oncle et moi, auxquels la domesticité mâle et femelle faisait cortège, nous eûmes pris place sur le perron, le piqueux sonna une fanfare et leva son fouet : chiens et laie se précipitèrent, travaillant qui de la gueule, qui du boutoir, tandis que Galopin recommençait son charivari.

— Monsieur, me dit mon oncle en me prenant à l'écart quand ce fut fini, n'oubliez pas surtout de donner un bel écu au piqueux, pour votre bienvenue. C'est fort bien de se divertir, mais il faut aussi se montrer généreux envers les braves gens qui servent nos plaisirs ; c'est une maxime dont je me suis toujours bien trouvé et que je vous recommande.

La plaisanterie me parut si forte que je restai abasourdi. Mon oncle comprit le regard interrogateur que j'avais levé sur lui ; avant que j'eusse parlé, il reprit avec un sourire dont une certaine bonhomie atténuait cette fois l'expression narquoise :

— Dieu veuille, mon enfant, que, lorsque vous aurez mon âge, vous ayez conservé assez de feu sacré pour aimer autant que des réalités des chasses un peu chimériques peut-être, mais qui, vous tenant en santé et vous mettant en appétit, vous ramèneront tous les jours à la fête de vos vingt ans !

Et là-dessus, appelant M^{lle} Hersilie, mon oncle lui commanda de remplir de nouveau nos verres.



La chasse à courre.

VI

Où, m'étant mis en quête à mon tour, je rembucho
avec un bonheur humiliant pour mon oncle

Je compris mieux, en y réfléchissant davantage, combien le vœu du chevalier de Vaucelas était charitable.

Me souvenant des fameuses campagnes du Boulingrin, accomplies par l'oncle de Tristram Shandy, j'appréciai tout ce que la vieillesse du mien devait puiser de consolations dans la conviction sérieuse avec laquelle il savait, un peu moins simplement, mais tout aussi sincèrement, chausser de grands éperons pour enfourcher un cheval de bois.

Mais où, en revanche, il me paraissait dans son tort, c'était lorsqu'il s'acharnait à m'imposer un rôle, aussi sérieux que le sien, dans cette récréation par trop innocente.

Mon oncle était évidemment encore de l'école de Sganarelle : quand il avait bien bu et bien mangé, il voulait comme lui que tout le monde fût soûl dans la maison ; non-seulement il ne souffrait pas que j'apportasse quelque tiédeur dans l'enthousiasme avec lequel je partageais ses plaisirs, mais quand nous rentrions à la maison, que ce fût de bonne foi ou par malice, il s'extasiait longuement sur les agréments que j'y avais trouvés ; peu s'en fallait qu'il ne me recommandât de me divertir avec un peu plus de modération.

La vérité était que, d'abord insipides, les chasses de mon oncle avaient fini par me sembler assommantes.

À la deuxième édition du laissez-courre et de ses divers épisodes, je me contentai de bâiller ; à la troisième, à la quatrième représentation, – on chassait tous les jours chez mon oncle, aussi ponctuellement que l'on y dînait, – je fus aux prises avec une forte démangeaison de pleurer. L'ennui fit place à un véritable désespoir, à la huitième de ces énervantes épreuves.

Je ne me contentais plus de regarder Cypris de travers, mon œil se chargeait d'une haine féroce, implacable, quand il s'arrêtait sur elle.

Son défaut capital, la goinfrerie, m'inspira un jour l'idée de m'en débarrasser par quelque boulette vengeresse. Plus de laie, plus de tiers-an, plus de louvards, plus de dix-cors, – car Cypris était tout cela, tour à tour, – et par conséquent plus de chasses, plus de corvées. Mais je pensai au désarroi que j'allais apporter dans les habitudes du vieillard en le privant de son dada ; je réfléchis aussi qu'avec son fanatisme de chasse à courre, il était fort capable de pourvoir quelque lapin du clapier de l'emploi laissé vacant par la défunte. Cette appréhension sauvegarda l'existence de mon abominable ennemie ; elle m'arrêta au premier pas que j'allais ébaucher dans la voie infernale des Locuste et des Brinvilliers.

Je décidai tout simplement de me soustraire, soit par la ruse, soit par l'insurrection, au pseudo-divertissement auquel je me voyais quotidiennement condamné.

Je rentrai au logis avec un affreux mal de reins ; mes douleurs prirent de telles proportions dans la soirée que je ne faisais pas un mouvement dans mon fauteuil sans l'accompagner de hurlements. Vivement émue, la sensible M^{lle} Hersilie me proposa de me frictionner avec un baume souverain dont sa grand'mère lui avait légué le secret ; mais je dois à la vérité d'ajouter que mon oncle ne fut pas un instant la dupe de ce lumbago spontané.

— Ne vous mettez point en frais de charité, mademoiselle, dit-il avec un clignement de paupières qui lui était particulier et qui accentuait le caractère diabolique de sa physionomie, c'est moi qui me chargerai d'indiquer à mon neveu un remède auprès duquel votre baume, fût-il appliqué par vos belles mains, ne sera jamais que de l'onguent miton-mitaine.

Un gémissement contenu, que j'arrachais péniblement de ma poitrine, essaya de protester en faveur du topique de la gouvernante, mais le bonhomme n'y prêta aucune attention.

— Voici mon ordonnance, continua-t-il. Demain, après le déjeuner, le malade chaussera ses guêtres, prendra son fusil et sifflera ce grand vilain braque qui a si vilainement cherché noise à ma pauvre Cypris. Il se promènera à travers les champs, arpentant les bruyères, sautant les échaliers, laissant la moitié de sa culotte aux ronces des haies, le reste aux épines des ajoncs : sa guérison est à ce prix. Ce régime-là est souverain pour son mal !

En effet il faut croire que son efficacité n'était pas chimérique, puisque, malgré les atroces souffrances que je devais endurer, un sourire de jubilation vint s'épanouir sur mes lèvres ; mais mon oncle restait sérieux, presque sévère.

— J'avais un instant espéré, monsieur, reprit-il, qu'il me serait accordé de voir revivre dans mon héritier les goûts d'un gentilhomme, et que vous ne répudieriez pas les grandes traditions de vénerie que j'aurais tenu à honneur de vous léguer. Le ciel en a décidé autrement : que sa volonté soit accomplie, bien que ce ne soit pas pour moi une mince humiliation que ces appétits de chasse cuisinière se produisant dans ma maison. Je mettrai cependant une restriction à ma tolérance : vous braconneriez tant que bon vous semblera, mais à la condition expresse que vous ne mettez jamais le pied sur les terres de mon voisin, M. Mathieu. Elles sont faciles à reconnaître du reste, puisqu'elles se trouvent de l'autre côté de la bruyère. Je ne veux pas que ce personnage puisse supposer que, n'ayant pu épouser sa fille, je cherche par procuration à me rattraper sur ses perdrix. Jour de Dieu ! il ne manquerait plus que cela !

Je promis à mon oncle une docilité exemplaire à ses instructions.

Si, tant que je fus devant lui, un reste de pudeur s'opposa à ce que je livrasse cours à ma satisfaction ; si même il m'inspira un regain de soupirs destiné à témoigner de la persistance de mon mal, en revanche, aussitôt que la porte de ma chambre se fut refermée sur moi, j'exécutai une demi-douzaine de gambades démontrant que le lumbago n'avait pas trop rouillé les ressorts ;

puis, je tirai mon fusil de sa boîte et je l'astiquai avec enthousiasme.

Il va sans dire que le lendemain, au déjeuner, mon oncle ne m'épargna point les brocards.

Perdreau lui-même, ayant compris que cette fois il serait de la fête, et se livrant par suite à des manifestations de joie un peu trop exubérantes, se vit gratifié par le veneur d'un nombre considérable de coups de bottes ; le bonheur nous avait fourni heureusement à tous les deux une de ces cuirasses qui défient les horions aussi bien que les épigrammes.

Aussitôt que la croupe de la Puce et le dos de mon oncle eurent disparu derrière les piliers de granit de la poterne, j'endossai ma carnassière, je sifflai mon chien, qui remplissait la salle de ses abois, et, jetant mon fusil sur mon épaule, remerciant M^{lle} Hersilie qui me souhaitait bonne chance, je me mis immédiatement en campagne.

Mon itinéraire était facile à suivre.

Ainsi que je l'ai dit, le vallon opposé à celui sur lequel mon oncle exécutait ses sempiternels laissez-courre était couvert de champs cultivés s'étendant sur un assez large espace ; il se couronnait à son sommet par de très-vastes bruyères.

C'était dans ces champs, dans ces bruyères, que j'étais autorisé à m'ébattre.

Je renonce à vous décrire l'ineffable volupté avec laquelle, après dix jours d'hallali *duro*, je savourai les premières minutes de l'affranchissement, ma joie de pouvoir enfin, d'un pied libre, sans autre guide que ma fantaisie, me lancer à travers la campagne !

Les premières haies qui se trouvèrent sur mon passage, je les franchis avec l'agilité d'un chamois, non sans réaliser quelque peu le programme avunculaire, mais c'était ce dont je me souciais le moins.

Mon enthousiasme était si vif que j'avais sauté une cinquantaine de ces obstacles avant que cette réflexion se fût présentée

à mon esprit que, si les clôtures étaient extrêmement multipliées sur les terres de Morangis, en revanche le gibier semblait l'être beaucoup moins.

Du reste, cette critique ne fit que traverser mon cerveau comme une lueur. Elle était à peine formulée qu'une magnifique compagnie de perdreaux se leva à vingt pas dans une pièce de chaume que nous venions d'aborder, Perdreau et moi.

Je crois vous avoir appris, dans un précédent récit, que j'avais à cette époque l'habitude de tirer les yeux fermés. Vous ne vous étonnerez donc pas outre mesure en apprenant qu'aux deux coups de fusil que j'expédiai au fuyardes, rien ne tomba. Mais, si je fermais les yeux pour ajuster le gibier, je les rouvrais consciencieusement quand il était loin. Je pus donc observer la direction qu'elles avaient prise : c'était celle des bruyères, une remise exceptionnelle où elles ne pouvaient manquer de me partir dans les jambes.

Comme vous le voyez, l'affaire se corsait.

J'escaladai le coteau au pas de charge. Cinq minutes après, je débouchais sur ses crêtes, dans un admirable couvert haut d'un pied, épais à souhait, dont les nappes brunes, émaillées çà et là de quelques fleurs roses attardées, s'étendaient sur cent hectares de terrain au moins.

Perdreau, qui était certainement de mon avis sur la valeur de la remise, déployait une ardeur furieuse dans sa quête. Bientôt, les oscillations de sa queue, la contraction nerveuse de ses oreilles m'indiquèrent qu'il avait le sentiment de notre gibier.

Je faisais des efforts surhumains pour dompter la violente émotion avec laquelle je suivais sa pantomime, efforts qui ne m'empêchèrent point de palpiter, comme un homme qui entend son arrêt de mort, lorsque je le vis, les muscles tendus, à moitié couché, rester immobile devant une excavation de quelques mètres que des ronces, entremêlées de hautes fougères, couvraient d'une végétation luxuriante.

Ce fut presque timidement que, de mon pied, je heurtai les

brindilles en poussant le br... traditionnel.

J'avais à peine achevé, qu'une quinzaine de perdrix, trouant le dôme de verdure qui les abritait, m'aveuglaient littéralement en s'élançant dans les airs. Vous le savez, je n'avais pas besoin de cela pour ne plus y voir clair ; mais c'est égal, ce jour-là la chance s'en était mêlée. À mon second coup de feu, un de ces oiseaux baissa, s'en alla en oscillant à droite et à gauche, et je le vis tomber derrière la haie d'un des champs qui bordaient la bruyère de l'autre côté du vallon.

J'avais déjà gravi la moitié du talus de cette haie, lorsque, chose étonnante, une réflexion m'arrêta.

Ce champ, il faisait évidemment partie des domaines du voisin Mathieu, de ce territoire sévèrement prohibé par le chevalier de Vaucelas.

De plus, je venais de reconnaître qu'il était couvert par un sarrasin encore debout, et je n'ignorais pas que les Normands professent pour cette récolte, quand elle est sur pied, une vénération qui ne le cède point à celle que les Bretons ont pour elle.

Mais on est casuiste ou on ne l'est pas.

Aller ramasser sur le terrain d'autrui un gibier que l'on a tué sur le sien, ce n'est point là un acte de chasse.

Une magnifique perdrix, comme celle que je venais de tuer, pouvait-elle être mise en balance avec les quelques tiges de blé noir que j'allais, peut-être, endommager ? Si le propriétaire le trouvait mauvais, j'en serais quitte en lui payant le dommage que je lui aurais causé, et, ayant retrouvé mon gibier, je pourrais encore me flatter d'avoir fait un marché d'or.

Avec de pareils arguments, je devais me croire aussi autorisé que si la consultation émanait des Pères de l'Église.

Sans perdre une minute de plus, j'écartai les branches de noisetiers et je sautai dans l'enclave.

Perdreau, surexcité par mes cris, apporte ! apporte ! était déjà sur la piste, il allait et venait avec rage. Mais ma perdrix n'était pas tombée roide morte, ainsi que j'en aurais juré. Atteinte dans

les ailes, ses pattes étaient intactes et elle s'en servait. À chaque instant, à un nouvel arrêt du chien, je croyais qu'il allait la saisir, mais, presque aussitôt, la poursuite recommençait acharnée, furieuse, tantôt à droite et tantôt à gauche.

Derrière nous, les tiges roses de blé noir se couchaient brisées pour ne plus se relever.

Nous allâmes jusqu'à l'extrémité du champ. Quand nous fûmes à vingt pas environ de la haie qui faisait face à celle par laquelle j'avais pénétré, une interpellation furieuse et, je dois l'avouer peu parlementaire, partant de derrière cette haie, m'arracha à ces préoccupations entraînantes.

À ce moment, mes yeux s'étant promenés sur l'espace que je venais de parcourir, je reconnus, avec une indicible stupeur, que mon collaborateur et moi nous avions dessiné un vrai labyrinthe dans le sarrasin, et je fus terrifié par la pensée, qui se présenta instantanément à mon cerveau, que le dégât que je venais de causer serait hors de proportion avec ma fortune présente que, comme le philosophe Bias, je portais sur moi.

Cependant les voix se multipliaient, les injures aussi.

Aux mâles, aux trop énergiques imprécations se mêlaient les piailllements traînants du beau sexe normand. Il y avait décidément une armée ennemie derrière les coudriers et elle s'apprêtait à fondre sur moi.

Ne pouvant payer, que leur répondre ?

Il n'y avait guère plus d'une semaine que j'étais dans le pays, il était probable qu'aucun de ces gens ne me connaissait ; plutôt que de subir la honte d'avouer mon insolvabilité, ne valait-il pas mieux me soustraire par la fuite aux conséquences de mon étourderie ?

Ayant répondu affirmativement à la dernière des questions que je m'adressais à moi-même, un scrupule, – il était bien temps d'en avoir, – me fit hésiter à saccager une fois de plus le malheureux blé noir sous les yeux de ses propriétaires en le traversant pour regagner la bruyère de mon oncle.

J'avais avisé un échelier sur ma droite : tout chemin mène à Rome, je m'élançai, et en digne élève du colonel Amoros, d'un seul bond, sans m'être aidé de mes mains, je me trouvai à cheval sur sa traverse.

Là s'arrêta ma gymnastique, je restai immobile, pétrifié sur ma barre.

Au moment où j'avais sauté, une belle demoiselle, qui elle-même marchait derrière la haie sans que je pusse l'apercevoir, arrivait à la brèche de l'échelier, et cela si précipitamment que je l'eusse probablement renversée si je n'avais retenu mon élan, et que, pendant une seconde, nos deux visages se trouvèrent à quelques pouces l'un de l'autre.

Deux ou trois paysans accouraient pour la rejoindre : c'était évidemment le général de l'armée ennemie.

Je tombais de Charybde en Scylla. Scylla, il est vrai, était charmante.

C'était une grande et svelte jeune fille dont la mise, d'une simplicité de bon goût, était cependant assez élégante pour indiquer une châtelaine. Sa robe de toile à fleurs roses était serrée à la taille par une ceinture de soie de même couleur, dont les larges bouts pendaient par derrière et se reliaient par-devant à un petit tablier dont une bergère d'opéra-comique n'eût désavoué ni la coquetterie ni les proportions exigües. Sa coiffure était encore une réminiscence du genre Watteau : elle consistait en l'un de ces chapeaux de paille bas de forme, larges et flexibles des bords, que l'on appelait dans ces temps-là des chapeaux à la Paméla, et que je ne sais plus comment on dénomme aujourd'hui que la mode les ressuscite. Il était orné d'une touffe de fleurs des champs et de rubans de la même nuance que la ceinture. Les cheveux de la jeune personne, reliés en nattes épaisses par un ruban également bleu, tombaient sur chacune de ses épaules après avoir encadré un visage d'une irréprochable régularité.

Un connaisseur eût remarqué peut-être certaines lignes, quelques teintes légèrement bistrées de l'arcade sourcilière, qui

semblaient indiquer un âge auquel cet ensemble printanier, cette coiffure un peu enfantine n'étaient plus trop de saison. Mais, à cette époque, j'avais l'admiration trop spontanée pour que la critique trouvât le temps de se produire ; la douceur pénétrante dont rayonnaient les grands yeux bleus qui s'étaient fixés sur les miens avait produit une telle impression, qu'ébloui, fasciné, chancelant sur mon bâton comme un perroquet qui aurait pris trop de vin, je restais en proie à un ahurissement dont l'inconnue ne put s'empêcher de sourire en m'adressant une belle révérence.

J'ôtai gauchement ma casquette, et, me voyant décidément pris, j'allais essayer de m'en tirer par quelques excuses, mais la jeune fille ne m'en laissa pas le temps.

— C'est une bonne fortune pour moi de vous rencontrer, monsieur, me dit-elle avec autant d'affabilité et d'aisance que si j'avais été pour elle une vieille connaissance et en m'enlevant de suite tout espoir de garder mon incognito, nous commençons, mon père et moi, à être très-inquiets de monsieur votre oncle ; notre excellent voisin ne nous avait pas habitués à attendre ses visites pendant des mois, et je vous serai fort reconnaissante de vouloir bien nous en donner des nouvelles.

Mon affaire prenant une meilleure tournure, je me hâtai de descendre de mon perchoir et de fournir les renseignements qui allaient probablement me mériter ma grâce, en signalant à mon interlocutrice un bruit de fanfares que nous apportaient les échos, et qui démontrait surabondamment les parfaites conditions de santé de celui qui excitait si vivement sa sollicitude.

— Ce bon chevalier continue donc de courir sa laie toutes les après-midi ?

— Le dimanche excepté, mademoiselle ; chez nous, le Seigneur tout seul a le pas sur M^{lle} Cypris.

— Le fusil que je vous vois sur l'épaule, reprit-elle avec une pointe de malice, semble indiquer que monsieur votre oncle n'a pas trouvé en vous un disciple bien fervent.

— Ah ! mademoiselle, il ne tenait qu'à lui que je le devins-

se ! S'il m'avait seulement autorisé à m'en servir pour nous ménager un petit hallali sans résurrection !...

— Tuer Cypris pour de bon ! s'écria en riant la jeune fille ; mais c'est abominable, ce que vous dites là, monsieur ; on ne se douterait jamais que vous puissiez, à votre âge, nourrir des idées aussi féroces.

— C'est que vous ne vous doutez pas, mademoiselle, à quelles extrémités la vénerie de mon oncle peut réduire un honnête garçon. Mais permettez ; votre allusion de tout à l'heure vient me rappeler que j'avais une grâce à vous demander et mon pardon à obtenir !

— Une grâce ? un pardon ?

— Pour l'étourderie avec laquelle j'ai mis à sac ce malheureux champ de sarrasin, qui vous appartient, je le suppose, mademoiselle ?

— Heureusement, car nos paysans ne plaisantent pas avec leurs blés noirs. Mais, bast ! si mon pauvre père n'était pas si tourmenté par sa goutte, la récolte eût été bien autrement maltraitée, car vous eussiez probablement été quatre pour vous y promener.

Je m'étais incliné, bienheureux d'en être quitte à si bon marché, et remerciant le ciel de voir finir si bien une aventure qui s'annonçait si mal.

— Je vous remercie de votre clémence, mademoiselle, et maintenant, serait-il indiscret de vous demander à qui doit aller la reconnaissance que j'entends en conserver ?

La jeune fille parut étonnée de ma question.

— Vraiment, monsieur, me répondit-elle avec un nouveau sourire, vous n'avez pas soupçonné qui je suis ? Au fait ! c'est un peu bien présomptueux de ma part, mais l'intimité de mon père avec M. le chevalier de Vaucelas date de si loin que j'aurais supposé qu'il vous avait parlé de ses voisins.

— Mademoiselle Louise Mathieu ! m'écriai-je.

— Elle-même, monsieur, reprit mon interlocutrice avec une

seconde révérence.

Ce fut mon tour de rester confondu.

Ce qui occupait mon cerveau, ce n'était pas la certitude que je n'aurais échappé à un procès que pour enfreindre les recommandations les plus expresses de mon oncle. Pour le moment, cet acte de désobéissance pesait moins que rien sur ma conscience ; j'étais en proie à une véritable stupéfaction en pensant que c'était cette belle jeune fille, que je ne me lassais pas de contempler avec une admiration de plus en plus émue, dont l'octogénaire avait songé à faire sa femme ; cela me paraissait autrement inouï que les transformations de Cypris.

M^{lle} Louise soupçonna probablement quel était le thème de mes réflexions, car une légère rougeur colora ses joues d'une blancheur pâle et mate ; elle parut éprouver un certain embarras qui contrastait singulièrement avec le tour aisé, presque familier, de notre conversation précédente.

— J'espère, monsieur, dit-elle avec vivacité, que vous voudrez bien à l'avenir ne faire aucune différence entre les terres de monsieur votre oncle et les nôtres. Nous avons beaucoup de perdreaux cette année ; la pensée qu'ils fourniront quelques distractions au neveu de son ami consolera mon père de l'ennui qu'il éprouve à ne pas les pouvoir poursuivre cette année.

Après les prohibitions si sévèrement répétées du matin, j'eusse dû évidemment au moins hésiter à répondre à une telle proposition ; mais une étrange révolution s'était opérée en moi depuis environ dix minutes.

De bien des jeunes filles que j'avais rencontrées j'avais entendu dire qu'elles étaient charmantes, mais celle-là m'apparaissait comme la première, comme la seule qui le fût réellement. Je ne me rassasiais pas de chercher son regard, et, chaque fois que ses grands yeux s'arrêtaient sur les miens, mon cœur battait à rompre ma poitrine ; je sentais mes artères qui brûlaient d'un feu étrange à la pensée de la revoir, de la revoir souvent, et qui sait ? de devenir son ami, quelque chose comme son frère !

Dans cette incandescence volcanique de ma jeune cervelle, je ne sais trop ce que je n'eusse pas bravé, et je n'eus pas même un remords en trahissant mon vieux Capulet pour me livrer à ses Montaigus.

— Oh ! j'accepte, mademoiselle, m'écriai-je avec enthousiasme ; mais je voudrais que vous missiez le comble à vos bonnes grâces en me conduisant auprès de monsieur votre père, afin que je le remercie après vous.

— Vous ne trouveriez pas mon père à la maison, monsieur, il est au bord de la rivière. Il a, lui, une passion de rechange : quand la goutte le force à laisser chômer son fusil, il se rattrape sur la pêche. Aimez-vous la pêche à la ligne, monsieur ?

Tout inexpérimenté que j'étais, je pressentis qu'une réponse affirmative me vaudrait quelques profits.

— Vraiment ? dit la jeune fille avec quelque surprise ; mais vous êtes né pour le désespoir de ce pauvre chevalier, et, si vous lui avez avoué votre goût pour ce divertissement qu'il exècre, Dieu sait s'il a dû vous accabler de ces brocards ?

— J'ai pour la pêche, mademoiselle, une passion qui me permet de les braver ; je ne l'aime pas, j'en raffole. C'est à ce point qu'avec un de mes camarades, je me suis échappé de nuit de l'école préparatoire, rien que pour aller jeter nos lignes dans la pièce d'eau des Suisses !

— Eh bien, alors, demain, non-seulement je vous présenterai à mon père, mais vous ferez avec lui une partie qui vous sera agréable.

— C'est que je dois vous avouer, répondis-je en continuant non-seulement de faire litière de mes scrupules, mais de mentir comme plusieurs dentistes, que mon père, connaissant l'antipathie de mon oncle, ne m'a pas permis d'emporter mes instruments, et que...

— Ne vous inquiétez pas de cela ; M. Mathieu a de quoi armer un bataillon. Vous connaissez le moulin de Saint-Orthez ; vous prendrez le petit sentier qui est à droite des vannes, et vous

nous trouverez à deux cents pas de là, au pied de la grotte que, si vous le désirez, et si les perches, les brochets et les anguilles vous laissent quelque répit, nous pourrons également visiter. Ainsi, c'est entendu, à demain ! Vers midi, nous serons à Saint-Orthez.

En disant ces mots, elle m'avait tendu sa main que la mienne un peu frémissante avait serrée à la mode anglaise : le sourire qui glissait sur ses lèvres me fit comprendre que ce n'était pas là la manœuvre à laquelle on s'était attendu. Mon oncle avait rallié M^{lle} Mathieu aux traditions galantes de l'ancien régime ; je me hâtai donc de déposer sur les jolis doigts roses qu'on n'avait pas retirés un baiser respectueux en m'inclinant profondément.

M^{lle} Louise s'était déjà éloignée quand je me redressai, mais ce ne fut pas sans se retourner pour m'envoyer quelques petits signes d'adieux qui complétèrent l'embrasement.

Enfin, elle disparut dans un chemin creux, et, comme il se faisait tard, je me dirigeai pensif et rêveur du côté de Morangis.

J'étais tellement absorbé dans le flux de mes rêveries que ce ne fut qu'en arrivant à la poterne que je me rappelai la perdrix blessée en l'honneur de laquelle j'avais massacré le blé noir de M. Mathieu ; et encore, j'étais si transporté de la bonne fortune que je lui devais, que si je songeai à elle, ce ne fut pas pour regretter sa perte.

Mais les bonheurs ne vont jamais solitaires. En ce moment, sentant quelque chose qui se frottait avec obstination contre mon mollet, je me retournai et je vis mon brave Perdreau qui, ne s'étant pas, lui, laissé distraire du culte de saint Hubert, tenait dans sa gueule mon gibier un peu mâchonné, mais encore présentable.

De la sorte, je rentrai le cœur plein, avec une carnassière qui n'était pas tout à fait vide.



Le neveu du chevalier de Vaucelas dans les blés noirs.

VII

Ça mord !

J'eus beau me tourner et me virer dans mon lit, je ne parvins pas à y trouver le sommeil.

Pendant les dix heures que j'y demeurai, mon cerveau ne fit point tort à M^{lle} Louise Mathieu d'une seule de ces six cents minutes d'insomnie.

Vous vous étonnerez sans doute qu'un quart d'heure d'entretien avec une jeune fille ait suffi à allumer un pareil incendie ?

Voilà le désagrément des récits de ce genre : ils vous entraînent à confesser publiquement des vérités désobligeantes qu'on ne serait pas fâché de garder pour soi, et c'est ainsi qu'en se déshabillant dans leurs livres, Jean-Jacques et Lamartine ont vu s'évanouir leur prestige.

Enfin, j'ai peu à risquer sur ce chapitre, et je vous avouerai que je suis superlativement affligé de cette maladie du système nerveux qu'on appelle l'impressionnabilité. Je n'ai jamais rencontré un chiffon de papier à mon pied sans me figurer que j'avais trouvé un billet de banque. Vous jugez le nombre incalculable de déceptions que j'ai dues à mon infirmité ?

Moins caractérisée alors qu'elle ne le devint depuis, elle ne laissait pas que de poindre. Deux yeux noirs ou bleus ne pouvaient déjà s'arrêter sur moi sans que je reconnusse dans leur propriétaire l'ange de mes rêves, auquel j'offrais immédiatement mon bras pour voyager en sa compagnie dans le pays des chimères. Il va sans dire que, tout cela, je l'éprouvais avec une parfaite inconscience, et c'est ainsi que, malgré les irrécusables témoignages qui m'étaient fournis de l'effet que les charmes de M^{lle} Louise avaient produit sur mes nerfs, je ne me rendais pas un compte exact de la nature du sentiment avec lequel j'allais me trouver aux prises.

À quelque période de la vie que l'on soit, je crois toujours

difficile de préciser les causes qui ont déterminé l'éclosion de ce que nous appelons l'amour.

À l'âge que j'avais à cette époque, j'eusse été bien plus embarrassé encore s'il m'eût fallu indiquer le but vers lequel tendait le mien.

Tout était vague, indéfini, dans les sensations multiples qui m'agitaient, tout, hors l'objet qui les faisait naître.

Elle, – je l'appelais déjà elle, – m'apparaissait comme une créature surnaturelle, comme un transfuge du monde des esprits, descendue à mon intention sur la terre, et vers laquelle me poussait un penchant irrésistible. Il me semblait que c'était l'âme sœur de la mienne que j'avais retrouvée, et qu'il était désormais impossible qu'elles n'allassent pas l'une à l'autre.

Lorsqu'à l'aveu ci-dessus j'aurai ajouté que j'étais très-romanesque de tempérament, que quelques lectures interlopes avaient permis à la littérature du temps de déteindre sur mon jeune esprit et de l'imprégner de l'idéalisme qu'elle avait mis à la mode, vous jugerez jusqu'à quel point, avec un pareil thème, mon imagination dut se livrer carrière.

Si, par hasard, m'arrachant à mon steeple-chase sentimental, je redescendais sur la terre, c'était pour prendre en pitié la présomption du chevalier de Vaucelas, qui avait prétendu associer un si gracieux printemps à ses trop nombreux hivers, et, m'appesantissant sur ce souvenir, ma commisération pour le vieillard devenait peu à peu de l'indignation et de la colère.

Ce dernier ordre d'idées eut cet avantage qu'il me fit apprécier l'extrême prudence que je devais apporter dans mes démarches pour dissimuler mon secret à ce rival éconduit.

Je pressentais instinctivement que le mystère dont mes amours allaient être forcées de se couvrir ne laisseraient pas que d'ajouter à leurs charmes.

Dès l'aube, j'étais à ma toilette. C'eût été le cas ou jamais d'endosser ma *fantaisie*, laquelle, après sa fatale immersion dans le chaudron, avait dû aux bons soins de M^{lle} Hersilie de retrouver

tout son éclat ; mais il me semblait difficile de faire agréer par mon oncle le choix de cette tenue de parade pour courir après les perdreaux.

Et puis, j'étais instantanément devenu superstitieux, et la couleur dominante de mon uniforme me semblait un présage qu'il valait mieux éviter.

Je me contentai donc d'une veste, d'un pantalon, d'un gilet de coutil gris et de guêtres, m'attachant à donner quelque coquetterie à l'ensemble et surtout à rendre ma personne aussi séduisante que possible, inondant mes cheveux d'huile antique, tirant à tour de bras sur les deux brins de duvet qui couronnaient ma lèvre et qui, au bahut B..... où nous n'étions pas exigeants sur ce chapitre, avaient toujours été acceptés pour des moustaches.

Ces apprêts terminés, les heures s'écoulèrent avec une lenteur désespérante.

J'étais descendu dans la salle dont j'arpentais les dalles avec une impatience mal dissimulée et que l'aimable causerie de M^{lle} Hersilie ne faisait que surexciter.

Enfin le bruit des bottes éperonnées de mon oncle retentit dans l'escalier.

Il parut au moment où, pour la centième fois peut-être, je consultais l'aiguille de la grande horloge enfermée dans une boîte de noyer sculpté. Au moment où je m'avançais pour lui donner le bonjour, le vieillard fixa sur moi son petit œil gris si perçant.

La recherche de ma toilette ne lui avait point échappé.

— Oh ! oh ! me dit-il, comme vous voilà beau ! Mais, Dieu me damne ! vous sentez l'ambre à rendre des points à feu M. le maréchal ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

J'étais devenu rouge comme un coquelicot, et mon cœur battait à tout rompre à la pensée que ma diplomatie, choppant dès son premier pas, avait livré mon secret à ce diable d'homme. Heureusement, j'étais dans l'ombre et il ne remarqua pas mon émotion.

— Vous aurez rencontré quelque bergère dont vous méditez

la conquête ? c'est un jeu dangereux, je vous en préviens, reprit-il : les moutons que paissent ces demoiselles étant le plus souvent des vaches, leur houlette est un bâton avec lequel vos épaules pourraient fort bien faire connaissance si vous vous montriez trop entreprenant.

Une fois que mon oncle tenait une plaisanterie de cet ordre, il ne la lâchait plus ; il la renouvela sous toutes les formes tant que dura le déjeuner.

Enchanté d'avoir donné le change à ce maître renard, je supportais héroïquement ces sarcasmes. Cependant, connaissant son tempérament taquin et son humeur malicieuse, je tremblais encore que, pour contrecarrer la bucolique qu'il avait imaginée, il ne s'avisât de me faire subir l'hallali de Cypris une fois de plus.

Enfin, il quitta la table, enfourcha la Puce, et bien qu'il y eût un accent plus railleur que de coutume dans le... *bonne chance !* qu'il me jeta pour adieu, ces deux mots retentirent à mon oreille comme un signal de délivrance.

Je courus à mon fournement et je sifflai Perdreau.

Le plus court pour gagner la rivière était de passer par le potager, mais ce fut ce dont je me gardai bien ; je pris le chemin de la veille, et, doublant les enjambées aussitôt que je fus hors de la vue des habitants de Morangis, je me retrouvai bientôt au milieu des bruyères que vous savez.

Là, avec un machiavélisme effrayant dans un âge encore tendre, je me livrai à une fusillade bien nourrie que les échos répercutaient avec autant de tapage que j'en pouvais souhaiter.

Lorsque j'eus suffisamment attesté ma présence dans ces parages, je me jetai dans un chemin creux qui se dirigeait vers la vallée au fond de laquelle coulait la Vire.

Bien que les toits rouges du moulin fussent perdus entre les masses de verdure qui l'entouraient, des hauteurs où je planais je n'eus pas de peine à le découvrir, les grondements de sa chute d'eau me l'indiquant suffisamment.

Je descendis le coteau en courant et je m'engageai dans le

sentier que l'on m'avait indiqué, et qui suivait à mi-côte le cours de la rivière à travers une futaie de jeunes hêtres dont les troncs droits et blancs semblaient les fûts de colonnes de marbre.

Je tremblais un peu ; pour être franc, je devrais dire que je tremblais beaucoup.

Certes, en allant retrouver cette jeune fille et son père pour me livrer avec eux aux joies pures de la pêche à la ligne, je n'avais pas la sottise fatuité de supposer que je marchais à un rendez-vous ; mais l'idée de la revoir remuait puissamment mon système nerveux et me mettait aux prises avec cette sorte de terreur avec laquelle on aborde toujours, – tous ceux qui se sont trouvés dans cette situation ne me démentiront pas, – celle qui va disposer de votre mort comme de votre vie.

Au bout de trois cents pas, le sentier descendait et se rapprochait de la rive. Un peu plus loin, il s'élargissait et aboutissait à une sorte d'étroit hémicycle dont le niveau ne dominait la surface de l'eau que d'une vingtaine de centimètres, et qui, du côté de la colline, se trouvait encadré par d'énormes blocs de rochers à moitié voilés par une végétation sarmenteuse et grimpante.

Les hêtres du coteau qui dominait ces assises, inclinés par le vent, s'avançaient au-dessus de la plate-forme qu'ils couvraient d'ombres ; plus près de la rivière, deux ou trois grands aunes également penchés trempaient dans le courant leurs branches basses et miraient leurs cimes dans son cristal.

Rien de plus sauvage que ce petit coin, rien aussi de plus charmant ; mais, pour le quart d'heure, ce n'était pas du pittoresque de ce paysage que je me préoccupais.

J'avais aperçu sur la berge, assis sur un pliant, coiffé d'un immense chapeau de paille qui me dissimulait son visage, un monsieur gardant l'immobilité d'une statue, et devant lui quelques lignes dont les cannes posées sur des fourches étaient retenues par des piquets.

Bien que je devinasse l'importance que devait avoir pour moi ce personnage, je ne lui avais accordé également qu'une attention

fort distraite, car en même temps je venais d'entrevoir plus en arrière, à l'ombre protectrice des hêtres et à l'appui du fouillis de plantes parasites dont j'ai parlé, une robe blanche dont l'aspect avait précipité les battements de mon cœur.

Elle était là !

En dépit de cette communion de nos âmes que j'avais admise avec tant d'enthousiasme, il ne paraissait pas que son impatience égalât la mienne, ou du moins elle ne la traduisait par aucune agitation appréciable.

Elle était aussi absorbée par la lecture d'un livre qu'elle tenait à la main que l'homme aux lignes par la contemplation de leurs flottes bariolées.

J'étais arrivé à l'hémicycle sans que ni l'un ni l'autre m'eussent entendu approcher.

Cependant ce fut elle qui m'aperçut la première ; elle leva la tête, me reconnut, me salua d'un sourire qui fit faire à mon cœur une sarabande au septième ciel, vint à moi avec une aisance qui m'eût peut-être moins ravi si j'eusse été moins novice dans l'art d'aimer, et pour la seconde fois elle me donna la main ; pour la seconde fois aussi, j'eus le bonheur d'y poser mes lèvres, mais avec quels frissons, grand Dieu ! et que de chemin mon cerveau avait fait la veille !

— C'est bien aimable à vous d'être venu, me dit M^{lle} Louise, pour donner un démenti à mon père qui prétendait qu'il fallait que je fusse folle pour avoir supposé qu'un jeune homme préférât à une compagnie de perdreaux la causerie de pauvres campagnards comme nous.

Ici, poursuivant ma confession, je dois vous dévoiler une seconde maladie que je vous ai déjà signalée à laquelle j'ai dû autant de désagréments que la première. À la véhémence d'impressions dont je viens de vous parler s'allie une timidité dont vous apprécierez les proportions lorsque je vous aurai dit que ce n'est jamais sans embarras que j'adresse pour la première fois la parole à un enfant.

Comme cela m'est mille fois arrivé depuis lors, le compliment de bienvenue de M^{lle} Louise m'inspira une réponse frappée au coin d'une irréprochable galanterie, mais ma langue se refusa absolument à le formuler. Je balbutiai quelques paroles incohérentes en m'inclinant profondément.

Oh ! cette inclinaison de mon buste, en a-t-elle assez traduit pour moi de mots spirituels et de phrases charmantes !

Cependant, au bruit de la voix de la jeune personne, le pêcheur s'était soulevé sur son pliant et tourné de notre côté, ce qui m'avait permis de le dévisager sous sa coiffure-parasol.

M. Mathieu était un tout petit homme, aussi large que haut, et si proprement arrondi dans tous ses angles qu'il figurait parfaitement une boule. Sa physionomie eût été complètement insignifiante sans l'expression de bonhomie qui la caractérisait au plus haut degré.

Il souleva d'énormes lunettes bleues qui garantissaient ses yeux saillants et d'un bleu clair, extrêmement sensibles par conséquent à la réflexion des rayons solaires, et, me serrant la main avec la vigueur d'un étau :

— Soyez le bienvenu, me dit-il, en parlant si bas que ce n'était qu'avec difficulté que je parvenais à saisir le sens de ses paroles ; M. votre oncle se porte bien, n'est-ce pas ? Oh ! son cor de chasse nous donne de ses nouvelles tous les matins. Allez vous asseoir auprès de ma fille ; tout à l'heure nous boirons un verre de vin à votre santé ; mais, en ce moment, ma deuxième ligne est touchée et le moindre bruit pourrait tout compromettre.

Et M. Mathieu se retourna du côté de ses bouchons, dont l'un, en effet, oscillant légèrement, dessinait sur la surface brune de la rivière des cercles qui s'élargissaient, puis expiraient dans une ondulation finale.

Pour le coup, mon imagination ne m'avait rien fourni et je n'avais pas même trouvé le temps de placer ma révérence.

Cependant l'injonction du pêcheur m'arrangeait assez pour que je n'eusse pas une observation à risquer.

Je m'écartai en marchant sur la pointe des pieds et en gourmandant Perdreau, lequel, pressentant qu'il n'aurait point part aux largesses que M. Mathieu nous avait donné à entrevoir, manifestait l'intention de se désaltérer dans la rivière. Je posai mon fusil contre les rochers, et M^{lle} Louise m'ayant fait une place sur la pierre qui lui servait de siège, je me mis à ses côtés.

— Avez-vous fait, ce matin, une bonne chasse ? me demanda-t-elle.

— Mais je vous prie de croire, mademoiselle, répondis-je avec quelque effort, que, du moment où je devais vous retrouver ici, je n'aurais pas eu le mauvais goût de perdre mon temps à battre les buissons.

— C'est singulier, reprit-elle ; nous avons entendu tout à l'heure au moins dix coups de fusil dans les bruyères, et, comme il n'existe ni chasseurs ni braconniers dans le pays, j'étais convaincue que vous aviez dirigé votre promenade de ce côté.

Ne pouvant déceimment déclarer à M^{lle} Mathieu que son prétendant octogénaire poussait la rancune jusqu'à me défendre de voir ses voisins et anciens amis, lui avouer que j'avais dû employer la ruse pour passer quelques instants auprès d'elle, je n'étais pas médiocrement embarrassé.

— Mademoiselle, ces coups de fusil, c'est effectivement moi qui les ai tirés, lui dis-je ; j'ai tué quelques oisillons sur le chemin, pour amuser mon chien et le confirmer au rapport.

— Tuer des oiseaux ! s'écria-t-elle avec animation, mais c'est horrible cela, monsieur ! Dussiez-vous me trouver, dans un autre genre, aussi exclusive que l'est M. le chevalier de Vaucelas dans le sien, je ne vous dissimulerai point que je n'admets pas un pareil passe-temps chez un chasseur qui se respecte. Laissez-les donc vivre, aimer et chanter, ces pauvres petits qui vivifient nos bois, nos champs, sans eux si tristes et si mornes, et qui, morts, ne vous sont bons à rien, pas même à confirmer votre chien au rapport, je vous le garantis. Croyez-moi, voilà des meurtres inutiles qui pèseront bien plus lourdement sur votre conscience que

le forfait que vous avez commis hier en saccageant notre sarrasin.

— Oh ! pour celui-là, mademoiselle, je mourrai dans l'impénitence finale, et je puis vous assurer que, plus tard tout comme aujourd'hui, je me féliciterai toujours de l'avoir accompli.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? me demanda-t-elle en fixant ses yeux sur les miens, qui se baissèrent lâchement sous ce regard interrogateur.

— Parce que, mademoiselle, continuai-je après un effort, parce que c'est à cette maladresse que je dois le bonheur de vous avoir rencontrée, parce que...

J'étais parti, j'allais continuer, et je ne sais trop jusqu'où je ne serais pas allé, si le malheureux pêcheur n'eût pas coupé net mon exorde ; il s'était retourné de notre côté et, plaçant sa main à côté de sa bouche, il nous avait crié de cette voix sourde que le traître du mélodrame emploie pour mettre le public dans la confiance du forfait qu'il médite :

— Ça mord !

M^{lle} Louise se leva et se dirigea vers la rive, où je dus la suivre.

Les trémoussements du bouchon étaient devenus des convulsions qui ridaient la nappe miroitante dans toute son étendue ; il s'enfonçait, disparaissait complètement, remontait sur l'eau pour plonger de plus belle.

M. Mathieu, sa canne à la main, étudiait tous ces mouvements avec autant d'attention que d'angoisse.

Enfin, la flotte ayant exécuté un voyage sous-marin un peu plus prolongé que les autres, il tira d'un coup sec, et il s'écria avec l'accent du triomphe, tandis que son scion se courbait en arc de cercle :

— Je la tiens !

C'était une fort belle perche, pesant près de deux livres, qu'après quelques difficultés, il parvint à amener à terre à l'aide d'une épuisette que sa fille lui passa.

M. Mathieu n'était ni modeste ni taciturne dans le succès.

Dans sa joie, oubliant que ses autres lignes continuaient de tenter la voracité des habitants de la Vire, il négligeait absolument de mettre des sourdines à sa loquacité aussi bien qu'à son organe.

— Avez-vous vu comme je vous ai enlevé cela, jeune homme ? me dit-il en se redressant ; ah ! c'est que la ligne aussi bien que le fusil sont des outils dont je puis me vanter de savoir me servir ! Voici la soixante-troisième pièce que je sors de l'eau depuis que cette goutte endiablée m'a interdit de me livrer à la guerre aux perdrix. Et quel poisson ! monsieur, quel poisson ! Aussi délicat qu'il est superbe ; finesse, fermeté, saveur de la chair, il a tout pour lui ; la supériorité de la truite sur une perche qui a vécu dans une rivière claire et limpide comme celle-ci est un simple préjugé, je le soutiens. Tenez, vous me ferez l'amitié d'offrir celle que je viens de prendre à M. votre oncle, mon excellent voisin ; il est gourmet et parfaitement digne d'en apprécier la valeur. Et puis, sous prétexte que ma fille, qui l'aimait fort comme ami, l'a trouvé un peu trop âgé...

— Mon père ! s'écria M^{lle} Louise avec impatience et en interrompant son père par un geste suppliant.

— Ta ! ta ! ta ! je ne vois pas pourquoi tu te gendarmes, fillette ; certainement la montre de M. le chevalier de Vaucelas était d'une cinquantaine d'années en avance sur la tienne, mais sa recherche n'avait pour toi rien d'offensant.

— Je le reconnais, mon père, dit la jeune fille avec dignité, et j'en serais restée fière si, l'affectueuse franchise avec laquelle nous avons répondu à M. de Vaucelas, il l'avait un peu mieux appréciée.

— Bah ! ma perche raccommodera tout cela. N'oubliez pas surtout de lui dire que c'est à son intention que je l'ai prise, mon cher monsieur. Il viendra nous remercier au Bueil, et, à défaut de contrat d'alliance, on signera un traité de paix auquel tout le monde trouvera son profit. Voyons, continua le bonhomme en prenant un petit panier qu'il avait mis au frais sous les rochers,

nous allons commencer par boire le verre de vin dont nous avons parlé tout à l'heure ; après quoi, jeune homme, vous serez libre de reprendre votre babillage avec ma fille, tandis que je ferai en sorte de procurer quelques camarades à cette autre demoiselle que nous venons de mettre dans mon filet, où elle se démène comme si elle s'y ennuyait déjà.



Ça mord !

VIII

Où il est démontré une fois de plus que, lorsque les corbeaux veulent imiter les aigles, il leur en cuit

Le vint fut bu, non pas à ma santé, mais à la prochaine victoire du pêcheur, qui reprit sa place devant ses engins.

M^{lle} Louise et moi, nous avons regagné notre abri verdoyant ; j'étais impatient de revenir aux brûlants propos que cette misérable perche avait interrompus, au moment où ils menaçaient de devenir intéressants, avec une maladresse que, si chèrement qu'elle l'eût expiée, je ne lui pardonnais pas.

À l'âge que j'avais à cette époque, on ne médite point une séduction, on entre en campagne sans plan arrêté.

Il n'y avait donc aucune espèce de parti pris dans l'audace que j'essayais de m'inspirer ; mais, sans que je m'en doutasse, la fatuité avec laquelle mon oncle parlait de ses exploits passés, la légèreté de ses opinions sur les femmes ayant quelque peu déteint sur moi, composait, avec le romantisme échevelé dont mes lectures m'avaient farci le cerveau, une mixture délétère qui obscurcissait mon jugement et m'interdisait une saine appréciation du rôle auquel je pouvais aspirer.

Je ne me figurais pas qu'il fût possible que la jeune fille ne partageât point les sentiments qu'elle m'avait inspirés, et je jugeais indispensable de m'en assurer, – ni plus ni moins, – afin d'acquérir pour elle comme pour moi le droit de nous y abandonner tout à notre aise.

Malheureusement, la véhémence avec laquelle je m'étais exprimé touchant le bonheur que je devais à mon incursion dans le champ de sarrasin avait fait pressentir à M^{lle} Louise le manifeste qui devait s'ensuivre.

Probablement les regards enflammés que je fixais sur elle avaient achevé de la mettre au courant de ce qui se passait dans

mon âme ; sans cesser de me témoigner la bienveillance la plus amicale, elle se tenait dans la réserve, s'attachant visiblement à ne point me fournir l'occasion d'exécuter la reprise méditée, en maintenant la conversation dans le régime des lieux communs.

Je vous ai confessé ma lâcheté vis-à-vis de semblables adversaires : si novice que je fusse, la méfiance à laquelle elle s'astreignait ne m'échappait pas, et ma résolution faiblissait. Je commençais à me sentir aux prises avec la terreur de l'avoir offensée ; il me fallait me battre les flancs pour retrouver l'aplomb que j'avais puisé dans un instant de fiévreux vertige ; mais, aussitôt que j'en étais à l'exécution, ma langue s'agitait vainement dans ma bouche desséchée, la voix paralysée s'éteignait dans mon gosier, et la pseudo-déclaration que j'avais si laborieusement préparée se formulait en un soupir, lequel, il est vrai, eût été de taille à faire tourner le moulin, si le moulin eût eu des ailes au lieu d'avoir des aubes.

Ce n'était pas tout.

On eût dit que, pour continuer à me désespérer, les poissons de la Vire s'étaient enrôlés sous la bannière de M^{lle} Mathieu ; ils étaient unanimes pour dédaigner les amorces de son père.

Las de contempler des bouchons d'une immobilité aussi désolante, mis en appétit de babil par les chuchotements qu'il entendait derrière lui, celui-ci ne nous laissait plus tranquilles ; à chaque instant, virant lof pour lof sur son pliant, il se retournait de notre côté pour nous communiquer quelque réflexion bien sentie qui avait traversé son honnête cervelle :

— Vous vous destinez à l'état militaire, jeune homme ? me disait-il ; belle carrière, la plus belle de toutes ! C'était celle-là que j'aurais choisie, si je n'avais pas été forcé de reprendre la filature de mon père. J'avais toujours rêvé de devenir colonel de cuirassiers.

Puis, après avoir jeté un coup d'œil inquiet sur ses ficelles, il reprenait au bout de quelques instants :

— Il paraît que vous n'aimez pas la chasse à courre, cher

monsieur : c'est absolument comme moi ; tel que vous me voyez, je ne peux pas la souffrir ; mais j'en suis enchanté, parce que si je l'aimais, il me faudrait monter à cheval et que je tombe toujours. C'est égal, ce pauvre chevalier doit être bien marié que vous ne partagiez pas son enthousiasme pour une exercice qui, selon lui, n'a pas d'équivalent.

Comme vous le voyez, ces diverses communications ne laissent pas que d'avoir leur côté piquant ; mais M. Mathieu, n'oubliant qu'à demi qu'il était là pour pêcher des perches, et que ces poissons détestent les bavards, avait repris l'accent ténébreux dont j'ai parlé, pour me traduire ses petites impressions.

Chaque fois que je le voyais emboucher sa main en guise de porte-voix, j'étais forcé de me pencher ou même de quitter ma pierre, et d'aller à l'orateur afin de l'entendre. Cet exercice devenait à la longue passablement fatigant, et puis ces invites se produisant perpétuellement au moment précis où je croyais avoir trouvé le courage de risquer l'aveu de ma flamme, elles avaient fini par m'exaspérer quelque peu.

Le dépit que j'éprouvais contre les autres et contre moi-même dégénéra bientôt en une irritation qui devait fatalement me pousser à brûler mes vaisseaux à la première occasion.

Quoique contenue, mon agitation n'avait point échappé à M^{lle} Louise ; elle essaya de la calmer en me forçant à faire diversion aux préoccupations dont ma physionomie lui livrait le secret.

— Je n'ai point oublié, me dit-elle, que je vous ai promis une petite excursion à la grotte de Saint-Orthez ; mais il est tard, c'est bien haut, je me sens un peu fatiguée, ce sera pour un autre jour. Je n'en mettrai pas moins votre complaisance en réquisition, soyez tranquille. Je vous dirai d'abord que j'ai, pour les fleurettes de nos champs et de nos bois, une prédilection si particulière, que c'est à elles seules que je réserve le privilège de garnir les vases du salon. Or celles que j'ai cueillies à ma dernière promenade sont fanées, et j'espère que vous ne me refuserez pas votre collaboration pour les remplacer. Oh ! ce n'est pas une petite tâche

que celle que vous allez assumer, je vous préviens qu'il m'en faut un vrai fagot.

La proposition était trop d'accord avec mon violent désir d'être, ne fût-ce qu'un instant, seul avec la jeune fille, pour que je ne l'acceptasse pas avec enthousiasme.

M. Mathieu fut averti de l'expédition que nous allions entreprendre ; il nous recommanda de ne pas trop la prolonger, parce que l'heure du retour était proche, et nous commençâmes l'ascension du coteau qui dominait l'hémicycle.

La pente était si abrupte, les flancs de la colline se hérissaient de si énormes blocs que l'escalade offrait beaucoup de difficulté et quelque danger.

Mon agilité et ma vigueur n'étaient pas de trop pour me maintenir sur ce versant quelquefois presque perpendiculaire, où mon pied s'appuyait tantôt sur des pierres roulantes, tantôt sur une mousse à demi desséchée et encore plus perfide, où le moindre faux pas devait avoir pour résultat de nous envoyer dans les eaux de la Vire, qui coulait au bas de nous, et dont les lignes de M. Mathieu m'avaient permis d'apprécier la profondeur.

Je ne fus pas plus tôt engagé dans cette entreprise que je tremblai pour ma compagne ; mais la jeune fille était leste et légère comme un écureuil, hardie comme un montagnard.

Elle riait des angoisses que je lui manifestais, mettait une sorte de bravade à se passer de mon aide et une taquinerie malicieuse à déjouer la sollicitude avec laquelle je veillais sur elle en l'empêchant de s'engager dans les endroits trop périlleux.

Du reste, à ces difficultés près, la promenade était charmante et la moisson plus abondante encore que je ne l'avais supposé.

Sous le dôme tutélaire des hêtres et des chênes végétaient d'énormes chèvrefeuilles alors dans leur seconde floraison et chargés de bouquets parfumés ; quelques digitales montraient çà et là leurs thyrses aux corolles pourpres que nous n'avions garde de négliger ; des œillets sauvages, des mauves, des bruyères roses, les baies noires et rouges de quelques arbrisseaux com-

plétaient notre butin, auquel nous faisons une ceinture de feuilles de fougère aux découpures de dentelles, dont les tons verts et brillants faisaient admirablement ressortir l'éclat de nos autres conquêtes.

Si nous nous arrêtions pour respirer, nous n'étions pas moins généreusement payés de nos peines, la luxuriante végétation des rives nous cachait la partie de la rivière qui se trouvait à nos pieds ; là, sa présence nous était révélée par des fusées de lumière qui, renvoyées par la nappe étincelante, faisaient leurs trouées dans les feuillages, et par les grondements de la cascade ; mais plus loin elle se découvrait et se montrait d'abord roulant avec des bouillonnements de torrent sur un bas-fond ; puis, se déroulant paisible, elle serpentait comme un large ruban d'argent entre un encadrement de prairies encore aussi verdoyantes qu'elles le sont ailleurs au printemps.

Ces prairies finissaient brusquement sur la gauche et se terminaient par un nouvel accident du paysage.

À une lieue environ, une haute colline complètement dénudée, au pied de laquelle nous apercevions un second moulin, barrait le passage à la Vire et la forçait à faire un coude.

Devant nous, le panorama s'élargissait un peu plus : c'était une suite de lignes et de masses de verdure qui s'entre-bâillaient çà et là pour découvrir tantôt le quadrilatère brunâtre de quelque champ, tantôt un toit rouge et brillant comme du corail, et qui se continuaient jusqu'à la ligne des lointaines montagnes dont précédemment j'ai parlé.

Éclairé par le soleil couchant, le tableau était aussi saisissant dans son ensemble que dans ses détails : tombant d'aplomb sur la colline dépouillée, les rayons de l'astre à son déclin accusaient toutes les saillies, tous les contours des granits qui formaient sa base : ils teintaient de rose les nappes de bruyères qui en étaient le couronnement ; on eût dit une corbeille de fleurs dans un vase colossal. Le même jeu des ombres et de la lumière donnait un égal relief au fouillis de végétation de l'étroite plaine, tantôt

embrasant quelques feuillages et leur communiquant des chatouillements de pierres précieuses, tantôt les laissant se dessiner comme de noires silhouettes sur cet ensemble resplendissant.

Cette ascension laborieuse, les soucis de ma cueillette et par-dessus tout l'entraînante gaieté de ma compagne avaient singulièrement détendu mes nerfs et atténué l'âpreté de mes résolutions.

Je jouissais trop délicieusement de cette douce camaraderie, du bonheur de sentir la jeune fille à mes côtés, de toucher sa main lorsque par hasard quelque montée un peu trop raide la décidait à prendre la mienne, pour souhaiter en ce moment davantage.

Cependant les malheureuses idées qui m'avaient travaillé n'étaient pas complètement évanouies ; il me semblait encore que tant que je ne serais pas parvenu à lui exposer mes sentiments, tant que je ne lui aurais pas arraché l'aveu qu'ils ne lui déplaisaient pas, ma félicité ne serait pas complète.

Il ne fallait qu'une occasion pour ressusciter les vellétés galantes qui s'étaient implantées dans ma cervelle, et cette occasion, hélas ! elle ne tarda plus à se présenter.

Nous étions arrivés à un endroit où la végétation devenait exclusivement buissonneuse ; nous nous trouvâmes bientôt au pied de rochers d'une grande élévation, qui s'étagaient au-dessus de nos têtes, et sur lesquels, à une douzaine de pieds environ, je découvris une magnifique bruyère blanche dans son complet épanouissement.

J'examinai pendant un instant les moyens de parvenir jusqu'à elle, puis, ayant posé ma récolte sur une pierre, je me disposai à l'escalade.

— Que prétendez-vous faire ? me demanda M^{lle} Louise qui suivait tous mes mouvements avec une appréhension visible.

— J'ai aperçu là-haut une bruyère qui à elle seule est un bouquet et ornera merveilleusement vos vases ; je vais la chercher pour vous l'offrir, mademoiselle.

— Vous n'irez pas, s'écria-t-elle avec explosion ; à mon tour je vous le défends, entendez-vous ? Je ne veux pas que pour une

misérable fleurette vous risquiez de vous casser quelque membre.

— Oh ! lui dis-je avec une mélancolie qui était probablement une réminiscence de mes lectures, soyez tranquille, mademoiselle, je n'ai pas assez de chance pour me tuer en essayant de vous être agréable.

En même temps j'avais clos le débat en m'élançant. Je parvins à saisir une saillie de roche, je m'y cramponnai, et, m'élevant à la force du poignet, je réussis à m'y établir ; puis, à l'aide d'une manœuvre encore plus hasardeuse que la première, je finis par arriver à la corniche étroite où la bruyère avait végété. Je coupai tous ses rameaux, et, ayant placé mon bouquet entre mes dents, j'exécutai ma périlleuse descente avec non moins de bonheur.

Lorsqu'ayant repris terre, je présentai mes fleurs à M^{lle} Louise, je m'aperçus que son visage était pâle comme le fichu qui lui couvrait la poitrine et que ses lèvres tremblaient.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? lui demandai-je avec inquiétude.

— Ce que j'ai ? mais vous ne voyez donc pas, méchant enfant que vous êtes, que j'ai failli devenir folle de peur ! — Et regardez comme il a chaud ! continua-t-elle en m'essuyant le front avec son mouchoir ; n'est-ce pas de la folie que de se mettre pour si peu dans un état comme celui-là ? Je devrais vous gronder comme vous gronderait madame votre mère si elle était ici, mais je n'en ai pas le courage, car il faut bien que je vous l'avoue, j'avais déjà remarqué ces bruyères dans une précédente promenade, et je mourais d'envie de les avoir.

Ces paroles retentissaient à mes oreilles comme la plus suave, comme la plus harmonieuse des musiques ; malheureusement, elles m'enivraient, et mon cœur s'était mis à s'agiter dans sa prison avec la rage d'un possédé. Ses infernales suggestions allaient aboutir lorsque la jeune fille reprit la parole.

— Votre courage, votre dévouement exigent une récompense, dit-elle ; je ne saurais vous en offrir de plus honorable que cette branche de votre trésor qui vous les rappellera et que j'atta-

cherai moi-même à votre boutonnière.

— Si vous daignez me permettre de choisir, ce n'est pourtant pas celle-là que je vous demanderais.

— Laquelle, alors ?

— Ce serait, lui dis-je en lui montrant une rose qu'elle portait à son corsage, ce serait celle-là.

— Vous n'y pensez pas, dit-elle avec un accent un peu affecté ; mais elle est toute flétrie, cette reine des fleurs que vous convoitez !

En même temps, arrachant la rose de son sein, elle en effeuillait les pétales et les dispersait autour d'elle.

Un nuage passa devant mes yeux, le moment d'exécuter la charge à fond que j'avais tant préparée était venu.

— Oh ! ce n'est pas bien que de me la refuser, mademoiselle, m'écriai-je d'un ton que je faisais de mon mieux pour rendre douloureux ; vous n'avez donc pas compris que ce serait précisément parce qu'elle s'était desséchée sur votre poitrine qu'elle avait un prix inestimable à mes yeux ? Vous n'avez donc pas deviné que je vous aime, et que depuis hier je n'ai plus qu'une pensée, celle de vous consacrer ma vie ; qu'une volonté, celle de mourir si j'avais le malheur de ne pas vous voir autoriser mes espérances ?

Ceci n'était que le prélude des jolies choses que j'avais emmagasinées, et j'aurais continué de les débiter, si M^{lle} Louise ne m'avait interrompu par le plus frais, le plus argentin et en même temps le plus franc, le plus joyeux des éclats de rire.

Tout décontenancé, je perdis le fil de mon petit discours et je demeurai la bouche béante, les sourcils froncés, tandis que la jeune fille continuait de s'abandonner à l'accès de gaieté que je venais d'exciter chez elle.

Cependant un violent dépit n'avait point tardé à succéder à ma surprise. M^{lle} Louise vit qu'elle m'avait froissé, elle reprit :

— Ne me boudez donc pas, mon pauvre cher enfant, je vous en conjure ; ce n'est point ce que vous venez de me dire qui me

fait rire : c'est le rapprochement de votre déclaration avec celle que M. votre oncle daignait m'adresser naguère. Avouez qu'il est assez original, même lorsque l'on est comme moi une vieille fille, car j'ai vingt-sept ans, monsieur, je suis au désespoir de ne pas vous en avoir averti plus tôt, de rencontrer coup sur coup deux prétendants qui pèchent par des excès si contraires ?

J'avais pris mes tendres velléités trop au sérieux pour que le contraste me parût aussi plaisant que M^{lle} Louise l'affirmait ; celle-ci en revanche devait le trouver de plus en plus drôle, car ses rires avaient repris de plus belle. Ils me jouèrent un mauvais tour qui fut le couronnement de mes infortunes.

Dans un de ces spasmes, son pied ayant glissé sur une pierre, elle tomba. Je m'élançai pour la relever. En me baissant, ses cheveux caressèrent mon visage ; je ne sais quel vertige traversa ma cervelle ; ce fut peut-être une réminiscence d'une dissertation à laquelle mon oncle s'était livré quelques jours auparavant sur la façon de traiter les amours à la mousquetaire ; toujours est-il que j'avançai la tête et que mes lèvres effleurèrent le col blanc et satiné que j'avais à ma portée ; elle ne s'y arrêtaient qu'une seconde, et ce fut encore trop, car le plus joli soufflet qu'eût jamais distribué une mignonne main tomba immédiatement sur ma joue ; en même temps, s'échappant de mes bras, la jeune fille descendit la colline, vive et rapide comme un oiseau effarouché.

Quand je me retrouvai à mon tour aux bord de l'eau, M. Mathieu avait terminé ses préparatifs de départ, car nous nous étions singulièrement attardés. Il m'accueillit avec la cordialité qu'il m'avait déjà témoignée dans la matinée, me recommanda de ne point oublier la fameuse perche et surtout de ne point trop tarder à aller lui demander à déjeuner au Bueil.

Quant à M^{lle} Louise, rouge comme une pivoine, elle se détournait de moi avec une affectation qui m'était un châtiment bien autrement cruel que le premier. Son attitude et mon embarras abrégèrent les adieux.

Une révérence aussi froide que cérémonieuse remplaça les

poignées de main auxquelles je m'étais si vite habitué : elle s'éloigna, précédant son père dans le chemin qu'ils devaient suivre pour rentrer chez eux.

À mon tour, j'allais regagner Morangis lorsque mon pied heurta quelque chose : c'était le petit paquet de bruyères pour lequel j'avais risqué une si belle culbute, et que la jeune fille, intentionnellement sans doute, avait jeté dans mon sentier. Je ramassai tristement cette cause indirecte de mon infortune, et je quittai le théâtre de cette scène avec un cœur aussi navré qu'il avait été joyeux quand j'y étais arrivé.

Il va sans dire que je me gardai bien de transmettre le présent de M. Mathieu à son destinataire.

En entrant dans la cour de mon oncle, j'aperçus M^{lle} Cypris qui faisait la sieste sur son fumier ; je lui jetai le poisson, qu'en dépit de ses arêtes dorsales elle croqua comme une noisette.

Quant à moi, je prétextai un effroyable mal de tête, afin de m'enfermer dans ma chambre pour m'y désoler, – pas de respect humain, – pour y pleurer à mon aise.

IX Idylle

J'ai essayé dans ma vie pas mal de traverses un peu plus sérieuses, mais je ne pense pas qu'aucune d'elles m'ait laissé dans un désespoir aussi grand que celui dans lequel je me trouvai alors plongé.

Jusqu'alors, mon soi-disant amour avait été un pur enfantillage, j'avais joué à la passion comme je jouais à l'officier quand j'endossais ma *fantaisie*. Ce premier échec et cette première blessure faite au plus précoce des sentiments humains, l'amour-propre, le dépit avec lequel je les supportais, la douleur qui s'ensuivait, prêtèrent presque instantanément une certaine réalité à ce penchant juvénile : l'illusion fut moindre, je n'étais plus aussi loin de la vérité dans mon affliction que je l'avais été lorsque j'avais lâché la bride à mes transports.

Je n'étais point assez réfléchi pour chercher les causes de ma déconvenue, encore moins les analyser ; mais je sentais instinctivement que j'avais sottement agi en dépensant tant d'effort pour parvenir à emprunter à mon oncle les allures cavalières de son époque ; qu'on n'aurait pas été aussi sévère pour ma jeunesse, si cette jeunesse eût été plus modeste et moins osée.

Souffrant aussi sincèrement que cruellement, je m'accablais moi-même de reproches ; je me demandais si la jeune fille me pardonnerait jamais l'offense dont je m'étais rendu coupable. Comme si celle que, dans ce monologue solitaire, j'appelais Louise eût pu m'entendre, je m'adressais à elle, j'implorais sa pitié et j'éclatais en sanglots.

Heureusement, la fatigue de la journée, jointe à l'insomnie de la nuit précédente, triomphèrent de la surexcitation de mon esprit, et le sommeil finit par engourdir mon chagrin en reposant mon corps.

Il était grand jour lorsque je m'éveillai.

Si, bien entendu, ma première pensée fut pour elle, je ne tardai point à entrer dans un autre ordre d'idées.

Je commençai à m'inquiéter des dispositions dans lesquelles j'allais trouver mon oncle, lequel s'était contenté de hausser les épaules lorsque, la veille, je lui avais demandé l'autorisation de ne point assister au dîner. Je prévoyais un feu roulant d'épigrammes qui, dans les dispositions où je me trouvais, m'agaçaient à l'avance.

Il n'en fut rien : soit que mes yeux rougis et gonflés, ma figure tirée plaidassent pour la sincérité de mon indisposition, soit pour toute autre raison, le malin vieillard sembla avoir abdiqué son humeur taquine ; il ne fit point d'allusion à ses suppositions de la veille ; à part une petite pointe railleuse sur la bredouille de la journée précédente, bredouille à laquelle il attribuait ce qu'il intitulait ma migraine, il se montra même plus affable que je ne l'avais jamais vu.

Il me sembla bien que son sourire prenait une expression narquoise chaque fois que ses petits yeux malins s'arrêtaient sur moi ; j'avais cru m'apercevoir que, plusieurs fois, il m'avait désigné par un clignement de paupières à M^{lle} Hersilie, et qu'alors sa physionomie devenait encore plus goguenarde ; mais j'avais de trop graves préoccupations dans la tête pour m'arrêter à ces minuties.

J'avais annoncé que je ne sortirais pas ; mon oncle avait approuvé ma résolution, mais ce n'était pas celle qui pouvait l'empêcher de se mettre en chasse avec son méthodisme ordinaire.

Mon projet de ne point quitter le logis était parfaitement sincère ; mes méditations du matin avaient abouti à cette conclusion que je ne devais pas chercher à revoir velle qui avait dédaigné ma tendresse, qu'il fallait au contraire m'efforcer de l'oublier.

Naturellement, depuis que je m'étais donné ce serment, j'y pensais plus que jamais.

Resté seul, je commençai de promener mes rêveries au travers

de la cour ; mais son tapis de fumier, la société un peu mêlée des poules, des canards et des dindons en rendaient le parcours peu agréable.

Insensiblement je franchis la porte et je gagnai les champs, ruminant mes ennuis et, comme tous les amoureux, ressuscitant les divers incidents de la journée précédente, afin de savourer avec une âpre volupté non-seulement les joies, mais surtout les douleurs dont elle avait été l'occasion.

Ce petit travail, dans lequel je m'abîmais consciencieusement, dut se prolonger longtemps, car il me conduisit fort loin.

Lorsque, reprenant possession de mes facultés, je parvins à m'arracher à cette sorte d'hallucination volontaire, ce ne fut pas avec un médiocre étonnement que je m'aperçus que le hasard ou quelque mystérieuse puissance magnétique m'avait précisément ramené au malheureux champ de sarrasin où, pour la première fois, Louise et moi nous nous étions rencontrés.

Mon premier mouvement fut de m'éloigner, mais cette fois encore, et quoique très-éveillé, ma volonté m'échappait et je ne pus y parvenir. Après tout, si le parti que j'avais pris de ne plus me trouver en présence de M^{lle} Mathieu était à la fois commandé par la raison et par le souci de ma dignité, m'était-il interdit de chercher à connaître les lieux dans lesquels se passerait sa vie, les allées que foulaient ses pas, les fleurs qu'elle cultivait de ses mains et qu'elle aimait ? Puisque bientôt je m'éloignerais en emportant à mon cœur une inguérissable blessure, – c'était entendu, – pourquoi me refuser une innocente consolation qui pouvait adoucir l'amertume du désespoir auquel je me voyais éternellement condamné ?

Tandis que je me livrais à cette dépense d'arguments inéluctables, mes jambes, quoiqu'elles ne prissent point de part à la polémique, ne restaient pas inactives et elles me portaient dans la direction où je supposais que devait se trouver le Bueil.

Je n'allai pas jusque-là.

Je me glissais le long d'une haie lorsque, de l'autre côté, j'en-

tendis un bruit de voix qui me fit tressaillir. Je m'arrêtai, j'écartai les branches, et je reconnus mes moissonneurs de l'autre jour. Cette fois, ils ne sciaient pas le sarrasin, ils travaillaient à son battage. D'immenses nappes grises étendues au milieu du champ formaient l'aire ; c'était sur elles que les femmes, que les enfants apportaient les gerbes et que les hommes les frappaient en cadence de leurs fléaux.

Pour le moment, le petit bataillon était inactif ; assis sur des bottes de paille égrenée, ils dinaient pittoresquement groupés. Si je suis en mesure d'esquisser ce tableau qui ne manquait pas de couleur, ce n'est pas qu'il m'eût vivement frappé ce jour-là, où il se déroula sous mes yeux sans que je le visse pour ainsi dire.

Au milieu de cette foule rustique et bigarrée, j'avais aperçu M^{lle} Mathieu, et je n'avais eu d'attention et de regards que pour elle.

Quant à mon émotion, vous la devinez sans que ce soit la peine de la décrire.

Elle était venue visiter les travailleurs à l'heure de leur repas ; ils paraissaient heureux de sa présence, car la respectueuse déférence qu'ils lui témoignaient n'excluait pas une certaine familiarité ; les gais propos circulaient à la ronde, elle y prenait part, et plus d'une fois j'entendis les fusées de son rire clair et joyeux comme un chant d'oiseau.

Faut-il le dire ? ces rires me tenaillaient le cœur comme autant de morsures.

J'étais déjà affligé de cette faiblesse humaine qui voudrait que la nature entière s'associât aux deuils que la destinée nous inflige.

Elle ne m'avait que trop prouvé, hélas ! combien je lui étais indifférent, et je ne comprenais pas qu'elle pût s'amuser lorsque mon âme était si profondément triste !

Tout à l'heure, il m'avait suffi de l'entrevoir pour que la haine que je lui jurais quelques instants auparavant s'évanouît comme s'évanouit la feuille que la bise d'automne balaye dans ses tour-

billons, et maintenant, au spectacle de cette joie, mes rancunes éteintes s'étaient réveillées.

Je ne sais trop ce que j'aurais fait si un incident imprévu ne fût venu m'enlever la liberté de choisir mon dénoûment.

Perdreau m'avait suivi : pendant quelques instants il s'était tenu coi dans mes jambes, puis n'ayant, lui, personne à contempler, il avait profité de l'inattention que j'avais pour ses faits et gestes et s'était glissé dans le champ. Certainement, il n'espérait pas y rencontrer des perdreaux, il comptait bien plutôt, avec la sagacité de son espèce, y récolter quelque morceau de lard qui, pour lui, n'avait guère moins d'attrait que le gibier.

Lorsque je l'aperçus, il était trop tard pour qu'il me fût possible de le rappeler sans éveiller l'attention de ceux vers lesquels il se dirigeait. Je restais indécis, ne sachant à quoi me décider, et pendant ce temps-là le chien avançait toujours vers l'endroit où la table était mise.

Louise le remarqua la première ; elle le reconnut, car elle jeta un petit cri, puis, tout en le caressant, elle regarda de tous les côtés, et enfin vint droit à la haie derrière laquelle je me trouvais.

Je ne pouvais penser à fuir ; j'aurais été sinon rejoint, du moins reconnu.

L'idée ne me vint pas que la jeune fille avait avec elle un guide qui devait la conduire tout droit à ma retraite quelle qu'elle fût. Je me jetai dans le fossé et je me cachai derrière un buisson.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées que j'entendais le frou-frou de sa robe balayant les chaumes. J'espérais que M^{lle} Mathieu allait passer, mais elle s'était arrêtée devant mon rempart ; en même temps, ce gremlin de Perdreau, qui se croyait tenu de me lécher les mains pour témoigner de sa joie de m'avoir retrouvé, me prouva que je n'avais pas été bien avisé.

— Une autre fois, quand vous voudrez fuir vos meilleurs amis, me dit-elle en appuyant sur l'adjectif, vous aurez soin de ne point emmener de traîtres avec vous.

Non-seulement en parlant ainsi sa voix était empreinte de la

plus affectueuse cordialité, mais son visage, que j'entrevois à travers le feuillage, en accentuait encore l'expression.

Déjà bouleversé par sa présence, je le fus bien autrement quand je reconnus que son courroux n'aurait pas été aussi intraitable que je l'avais supposé. Passant sans transition de l'abattement que j'ai décrit aux enivremens de la joie la plus douce, profondément touché de sa générosité, décidé à m'en montrer digne par l'étendue de mon repentir, je perdis à peu près la tête, et, sortant de mon asile, je ne sus que tomber à genoux devant elle, je ne trouvai à lui dire que ce seul mot :

— Pardon !

Heureusement, deux grosses larmes, qui glissaient sur mes joues, prêtaient leur éloquence à ce trop bref discours.

Louise parut aussi émue que je l'étais moi-même, ses yeux étaient devenus humides et je sentais trembler dans ma main la main qu'elle m'avait tendue pour me relever.

— Méchant enfant ! me dit-elle ; mais c'est qu'il est effroyablement changé depuis hier ! Est-il permis de donner de telles proportions à des chagrins aussi futiles ? Peut-être de mon côté ne me suis-je pas montrée assez indulgente ; je me le suis un petit peu reproché cette nuit, mais c'est aussi que vous paraissiez tenir si fort à ce que je vous traitasse en homme ! Voyons, poursuivit-elle avec son charmant sourire, que tout cela soit oublié, et dépêchez-vous de m'offrir votre bras pour revenir au Bueil avec moi. Quant au pardon que vous implorez, avec un repentir dont seraient certainement touchés tous ceux qui n'auraient pas appris à vous connaître, il vous sera accordé, mais à une condition expresse, celle que vous me permettrez de rester votre amie en ne troublant plus des relations qui peuvent devenir si douces par des folies dont vous êtes très en âge de mesurer l'étendue, si vous vouliez prendre la peine d'y réfléchir.

Dans l'ivresse où j'étais, elle m'eût demandé le croissant de la lune pour s'en faire une aigrette, que j'aurais tenté d'escalader le ciel afin d'aller les décrocher ; on doit juger si, après avoir

courbé un front un peu confus sous une mercuriale dont elle tempérerait la sévérité par un accent d'une tendresse presque maternelle, je devais hésiter à prendre l'engagement qu'elle me demandait.

Nous partîmes en babillant ; elle, ne se donnant pas la peine de déguiser la satisfaction que lui causait mon retour, et moi, aussi radieux en dedans que rayonnant en dehors, et saisissant tout prétexte pour épancher en effusions reconnaissantes le bonheur dont mon âme débordait.

Je visitai dans tous ses détails ce Bueil que je croyais si bien ne pouvoir jamais regarder qu'à la dérobée, en me cachant comme un malfaiteur.

C'était une vaste maison à l'italienne, autrement confortable, autrement luxueuse que le pavillon que mon oncle intitulait si superbement son château. Elle était située au milieu d'un parc d'une douzaine d'hectares, admirablement dessiné, et qui distançait également quelque peu la cour agreste que j'avais si longtemps arpentée quelques heures auparavant.

Hors une chambre, qui ne pouvait pas s'ouvrir pour un jeune homme, Louise ne me fit pas plus grâce d'une pièce de la maison que d'un détail du jardin.

Il fallut tout voir, depuis ses plates-bandes favorites jusqu'aux écuries, jusqu'aux étables ; tout admirer, depuis les magnifiques vues sur la vallée, qui avaient été ménagées entre les massifs, jusqu'à une petite chèvre grise dont elle avait fait sa favorite et dont le plus grand mérite était de la suivre comme un chien.

Au moment où nous rentrions dans le salon, en fouillant dans ma poche, j'y retrouvai le pauvre petit bouquet de bruyères qui avait figuré le point de départ de nos discordes et de mes misères et qu'elle avait jeté dans le sentier.

Profitant d'un moment où la jeune fille me tournait le dos, je le glissai entre des fleurs qui garnissaient un énorme vase de Chine placé sur une table.

Si rapide qu'eût été le mouvement, Louise l'avait surpris dans

une glace ; elle sortit un instant, rentrant en tenant à la main un cornet d'albâtre qu'elle avait rempli d'eau, elle y mit les bruyères, elle les posa sur la cheminée en disant :

— Elles sont trop précieuses, celles-là, et me deviennent trop chères pour rester confondues avec les autres !

Il y a toujours un grand charme dans cette sorte de revue des lieux, des objets au milieu desquels vit quelqu'un que l'on aime, dans cette espèce d'initiation à ses goûts, à ses habitudes, grâce à laquelle on peut désormais la suivre dans tous les détails de sa vie intime, et j'en éprouvais l'influence.

Ce fut la jolie châtelaine qui me rappela qu'il se faisait tard et que mon oncle serait... elle dit inquiet, mais le regard malicieux qu'elle me jeta traduisait autrement sa pensée.

Sous prétexte d'aller au-devant de son père, qui était à la pêche, elle me reconduisit jusqu'à l'extrémité de l'avenue.

Avant de nous séparer, je sollicitai la permission d'aller la rejoindre encore le lendemain, à l'endroit que vous savez, sur les bords de la Vire, où elle m'avait dit qu'elle accompagnerait M. Mathieu.

Je rentraï à Morangis aussi triomphant qu'un poète tragique dont le public a écouté l'œuvre jusqu'au bout ; j'emportais de plus une provision de félicité avec laquelle je croyais pouvoir désormais braver tous les orages.

Bien m'en prenait du reste d'en être cuirassé, car je trouvai M. de Vaucelas d'une exécrationnable humeur ; il apporta ce soir-là, à me larder de coups d'épingle, un acharnement que je ne lui avais jamais vu et qui eût peut-être triomphé de ma résignation, si la généreuse Hersilie, encore une fois révoltée, n'avait pas jugé à propos d'intervenir et de me couvrir de son égide.

Mon idylle dura huit jours.

Ces huit jours, pendant lesquels, sans m'en rassasier un instant, je m'enivrai sans relâche du bonheur de voir Louise, d'entendre le son de sa voix, où la douce intimité avec laquelle elle me traitait me ravissait à chaque instant au septième ciel, où

les petits services qu'elle me permettait de lui rendre prenaient à mes yeux les proportions de faveurs inestimables, les trente ans et plus, – quand on en est où j'en suis, on néglige les fractions, – qui se sont écoulés depuis, n'en ont pas effacé un détail de ma mémoire.

Bien des événements, bien des aventures se sont succédé pour moi, dont je n'entrevois plus aujourd'hui que les lignes principales dans une sorte de clair-obscur ; et les souvenirs de ces premières velléités d'épanouissement de mon cœur sont vivaces ; ils restent nets, vifs, précis dans leurs ombres comme dans leurs lumières ; je n'en ai rien oublié.

Au jour des recueils, – vous l'apprendrez à votre tour, ami lecteur, ce ne sont pas les plus désagréables que nous ayons à traverser, – c'est toujours sur les rives verdoyantes de la Vire que mon imagination me transporte, c'est encore la main dans la main de Louise que je m'y promène.

Je la retrouve telle que je l'ai laissée, avec sa taille souple, élégante, sa tournure d'une distinction si accomplie, son visage un peu pâle que je trouvais si charmant.

Elle me parle, elle sourit, je l'entends et je lui réponds. Parfois je sens passer sur mes joues une caresse des longues boucles de cheveux qui descendaient jusque sur sa poitrine et flottaient au vent, et je frissonne ; et, s'il me semble que ses grands yeux bleus, ces yeux qui ne s'ouvriraient que pour exprimer la douceur et la tendresse, s'arrêtent sur les miens, mon vieux cœur galvanisé se reprend à palpiter comme il palpitait aux beaux jours de la jeunesse.

Cette résurrection de ce passé est-elle toujours exempte de regrets ? Hélas ! non ; je suis trop homme pour qu'il en soit ainsi. Les années et surtout les épreuves m'ont donné l'expérience qui alors me manquait ; je puis lire maintenant dans ce cœur de jeune fille qui, dans ces temps-là, était pour moi livre clos, et apprécier un peu plus sûrement ce que j'avais à en attendre, ce que je pouvais en espérer.

Depuis que, renonçant au rôle de mousquetaire, j'étais redevenu moi-même, c'est-à-dire un adolescent un peu trop passionné sans doute, mais simple, doux et timide, un analogue revirement s'était probablement opéré dans les sentiments que M^{lle} Mathieu avait pour moi.

Certainement, elle était infiniment trop sensée pour avoir admis un seul instant la possibilité d'une union que ma jeunesse eût rendue si disproportionnée ; cependant, malgré elle, elle subissait dans une certaine mesure l'impression que la certitude de se savoir aimée jusqu'à l'adoration produit toujours sur une femme, si fortement trempée qu'elle soit. Sans qu'elle s'en doutât certainement, j'avais cessé de lui être aussi indifférent que l'exigeait la raison.

Lorsqu'en dépit de mes solennels serments, je revenais à ce qu'elle appelait mes folies, – et cela m'arrivait quelquefois, je n'ai pas besoin de l'ajouter, – tantôt elle me grondait, tantôt elle me ripostait par un de ces éclats de rire qui m'avaient si fort courroucé lors de la première escarmouche ; mais la mercuriale était de moins en moins sévère, et un observateur un peu plus perspicace eût facilement démêlé quelque chose de contraint et d'affecté dans les manifestations de sa gaieté.

Ces rappels à la foi jurée, je ne les subissais jamais sans une impatience douloureuse, et j'étais un trop faible diplomate pour que ma physionomie ne traduisît pas fidèlement mes impressions. Alors, elle apportait une sollicitude infinie à dissiper le chagrin qu'elle m'avait causé ; elle s'efforçait de me consoler avec une ardeur, une sollicitude qui, elles, ne pouvaient pas être feintes, et plus d'une fois, à la suite de l'une de ces crises de notre liaison, je surpris dans son regard arrêté sur moi quelques lueurs humides qui disaient que son âme n'était pas beaucoup plus sereine que la mienne.

Mais à quoi bon ces évocations rétrospectives dont celui qu'elles concernent peut s'enivrer sans qu'elles aient pour cela aucun attrait pour son lecteur ?

Hâtons-nous d'arriver au dénouement de cette petite histoire, et hâtons-nous d'autant plus vite qu'il va ramener en scène M. le chevalier de Vaucelas, lequel, malgré ses quatre-vingts ans, est un personnage moins langoureux, c'est-à-dire moins fastidieux que celui qui vous parle.

X

Où, ayant convenablement chargé la mine,
le chevalier met le feu à la mèche

Devenu aussi régulier que mon oncle dans mes petites habitudes, je quittais la maison immédiatement après le déjeuner et je m'acheminai tantôt vers le Bueil, tantôt vers les bords de la Vire, où je retrouvais Louise, auprès de laquelle je passais la journée.

Le chevalier était subitement devenu d'une mansuétude et d'une tolérance extraordinaires. Il semblait ne point s'apercevoir de mes absences, ne rien soupçonner du mystère de mes promenades.

J'avais fini par me dispenser du soin d'attester mes occupations cynégétiques en tirant quelques coups de fusil, et cela parce que c'eût été du temps perdu et que je n'en avais point à perdre.

Cette imprudence lui avait échappé ; bien que perpétuellement je rentrasse le carnier vide, il ne risquait pas sur ma malchance ou maladresse une seule des railleries dont tout autre, même avec un esprit moins enclin à la malice, ne se fût certainement pas sevré.

Enfin, un jour, cédant aux instances de M. Mathieu, n'osant lui avouer que je venais le voir en cachette, j'avais consenti à dîner au Bueil.

N'ayant point prévenu mon oncle, qui pouvait m'avoir attendu, j'étais convaincu que j'allais être foudroyé.

Mes appréhensions l'emportèrent sur le bonheur d'être près de celle que j'aimais. Je fus distrait pendant tout le repas ; je parlai la bouche pleine, je revins toujours courant, j'arrivai baigné de sueur.

À ma grande surprise, le vieillard ne me fit pas même une observation sur cet excessif sans gêne ; une légère froideur de M^{lle} Hersilie, froissée probablement de ce que j'eusse préféré une

autre cuisine à la sienne, fut le seul châtiment de mon incartade.

Une indulgence qui contrastait si étrangement avec le tempérament autoritaire et l'égoïsme despotique du chevalier eût dû me mettre en méfiance ; mais c'est par le bonheur que Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre.

En ce moment tout autour de moi était si complètement teinté de rose, que la figure méphistophélique du vieillard elle-même participait à ce réjouissant coloris, et j'eusse considéré comme outrageante cette supposition que sa longanimité était feinte et cachait un piège.

Un jour, mon oncle reçut une lettre sur la suscription de laquelle je crus reconnaître l'écriture de mon père. J'étais malheureusement trop loin de lui quand on la lui remit pour en être bien sûr ; il ne m'en parla point, et, avec un homme aussi profondément imbu du sentiment des distances, il n'y avait pas à l'interroger.

Ce jour-là, et à dater de ce moment, son attitude envers moi se modifia par un revirement si subit que je m'en alarmai.

Au dîner, les petits cailloux avaient commencé à pleuvoir dans mon jardin. À plusieurs reprises, il s'extasia sur la vigueur étonnante dont je devais être doué pour porter si allègrement mes quotidiennes fatigues.

Quand M^{lle} Hersilie plaça le rôti sur la table, ce lui fut un prétexte pour s'étonner, ayant la chance de posséder sous son toit un aussi grand chasseur devant l'Éternel, de ne jamais voir paraître la moindre pièce de gibier sur la table.

Je faisais la sourde oreille, mais je n'en devinais pas moins, dans ces lointains coups de tonnerre, les indices précurseurs de l'orage.

Effectivement, lorsque la table eut été desservie, au lieu d'entamer la partie de piquet dans laquelle la gouvernante lui servait de partenaire, mon oncle dit deux mots à voix basse à celle-ci.

Les divers soins de nettoyage qui occupaient la veillée de la domesticité s'accéléchèrent comme par enchantement, et bientôt

hommes et femmes disparurent les uns après les autres.

Volontiers je les eusse suivis dans leur retraite ; mais mon oncle s'était enfoncé dans le fauteuil à oreillettes au coin de la vaste cheminée, et, bien qu'il ne m'adressât pas la parole, il était difficile de lui fausser compagnie.

Suivant son habitude, quand il était aux prises soit avec quelque vive impression, soit avec quelque préoccupation grave, il tourmentait prodigieusement son bonnet de soie noire et chantonait à demi-voix une chansonnette du répertoire de Vadé, dont je n'ai retenu que ces quatre vers :

On compterait plutôt les trous
 Qui sont au fond d'une écumoire,
 Que les boutons, poireaux et clous
 Qui sont au nez de ma Victoire !

Cependant M^{lle} Hersilie avait fini d'accrocher sa dernière casserole ; elle ôta le tablier à bavette qui garantissait des éclaboussures du métier sa belle robe à ramages, rajusta les rubans de son bonnet qu'elle avait relevés pour vaquer à ses travaux de cordon bleu, et, redevenue une grande dame, elle prit un siège et s'assit au milieu de nous, quoique un peu en arrière de son maître.

Il semblait que celui-ci n'eût attendu que ce signal ; un accident de sa pantomime venait de ramener sa coiffure sur ses sourcils, un geste impétueux la renvoya en arrière, et s'interrompant au milieu d'un de ses couplets, il m'apostropha comme il suit :

— Il faut avouer, monsieur, que monsieur votre père se crée d'étranges illusions sur votre vocation : il va faire de vous un officier lorsque vous avez été fabriqué de toutes pièces pour devenir un diplomate !

Stupéfait, et de plus en plus consterné de ce préambule, je demandai à mon oncle ce qu'il signifiait.

— Il signifie, monsieur, que tous les goûts sont dans la natu-

re, même celui de la pêche à la ligne, et que je ne vois pas pourquoi, avec une astuce dont je reste confondu, vous avez cherché à nous faire croire que vous battiez les champs à la poursuite des perdrix, lorsque la vérité était que vous passiez toutes vos journées au bord de l'eau, tenant à la main un de ces instruments dont je suis trop poli pour reproduire la définition.

Je restais atterré.

L'orage crevait sur ma tête plus menaçant que je ne l'avais supposé. Il était évident que le chevalier n'ignorait rien, que ce persiflage sans portée sérieuse allait servir d'introduction à un réquisitoire en règle, et qu'en ce moment l'ancien mousquetaire jouait avec moi comme le chat joue avec la souris avant de la dévorer.

Je ne trouvai que quelques paroles incohérentes à balbutier.

— C'était du reste admirablement conduit, ajouta-t-il en poursuivant son rôle ; j'ai toujours passé pour un connaisseur, et mon suffrage doit vous flatter. Par la sambleu ! quel gaillard ! mais c'est-à-dire que les roués de Monseigneur d'Orléans, à quelques-uns desquels j'ai eu l'honneur de tirer ma révérence, étaient, auprès de vous, de simples innocents, mon cher monsieur. Cependant je me permettrai de vous faire observer qu'un peu plus de franchise ne pouvait pas vous nuire. Si vous nous aviez confessé votre caprice, il eût pu me paraître singulier, mais je n'eusse certainement pas souffert que vous fussiez réduit à vous servir d'armes d'emprunt ; j'aurais chargé Galopin de vous acheter les lignes, les hameçons, tous les petits outils qui vous étaient nécessaires, et vous y eussiez gagné de ne point vous poser en pleutre vis-à-vis d'une belle et intéressante jeune personne.

Mon oncle démasquait enfin ses batteries, et ce coup droit m'inspira une riposte non moins directe. Je relevai la tête que jusqu'alors j'avais tenue humblement baissée, et d'une voix ferme et vibrante comme un clairon de bataille :

— Je me soucie de la pêche autant que de ce fétu ; j'aime

M^{lle} Louise Mathieu, lui dis-je.

Le manteau de la cheminée, s'il fût tombé sur l'occiput du chevalier de Vaucelas, ne l'eût pas plus surpris que cette réponse, que nos causeries antérieures aussi bien que ma présente attitude lui laissaient si peu prévoir. Il fit un bond dans son fauteuil, ramassa son bonnet, qui venait d'exécuter sa troisième ou sa quatrième culbute, et se remettant aussitôt :

— Ah ! vous aimez M^{lle} Louise Mathieu ! s'écria-t-il ; voilà qui est net, franc et vraiment flatteur pour celle qui en est l'objet. Je serais en droit de vous faire observer qu'il eût été peut-être bienséant de ne point aller sur les brisées d'un parent qui pourrait avoir plus d'un titre à vos respects, mais je sais que ce sont là des considérations dont les gentilshommes d'aujourd'hui font peu de cas, et je me bornerai à vous demander si la jeune fille dont vous parlez vous a autorisé à livrer aux quatre vents son nom, pêle-mêle avec le secret de vos amours ?

— Nullement, répondis-je sans me départir de la fermeté que j'avais trouvée dans mon désespoir de me savoir découvert ; mais, mes intentions étant aussi pures qu'elles sont honorables pour elle, je ne vois pas de raison pour les dissimuler.

— Oh ! les intentions ont toujours de la pureté à revendre à la voûte céleste ; aussi serait-il à propos que vous nous exposiez les vôtres afin que nous sachions en quoi elles se distinguent. Quelles sont-elles ? voyons.

— Mais, je ne puis en avoir qu'une, mon oncle, celle que vous-même avez manifestée, de l'épouser.

Le rire strident du chevalier fit vibrer les vitres de la salle ; il s'agitait sur son fauteuil de façon à en compromettre la solidité, et sa physionomie exprimait un étonnement fort proche voisin de la stupeur.

— De-l'é-pou-ser ! répéta-t-il en scandant ses syllabes ; — vous l'avez entendu, mademoiselle... et vous rendrez ce témoignage que je ne le lui ai pas soufflé. — De-l'é-pou-ser ? Eh bien ! mon cher monsieur, recevez mes sincères compliments ; je passe

pour avoir émis pas mal d'idées saugrenues dans le cours de mon existence, et le ciel m'en est témoin, je n'en ai jamais trouvé qui approchât de l'originalité de la vôtre.

Et pour la troisième fois, il répéta :

— De-l'é-pou-ser !

J'étais légèrement interloqué ; cependant je ne faiblis qu'à moitié, et je repris avec une légère nuance d'aigreur :

— À mon tour, permettez-moi de vous faire observer, mon oncle, que si le mariage vous semble une chose saugrenue et originale, à coup sûr il n'y a pas bien longtemps.

— Vertudieu ! Qu'il est amusant ! s'écria mon oncle en se renversant dans son fauteuil pour rire plus à son aise. Nourrissez-vous la prétention de vous comparer à moi ? Et depuis quand, continua-t-il avec un aplomb que je n'ai pas encore fini d'admirer, ce qui est sage et raisonnable chez un homme mûr est-il le fait d'un écolier ? Mais vous seriez encore un jeune homme que M^{lle} Mathieu pourrait passer pour votre grand'mère ; elle a dix bonnes années de plus que vous, je puis vous l'affirmer, et de vingt à trente, pour une femme, les années comptent double comme les campagnes pour un militaire. Et puis, je m'étais laissé dire qu'un fils respectueux et soumis, lorsqu'un semblable projet lui traversait la cervelle, se préoccupait avant tout de l'agrément de ses auteurs : avez-vous écrit à monsieur votre père ? Est-il de cet avis qu'à dix-sept ans, avant même d'en être aux débuts de votre carrière, il y ait nécessité de vous établir ? Après cela, ce sont là de vieux préjugés, et probablement vous avez sagement modifié tout cela.

Cette fois, le chevalier avait touché juste : je ne pouvais me dissimuler qu'il avait raison.

En me voyant arracher d'une main si rude le bandeau que je me plaisais à garder sur mes yeux pour chevaucher au pays des chimères, j'éprouvai un mouvement de véritable désespoir, et ce fut avec un sanglot mal étouffé que je m'écriai :

— Mais je ne vous ai donc pas dit que je l'aimais !

— À la bonne heure, et voilà qui est parler ! Seulement, croyez-moi, la ritournelle de la gavotte s'applique un peu mieux à ces deux mots-là que l'air à porter le diable en terre sur lequel vous venez de nous les changer. — Vous l'aimez ? par la sambleu ! vous faites bien, et d'autant mieux, qu'en dépit du mauvais goût avec lequel elle a refusé de devenir M^{me} de Vaucelas, je suis le premier à reconnaître qu'elle est charmante. Pour peu qu'elle ne vous soit pas trop cruelle, je n'aurai plus que des félicitations à vous adresser. Aimez-la donc, morbleu ! aimez-la beaucoup ! aimez-la davantage !

— Mais, mon oncle, dis-je avec quelque embarras et beaucoup plus de naïveté, puisque vous venez de me dire que je ne pouvais pas songer à me marier avec elle ?

— Eh bien ! fit le vieillard avec un haut le corps significatif, sera-t-elle donc la première qui, pour donner son cœur, se soit passée de contrat ? L'absence de cette formalité ajoute quelquefois aux charmes de l'amour, elle ne lui en ôte jamais.

Le rire diabolique dont mon oncle accompagnait ces paroles m'avait fait entrer dans sa pensée, et le rouge de l'indignation me monta au front :

— Oh ! mon oncle, m'écriai-je avec un accent pénétré, comment pouvez-vous supposer de pareils sentiments chez celle que vous avez jugée digne de devenir votre femme ? Non, Louise ne ressemble pas à celles dont vous parlez.

— Vous n'êtes point obligeant pour nombre de belles dames de ma connaissance qui ne se piquaient point de tant de scrupules et ne croyaient pas pour cela valoir moins que M^{lle} Mathieu. Si elles étaient encore sur la terre au lieu de se trouver dessous, elles vous arracheraient les yeux, les pauvres femmes ! Libre à vous de ne pas vous servir de ma recette, mais montrez-vous plus charitable envers des personnes respectables.

J'étais anéanti autant par la conscience de ma trop réelle impuissance que par la perspective de la prochaine séparation qu'elle rendait inévitable.

— Que vais-je faire ? que vais-je devenir ? m'écriai-je en joignant les mains et en levant les bras au ciel avec un geste pathétique.

— Mon cher monsieur, répondit le chevalier en hochant la tête, en ce qui concerne l'amour, le proverbe est deux fois vrai : comme on fait son lit on se couche.

— Mais, donnez-moi un conseil, mon oncle, je vous conjure ; vous voyez bien que je l'aime trop pour vivre sans elle.

À cet appel à sa compassion, M. de Vaucelas rajusta perpendiculairement son bonnet, rejeta sa tête en arrière en prenant un air de dignité offensée.

— Vous n'y avez pas songé, dit-il, et j'aurais le droit d'être blessé du singulier rôle que vous voulez me donner dans votre comédie. Je suis votre grand-oncle, je vous le rappelle, monsieur, puisque vous me paraissez l'avoir oublié ; en cette qualité, je ne saurais me trouver mêlé à aucun titre à des histoires de cette catégorie, mieux vaudrait même que je les ignorasse. Tout ce que je me crois autorisé à faire pour vous, c'est de vous raconter comment j'ai procédé dans des occasions bien rares, — je n'ai jamais été un amoureux transi, moi ! — où je me suis trouvé dans la situation qui, ainsi que je le constate avec douleur, est la vôtre.

— Parlez, je vous en prie, mon oncle ; si vous saviez quelle reconnaissance j'aurai pour vous !

Il est douteux que l'effusion avec laquelle je m'exprimais eût beaucoup touché ce profond casuiste ; le bonnet n'en revint pas moins sur l'oreille, en même temps que le sourire se faisait plus railleur que jamais.

— Lorsque, dit-il, je me suis vu dans cette alternative ou de recourir à des moyens extrêmes, ou de mourir de chagrin, comme je n'ai jamais eu de goût pour ce genre de trépas, digne tout au plus d'un poète, jamais non plus je n'ai hésité pendant une seconde.

— Et que faisiez-vous, mon oncle ? m'écriai-je avec une sincère anxiété.

— J'enlevais !

— Vous enleviez ? m'écriai-je, abasourdi.

— Le plus tôt que je pouvais !

— Mais, mon oncle, jamais M^{lle} Louise ne voudrait consentir...

— Ta, ta, ta, ta ! Je vous ai déjà dit que je n'avais point de conseils à vous fournir. C'est votre affaire de la décider à vous suivre, ce n'est pas la mienne. Vous me demandez comment j'agissais dans ces délicates circonstances, je vous l'expose : rien de moins, mais rien de plus.

— Mais enfin, mon oncle, repris-je sans parvenir à sortir de ma stupeur, en supposant même que je réussisse à l'enlever, comme vous le dites... non, comme vous faisiez, et après ?

M. de Vaucelas éclata de rire.

— Après ! murmurait-il entre deux spasmes, voici un après qui vaut son pesant d'or. Mon cher monsieur, si j'avais songé à... après, j'eusse faussé compagnie aux plus aimables des aventures qui figurent sur mes états de service !

J'étais un peu mieux que naïf, le commencement de ce récit l'a dûment prouvé ; cependant si prudemment que M. de Vaucelas eût réservé sa responsabilité, l'expédient héroïque qu'il me suggérait fit mieux que de m'effaroucher ; mon honnêteté native aussi bien que mon amour en furent également révoltés.

Sans deviner le machiavélisme avec lequel le bonhomme me poussait aux extravagances, je pressentis instinctivement des intentions offensives qui m'inspirèrent une certaine méfiance pour les théories galantes de cet étrange professeur.

Mais ce diable d'homme lisait à livre ouvert sur ma physionomie ; elle n'eut pas plutôt traduit par sa froideur les impressions que je venais de ressentir, qu'il me porta une botte qu'il avait probablement gardée pour m'achever.

— L'essentiel pour vous, mon cher monsieur, reprit-il après un silence, est surtout de vous décider vite. Croyez-moi, faites votre devise de ces quatre vers que la main royale de François I^{er}

a gravés sur une vitre du château de Rambouillet :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie ;
Une femme souvent,
C'est une plume au vent !

— Que voulez-vous dire, mon oncle ? murmurai-je en cédant déjà à une vague angoisse qui me traversait le cœur.

— Il n'est pas douteux, continua-t-il, que M^{lle} Mathieu est en toutes choses fort supérieure au sexe sur lequel le héros de Pavie s'exprimait si légèrement ; cela doit être, puisque vous l'aimez ! Cependant ne croyez-vous pas possible qu'après avoir trouvé l'oncle un peu vieux, trouvant également le neveu un peu jeune, elle ne se décide pour quelque honnête juste-milieu, qui a en ce moment l'avantage d'être fort à la mode ?

L'émotion me gagnait de plus en plus, la salive manquait à ma bouche, j'étranglais ; mais il convenait au chevalier de ne plus s'apercevoir de mon trouble, il poursuivit avec la parfaite indifférence du chirurgien qui promène son scalpel dans un cadavre.

— Ce juste-milieu pourrait, il est vrai, tarder quelques mois à se présenter, et cela permettrait à votre belle passion de mourir de vieillesse ; cependant, s'il faut en croire le bruit qui circule dans le pays, il ne vous laisserait pas ce répit, et c'est pour cela que je vous engage à vous hâter, afin de ne point arriver trop tard, ce qui est encore pis que de ne point partir.

— Non, non, cela n'est pas ! m'écriai-je en me roidissant de toutes mes forces contre les insidieuses révélations du chevalier ; vous prenez plaisir à me désespérer, mon oncle ; mais cela ne saurait être, Louise ne me l'aurait point caché.

— J'ignore si effectivement M^{lle} Mathieu a perdu le droit de ne pas tout vous dire ; ce que je sais fort bien, c'est que la rumeur dont je vous parle n'est pas sans fondement, puisque celui qui m'a mis au courant de ces projets matrimoniaux est le notaire même qui les a fait éclore en présentant le futur.

— Mais quel est-il donc, ce futur ? comment se nomme-t-il ? comment se fait-il qu'on ne le voie jamais au Bueil ?

— Si j'avais su que cela pût vous être agréable, mon cher monsieur, je me serais efforcé de retenir son nom, mais la chose m'a paru d'un si petit intérêt que je n'ai pas essayé. C'est un marchand de quelque chose, un fabricant de je ne sais quoi ; fort riche, paraît-il, un parti des plus sortables pour cette jeune personne, trop avisée, je l'espère, pour ajourner sa réponse jusqu'au moment où la barbe vous aura poussé.

— Oh ! fis-je avec l'accent de la menace, nous verrons bien !

— Vertuchoux ! reprit le chevalier en ricanant de plus belle ; il est clair que cette terrible flamberge avec laquelle vous avez voulu perforer ma pauvre Cypris va derechef prendre l'air. À votre place, j'eusse adopté le dénoûment pacifique : il avait l'avantage de faire deux bienheureux et de ne causer la mort de personne. Mais les droits de monsieur votre père, qui vous a confié à moi et que je représente, s'arrêtent à votre peau ; un gentilhomme, quel que soit son âge, en dispose quand et comme il juge que le point d'honneur l'exige. Massacrez votre rival, mon cher monsieur, ou faites-vous massacrer par lui, je ne saurais que m'en laver les mains.

Et, m'ayant fourni ce témoignage de sa sollicitude, cet étrange représentant de l'autorité paternelle, me voyant arrivé à un état d'exaspération qui lui parut satisfaisant, donna le signal de la retraite.

Ce signal, depuis quelques instants, je l'attendais avec impatience. Je pris d'une main tremblante le bougeoir que me présentait M^{lle} Hersilie, et, ayant souhaité le bonsoir à mon oncle, je gravis précipitamment l'escalier.

XI

Où l'on assiste aux péripéties d'un combat singulier,
et qui sera d'autant plus agréable au lecteur,
qu'après lui c'est fini

Je ne vous raconterai point les projets plus ou moins insensés qui travaillèrent mon cerveau pendant cette nuit fiévreuse ; le moins déraisonnable consistait à découvrir le nom de mon rival, à le provoquer et à le passer au fil de mon épée !

Dix fois je me relevai pour écrire des lettres incandescentes : dans les unes, je reprochais amèrement à M^{lle} Mathieu ce que j'appelais sa trahison ; dans d'autres, aiguillonné par mon désespoir, m'appropriant les réminiscences romantiques que me fournissait ma mémoire, je lui déclarais que mon cœur ne pouvait pas plus se passer de son amour que mes poumons ne pouvaient se passer d'air, etc., etc. Je lui annonçais que, cet amour me manquant, il ne me restait plus qu'à mourir !

De ces épîtres, les premières, quand je les relisais, me paraissaient un petit peu risquées.

Comme on avait négligé de mettre de la lave au lieu d'encre dans mon encrier, les secondes ne me semblaient jamais à la hauteur de ma passion : je les déchirais les unes comme les autres.

Ainsi que cela arrive ordinairement aux imaginations trop impressionnables, quand le jour vint, il se trouva que j'avais caressé un nombre indéfini de projets, et qu'après les avoir tous adoptés tour à tour, je ne m'étais arrêté à aucun.

Cependant les résultats subsidiaires de cette effervescence de ma cervelle me furent assez salutaires : elle calma les cruelles angoisses de mon cœur ; elle fit encore surgir deux réflexions : la première, que Louise avait vraiment trop peu encouragé ma belle flamme pour que je fusse fondé à lui adresser le moindre reproche ; la seconde, qu'il se pouvait fort bien que ce vieux

vainqueur qu'on appelait le chevalier de Vaucelas n'eût pas été aussi indifférent qu'il le prétendait à son échec matrimonial, et que par conséquent je devais tenir en suspicion les expédients scabreux qu'il me suggérait sans avoir l'air d'y toucher.

Il fallait donc commencer par chercher à m'assurer de la réalité des faits dont je n'avais d'autre garant que les affirmations de mon oncle.

J'avais à Morangis un confident ou plutôt une confidente indiquée dans M^{lle} Hersilie qui, depuis la favorable impression que j'avais paru produire sur elle lors de mon arrivée, n'avait jamais cessé de multiplier les témoignages de l'intérêt qu'elle me portait.

La fortune me servit à souhait.

À l'heure matinale où je descendis, les servantes étaient occupées au dehors, et la gouvernante, encore majestueuse sous sa camisole d'indienne et son bonnet de coton, se trouvait seule.

Je n'eus pas même besoin de l'interroger ; mes yeux rougis, ma physionomie bouleversée avaient parlé pour moi. Après m'avoir examiné, tandis que je lui souhaitais le bonjour, elle fit un geste de compassion.

— Pauvre gentil monsieur, est-il Dieu possible de se faire tant de mal pour des babilages ?

— Mademoiselle, lui répondis-je d'une voix encore plus émue que timide, dites-moi la vérité ; ce que mon oncle m'a raconté hier est donc vrai ? elle se marie ?

— Peut-être oui, peut-être non ; qui le sait ? Le bruit en court bien fort dans le pays, mais voilà bien dix fois déjà que, s'il fallait en croire les jaseries, M^{lle} Louise en serait aux accordailles. Ce bruit, M. le chevalier avait trop à cœur de vous chagriner pour ne pas le ramasser. Ah ! c'est que, quoiqu'il fasse beau semblant, il est fièrement vexé qu'on l'ait trouvé trop vieux, allez ! À quatre-vingts ans ! Et ça l'étonne !... Jarnicoton ! s'il y en a d'autres que cette folie-là prend trop tôt, le bon Dieu le sait bien, il y en a d'autres que cela quitte un peu trop tard.

— Mais, repris-je avec un profond embarras, est-ce que vous connaissez celui... la personne... qu'elle doit épouser ?

— Pardine ! c'est M. Darthenay, le filateur de Plaineseulve. Pendant qu'il y était, il aurait bien dû se filer une autre figure que la sienne, car il n'est pas beau, le pauvre cher homme ! Mais, au bout du compte, que ce soit celui-ci, que ce soit celui-là, qu'est-ce que cela vous fait, puisque M. le chevalier dit comme cela que votre père aimerait autant vous voir mort que de vous mettre en ménage à votre âge ! Le fait est que vous êtes bien jeune, tout de même.

— Mais, puisque je l'aime, ma bonne Hersilie ! puisque je l'aime ! m'écriai-je avec un accent dramatique.

— Il faut vous faire une raison. Puisqu'elle ne peut pas être votre femme, il faut vous dire que, quand bien même elle deviendrait celle de M. Darthenay, ce n'est pas cela qui vous empêchera de l'aimer, au contraire, et que ça ne la forcera pas davantage à vous haïr, si ça n'est pas son idée.

Je n'avais pas très-bien compris, et je regardais avec un certain ahurissement cette Normande émettant une morale à laquelle la poudre et les mouches eussent été indispensables.

Mon oncle avait déteint sur la gouvernante, c'était clair.

— Oh ! mademoiselle, m'écriai-je enfin avec l'accent du reproche, est-ce que, quand une femme est mariée, elle saurait en aimer un autre que son mari ?

Cette réflexion, dans laquelle je n'avais pourtant pas mis de malice, fit passer un léger nuage de pourpre sur les lis dont le teint de M^{lle} Hersilie était fabriqué ; ses paupières exécutèrent un mouvement comme si elle allait baisser les yeux ; mais cette manœuvre ne lui était probablement pas familière, car elle les releva aussitôt pour me regarder avec un complet attendrissement.

— Pauvre cher mignon ! dit-elle avec un gros soupir, c'est un vrai péché de l'affliger !

Cette émotion, que j'avais soulevée sans m'en douter, me fut

singulièrement favorable.

Ainsi mise en verve de charité chrétienne, M^{lle} Hersilie me confia que mon oncle s'était soigneusement tenu au courant de tous mes faits et gestes, depuis le jour où, pour la première fois, j'avais rencontré Louise ; elle ajouta que la liberté qu'il m'avait laissée n'avait pas été exempte de calcul, qu'elle croyait sa tolérance dictée par le désir de tirer une petite vengeance du refus qu'il avait essayé, en permettant que je me lançasse tête baissée dans une aventure qui pouvait ou troubler la vie de la jeune fille, ou, vu mon âge, déverser sur elle un certain ridicule. Elle me répéta que plusieurs fois déjà il avait été question du mariage de M^{lle} Mathieu, sans que jamais ces projets se fussent réalisés ; puis, avec beaucoup plus de bon sens et de tact que n'en promettait sa physionomie un peu épaisse, elle s'efforça de me faire comprendre qu'il était de mon devoir, en me conduisant raisonnablement, en évitant de compromettre celle que je disais aimer, de ne point fournir au chevalier de Vaucelas les petites satisfactions que celui-ci s'était si machiavéliquement ménagées.

Je dois l'avouer, ces sages conseils produisaient sur moi des impressions bien différentes de ce qu'avaient été celles de la veille, lorsque mon oncle m'avait, comme il disait, chapitré !

J'étais alors si près du temps où, de tous les bonheurs, le plus grand, ce sont toujours les baisers de sa mère, que ce langage presque maternel trouvait sans peine le chemin de mon cœur.

Malheureusement, nous fûmes interrompus par l'arrivée de Galopin : Cypris, la divine Cypris, avait disparu depuis la veille.

Depuis trois heures du matin, le jardinier-cocher-piqueur s'était livré à une quête aussi acharnée que, cette fois, elle avait été sérieuse ; il n'avait pas, c'est le cas de le dire, trouvé trace de la fugitive.

M^{lle} Hersilie interrompit l'œuvre charitable qu'elle était en train d'accomplir pour monter auprès du chevalier de Vaucelas et pour l'avertir de ce grave événement.

Il produisit tant d'effet sur mon oncle que je le vis descendre

en déshabillé, non coiffé et non rasé, ce qui ne lui était pas arrivé depuis que j'étais à Morangis.

La nouvelle escapade de sa favorite, – elle en était coutumière dans certaines saisons de l'année, – devait déranger ses habitudes, et provoquait un ennui assez vif pour se traduire par une véritable colère dont toute la domesticité eut à subir les effets.

Ma part dans les éclaboussures s'étant bornée à un bonjour aussi mince qu'il était sec, je n'eus pas lieu de me plaindre.

Cependant, ayant ainsi évacué quelque peu de sa bile, le vieux gentilhomme reprit son sang-froid ; ce fut pour annoncer qu'il allait se mettre lui-même à la poursuite de la fugitive et pour ordonner à Galopin de donner lestement l'avoine aux chevaux, tandis que lui-même il déjeunerait à la hâte.

Dix minutes après, le bonhomme reparaisait en tenue et s'asseyait devant la table, pestant, jurant, gourmandant la lenteur de la gouvernante avec une emportement juvénile qu'il ne pouvait jamais avoir dépassé, même quand il était mousquetaire.

Bien entendu que, si grande que fût son impatience, il ne laissa pas échapper une seule occasion d'envoyer des cailloux dans mes carreaux. Mais je m'étais promis de ne plus lui répondre, et d'ailleurs j'étais beaucoup trop absorbé pour le pouvoir faire.

De tous les plans de campagne que j'avais formés, un seul avait survécu, c'était celui de me rendre au Bueil.

Certainement les raisonnements de M^{lle} Hersilie avaient modifié les rôles que tour à tour je m'étais promis d'y aller jouer, mais je n'en tenais que davantage à voir Louise ; il me semblait que le son de sa voix, son sourire suffiraient à ramener le calme dans mon cœur, et vaguement j'espérais entendre tomber de ses lèvres un mot qui eût métamorphosé mon désespoir en ivresse.

Malheureusement, la fugue de l'inférieure laie pouvait faire avorter ma résolution ; évidemment, si mon oncle me demandait de l'accompagner, un refus était impossible. Mon inquiétude était donc grande, elle redoubla quand je vis les deux chevaux s'arrêter devant la porte vitrée que vous savez ; néanmoins elle était

vaine.

Quand Galopin eut tenu l'étrier à son maître, il enfourcha la grise et tous deux partirent sans que mon oncle eût daigné me proposer de les suivre.

Dans les circonstances solennelles où je me trouvais, c'était le cas ou jamais d'exhiber mon uniforme. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je l'avais endossé, et, ceint de mon épée, je m'acheminai vers le château de M. Mathieu.

Lorsque j'eus dépassé le petit bois de sapins qui servait d'avant-poste au pavillon de Morangis, suivant, ce qui est, je crois, l'habitude de tous les orateurs, je commençai à préparer le petit discours que j'allais avoir à improviser.

Bien que je me fusse mis en tenue de guerre, mes idées avaient pris une tournure de plus en plus pacifique, et, me rappelant combien la jeune fille s'était toujours montrée douce et cordiale, lorsque moi-même j'avais été simple et confiant, je décidai que je ne lui cacherais rien de ce qui s'était passé, que je lui exposerais une fois de plus mes sentiments pour elle, mais que j'obéirais aveuglément à ce qu'elle m'ordonnerait ; également prêt au sacrifice si elle le commandait, et à la lutte si elle encourageait les velléités matrimoniales qui, en dépit des railleries de M. de Vaucelas, continuaient de tenir bon.

Pour une aussi jeune cervelle, ce n'était pas trop déraisonnable.

J'étais dans ces dispositions lorsque j'entrai dans le parc du Bueil ; mais, au moment où j'en franchissais la grille, je remarquai sur le sable de l'allée l'empreinte toute fraîche du passage d'une voiture. Je doute fort que, lorsque Robinson Crusœ aperçut des pas de cannibales sur les grèves désertes de son île, il ait été plus désagréablement impressionné.

Mes belles résolutions n'étaient pas évanouies, mais l'aiguillon de la jalousie qui avait recommencé à me travailler le cœur leur faisait une redoutable concurrence.

Les maîtres du Bueil vivaient dans un isolement presque com-

plet : quel pouvait donc être ce visiteur ? Si c'était...

Hélas ! je n'allai pas bien loin sans me voir arracher cette suprême ressource des désolés, le doute.

Au moment où je débouchais devant le perron, un domestique qui m'avait reconnu vint au-devant de moi ; il m'apprit qu'on était à table, que ses maîtres avaient un convive, et que ce convive était M. Darthenay.

Si cet homme eût eu le moindre intérêt à m'observer, mon trouble ne pouvait pas lui échapper. Le nom qu'il venait de prononcer avait produit sur moi un effet galvanique, des frissons avaient passé sur tout mon corps, le sang avait afflué à ma poitrine, je devais être devenu horriblement pâle. Ce fut avec quelque peine que je trouvai une excuse pour me dispenser de le suivre à la salle à manger. Rendu à toutes mes furies de la nuit précédente, ne repoussant plus les suggestions les plus sanguinaires, j'arpentais à grands pas le salon où il m'avait laissé.

Ce fut bien pis quand, le repas étant terminé, je vis apparaître l'objet de ces transports au bras de son hôte.

Le regard par lequel j'essayai de la foudroyer ne m'avait montré que Louise ; cependant, si vous le voulez bien, je n'ajournerai point le portrait de mon rival.

À la distance où je suis de ces événements, je ne serai pas suspecté de mesquine envie lorsque je vous aurai dit que M. Darthenay n'était pas précisément un pastiche de l'Antinoüs. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aussi sec, aussi maigre, aussi long que M. Mathieu était rond, gros et court. Il avait déjà mis en pratique ce système qui, selon Alphonse Karr, consiste à emprunter aux tempes un cheveu qui en vaut dix, en le ramenant par le chemin le plus long sur un front absolument dénudé. Le visage était osseux et plat, le nez si peu saillant que la principale occupation de son propriétaire consistait à maintenir avec quelque peine une magnifique paire de lunettes d'or dont cet organe était agrémenté. Ce qu'il avait de plus remarquable, c'étaient ses lèvres épaisses et lippues ; elles donnaient à l'en-

semble de sa physionomie un caractère de bonhomie qui n'était point démenti par son regard extraplacide.

En somme, aujourd'hui que j'arrive moi-même à cette terrible cinquantaine, je ne ferai aucune difficulté pour reconnaître que, en ce qui s'agissait des avantages extérieurs, le filateur n'était ni mieux ni plus mal partagé que les autres infortunés de notre catégorie ; mais ce n'était pas du tout mon avis dans ce temps-là ; il me semblait aussi laid que mal bâti, je lui prêtais par-dessus le marché l'âge de Matusalem ; je ne l'eus pas plus tôt examiné que, convaincu que mon oncle n'avait rien à perdre à lui être comparé, je me livrai, *in petto*, à une virulente diatribe contre les goûts capricieux du beau sexe.

M. Mathieu, qui était un formaliste, nous avait présentés l'un à l'autre ; M. Darthenay m'avait salué du plus cordial de ses sourires, et je m'étais contenté d'une très-légère inclinaison de la tête.

En m'apercevant, la jeune fille avait quitté le bras du filateur pour venir à moi toujours souriante et les mains tendues.

Je n'étais guère en disposition de me prêter à l'étreinte amicale qui était notre bonjour ; mais, avec la lâcheté de tous les amoureux, je n'eus pas le courage de m'y refuser.

— Vous ne vous doutez pas combien vous avez été aimable en venant de bonne heure, me dit-elle sans embarras ; si j'avais été un petit oiseau, il y a longtemps que j'aurais donné un coup d'aile jusqu'à Morangis pour vous dire de vous dépêcher. M. Dartnenay, l'ami de mon père, qui est venu nous voir, veut faire l'ascension de la grotte de Saint-Orthez qu'il ne connaît pas, et il y a si longtemps que je vous promets de vous y conduire que j'aurais été désolée si vous n'aviez pas été de la partie.

J'étais prêt à lui répondre que ce n'était point ainsi que j'avais espéré que cette promesse se réaliserait, mais outre qu'en dépit des sentiments violents qui m'agitaient, je restais un garçon bien élevé, M. Mathieu, qui avait remarqué ma *fantaisie*, m'ayant entrepris de son côté, le placement des répliques aigres-douces

que j'avais sur les lèvres n'était plus commode.

— Ah ! pour un joli uniforme, voilà un joli uniforme, disait le bonhomme en m'inspectant sur toutes les faces. Un peu trop de jaune, peut-être ; je n'aime pas le jaune, moi. Cette couleur-là n'est pourtant ni plus bête, ni moins charmante que les autres, mais il y a le préjugé ! Après cela, comme vous êtes tous des jeunes gens dans votre régiment, pour vous il ne tire point à conséquence. Enfin je préférerais du rouge ; voilà une couleur flamboyante et guerrière, le rouge ! Est-ce que les anciens ne s'habillaient pas de rouge, afin que les taches de leur sang ne parussent pas sur leurs vêtements ?

— Quand un homme a le cœur bien placé, répondis-je, la vue de son sang ne saurait l'émouvoir, et celle du sang de son ennemi lui est douce !

J'avais pris un ton dogmatique pour lâcher cette ineptie, et Louise, que je ne perdais pas de vue tout en tenant tête à son père, fronça légèrement ses sourcils.

— Peste ! reprit M. Mathieu, mais c'est que vous êtes aussi en mesure de le faire couler ; bonté divine ! quelle épée ! Mais elle est trop longue pour vous, beaucoup trop longue, mon cher enfant.

— Mon Dieu ! dit M. Darthenay en se mêlant à la conversation, il est probable qu'elle a les dimensions réglementaires, et ce serait plutôt monsieur qui serait un peu petit pour elle ; mais c'est un inconvenient auquel il est encore assez jeune pour remédier.

La réflexion n'avait en elle-même rien de désobligeant, et l'air bon enfant du filateur lui ôtait du reste tout caractère agressif ; mais, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, je ne devais pas laisser échapper cette occasion d'entamer la bataille ; je portai avec vivacité le poing sur la garde de cette épée et je me redressai comme un jeune coq qui va jeter son premier défi aux échos.

Malheureusement, ce diable de M. Mathieu ne me lâchait pas.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il avant que j'eusse eu le temps d'ap-

puyer mon geste d'une seule parole, rien qu'à la manière dont vous vous apprêtez à dégainer, on voit que nous savons nous en servir ! Une, deux, là, parez quarte et ripostez ! Je ne comprends pas que je n'aie jamais appris l'escrime, j'en suis fou. Vous devez être fort, vous, je vous le répète, cela se reconnaît tout de suite.

Comme en parlant ainsi le brave homme, se mettant en garde, m'avait porté plusieurs bottes avec le bout de son doigt, la situation prenait une tournure assez gaie pour que mes attitudes de matamore devinssent d'un complet ridicule ; j'y persévérerai néanmoins, et, lançant à M. Darthenay un regard féroce, bien que je m'adressasse au châtelain :

— Fort ou non, monsieur, répliquai-je, malgré ma jeunesse et ma petite taille, j'en sais assez pour guérir les railleurs de la tentation de se moquer de moi.

M. Darthenay, redressant ses lunettes, me considérait avec étonnement.

Peut-être avait-il compris que mon cri de guerre était pour lui, mais il devinait si peu ce qui avait pu le motiver qu'il en doutait encore.

M. Mathieu, au contraire, convaincu que c'était lui qui, sans le vouloir, m'avait offensé, se confondait en excuses, et, les larmes aux yeux, me jurait sur tous les tons que je n'avais pas de meilleur ami que lui.

Louise, à laquelle rien de ce qui se passait en moi n'avait semblé échapper, qui d'un regard impérieux m'avait vainement imposé le silence, mit fin à cette scène qui devenait de plus en plus grotesque : elle me saisit par le bras, et, m'entraînant du côté de la cheminée :

— Venez donc voir les superbes fougères que j'ai cueillies hier en revenant, me dit-elle.

Puis, aussitôt que nous fûmes éloignés, d'une voix contenue, mais singulièrement pénétrante et animée, elle ajouta :

— Voici encore votre folie qui vous travaille ; à quel pro-

pos ? je n'en sais rien ; mais j'aurai la charité de vous prévenir que je suis fort agacée ce matin, et pas du tout en humeur de supporter vos incartades. Tâchez de vous conduire en homme du monde, si vous ne voulez pas qu'il en résulte une brouille irrémédiable. Je ne comprends pas d'ailleurs qu'un monsieur aussi susceptible fasse tout ce qui dépend de lui pour fournir à rire à ses dépens.

Et, après cette brève mais verte semonce, sans me laisser le temps de lui adresser une parole, la jeune fille me quitta pour aller retrouver son père et M. Darthenay.

J'étais resté abasourdi et quelque peu confus, mais il n'y avait point deux partis à prendre : il me fallut dévorer ma rage et rejoindre mes hôtes qui faisaient un tour dans le jardin en attendant que la voiture fût attelée.

Toutefois j'étais un diplomate de trop mince acabit pour parvenir à dissimuler complètement les sentiments qui m'agitaient ; je pris une part médiocre à la conversation, au grand chagrin de ce bon M. Mathieu, lequel, persistant à s'attribuer la responsabilité de mon humeur, redoublait d'instances pour que j'oublie les torts qu'il se prêtait.

En l'écoutant, en lui répondant de mon mieux, je ne perdrais pas de vue Louise qui marchait à quelques pas devant nous avec le filateur.

Elle lui parlait avec une aisance si dégagée, si voisine de l'indifférence, qu'elle ne laissait pas que de m'étonner.

La jeune fille s'arrêta devant une corbeille de rosiers, les examinant tour à tour, hésitant dans son choix. M. Darthenay avait galamment tiré de sa poche un petit couteau, il semblait attendre qu'elle eût manifesté ses préférences ; mais elle le remercia en riant, et, en même temps, cassant une petite branche d'un des arbustes, elle plaça dans son corsage un bouton à demi épanoui comme tant de fois je le lui avais vu faire lorsque je me promenais avec elle.

Cependant la voiture était approchée : M. Mathieu, qui devait

conduire, se plaça avec sa fille sur le siège de devant de ce petit char-à-bancs. M. Darthenay et moi nous devions nous asseoir sur celui de derrière.

Quand ce fut à moi de monter, je crus surprendre un malicieux sourire sur les lèvres de la jeune fille. Il était parfaitement justifié, car mon voisinage ne me plaisait guère ; toutefois mieux valait encore le subir que de voir mon rival aux côtés de la reine de mes pensées, et je me résignai tant bien que mal.

Ma perplexité était grande : la présence de M. Darthenay, dans cette maison où jamais je ne l'avais vu, justifiait pleinement les bruits dont mon oncle s'était fait l'interprète, mais l'attitude que Louise conservait vis-à-vis de ce soi-disant prétendu leur donnait également un démenti, et je ne savais plus si je devais persister dans mon rôle de désolation ou bien renaître à l'espérance.

J'étais un peu trop absorbé par les petites plaidoiries intimes, pour ou contre, auxquelles je me livrais pour me montrer un causeur de quelque agrément.

Cependant, et à distance, je puis lui rendre cette justice, avec un tact, un bon goût parfait, oubliant ma sottise boutade, le filateur fit tout ce qui dépendait de lui pour me tirer de mes réflexions, m'interrogeant avec une extrême bienveillance sur ma famille, sur mes études et tout ce qui devait m'intéresser ; mais je n'avais point l'esprit assez libre pour lui répondre ; malgré ses efforts il en résulta une certaine gêne, et il était temps que nous arrivassions.

Avant même que le char-à-bancs se fût arrêté j'avais lestement sauté à terre, afin d'offrir la main à la jeune fille. M. Darthenay et notre hôte descendant de l'autre côté, nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, pendant quelques secondes.

— Êtes-vous toujours fâchée ? lui demandai-je d'une voix bien émue.

— C'est selon comment vous vous comporterez, répondit-elle.

— Mais...

— Point de mais ! Tout ce que je puis faire pour vous rendre la sagesse un peu plus facile, c'est de vous dire ceci que je vous engage à méditer : ni vous, – ni lui, – ni d'autres !

Le cœur humain est ainsi pétri que ce « ni lui » eut le don de me ravir au septième ciel en me rendant complètement insensible à la première partie de la phrase qui me concernait directement.

Je fis un mouvement pour saisir la main de Louise et la porter à mes lèvres, mais elle s'était déjà échappée.

Bien que ce petit épilogue eût manqué à mon bonheur, j'avais déjà recouvré assez de belle humeur et de gaieté pour pouvoir braver les fatigues de l'ascension à laquelle nous avons maintenant à nous livrer.

La grotte de Saint-Orthez est située dans le coin le plus pittoresque et le plus sauvage de cette pittoresque et sauvage vallée de la Vire.

La végétation s'arrête brusquement à un kilomètre environ du chaînon de rochers au sommet desquels elle se trouve et qui forme comme une tache grisâtre au milieu de ce bocage si verdoyant et si plantureux. Sur les sommets, des nappes de bruyère, sur les pentes, des masses granitiques aux facettes fauves, où quelques arbrisseaux rabougris, semés par un caprice du vent, languissent beaucoup plus qu'ils ne vivent.

Lorsqu'on débouche dans l'étroit vallon, il est impossible de ne pas être saisi par le caractère grandiose de cette thébaïde en raccourci, qui semble avoir été ménagée pour fournir un thème éternel aux sévères méditations d'un anachorète.

Les collines ont considérablement augmenté d'altitude ; en même temps, en se resserrant, elles sont devenues presque perpendiculaires. C'est entre deux immenses murailles, brunes à leurs bases, chauves, dénudées sur leurs crêtes, que serpente la rivière, tantôt noire, silencieuse et profonde, tantôt torrentielle, bruyante, étincelante et frangée d'écume.

La civilisation a cependant envahi le désert de l'ancien soli-

taire comme le reste ; un moulin à papier d'une construction fort rustique, mais moderne, une douzaine de chaumières groupées autour de la modeste usine, qui probablement les fait vivre, y représentent le monde d'aujourd'hui.

La goutte de M. Mathieu était une excuse suffisante pour qu'il se dispensât de nous suivre. Il resta avec la voiture auprès du moulin, et nous n'étions pas encore partis qu'il avait déjà commencé à charmer ses loisirs en guettant les évolutions des truites dans les remous du bras d'eau où tournait la roue.

M^{lle} Mathieu, M. Darthenay et moi, nous nous engageâmes seuls dans l'étroit sentier qui conduisait à la grotte.

Ce sentier, je suis forcé de vous en donner une description détaillée en raison des événements dont il était destiné à devenir le théâtre.

Je viens de le qualifier d'étroit, ce n'est pas assez : en certaines de ses parties une chèvre seule pouvait y cheminer à son aise, un bipède ne s'y risquait pas sans courir de sérieux dangers.

Pendant environ trois cents mètres sa pente était assez douce, et c'était néanmoins dans cette partie que se trouvait le passage le plus périlleux : il consistait en une sorte de corniche de deux pieds à peine de largeur, taillée à main-d'œuvre dans le flanc d'un rocher gigantesque.

Quand on arrivait, on avait d'un côté le roc perpendiculaire et lisse, de l'autre, à pic, au-dessous de soi et à une douzaine de mètres, la rivière ; puis le chemin se relevait et suivait la colline pour aboutir à un escalier aux marches colossales, également taillées dans le roc, par lequel on arrivait enfin à la grotte située à la pointe extrême du plus élevé de ces pics.

Bien que mon épée m'embarrassât plus d'une fois, le premier trajet se fit sans encombre. Familiarisée par plusieurs visites antérieures avec cette ascension, Louise se moquait des appréhensions que le filateur et moi nous manifestions pour elle.

Nous visitâmes l'habitation du saint, nous admirâmes, sans le convoiter, le lit de pierre où il trouvait le sommeil.

Pendant que M^{lle} Louise s'agenouillait sur le prie-Dieu encore taillé dans le rocher, sur lequel le vénérable ermite avait récité ses oraisons, je contemplais le panorama dont on jouissait de cette hauteur, en compagnie de M. Darthenay à l'affabilité duquel je répondais maintenant avec quelque empressement.

Cependant il fallait songer au retour. Lorsque M^{lle} Mathieu en donna le signal, je me trouvais en arrière, et, la grotte étant assez étroite pour qu'il fût difficile de s'y retourner, elle put me dire :

— Passez devant, beau militaire, nous vous suivrons ; mais surtout soyez prudent en descendant.

La recommandation était inutile ; la vie m'était trop chère en ce moment pour que je l'aventurasse à la légère.

Quelques instants auparavant, j'avais aperçu sur les dalles de la grotte la rose que Louise avait portée à son corsage. J'avais été leste à la ramasser ; mais, sans que j'en fusse bien sûr, il me semblait que mon mouvement ne lui avait point échappé et qu'elle avait détourné la tête pour n'avoir point à me réclamer mon trésor.

Je me mis donc de fort bonne grâce à l'avant-garde en fredonnant une chanson, et en devenant tout à coup un spectateur assez insoucieux des menues faveurs dont jouissait M. Darthenay, lequel, précédant la jeune fille, se trouvait tout porté pour lui offrir la main quand il fallait sauter de l'un des immenses gradins de l'escalier sur un autre.

Quand nous eûmes regagné le sentier, il me sembla entendre une sorte de rumeur qui montait de la vallée et se mêlait aux bruits de la cascade. Je n'y fis pas une grande attention, et mes deux compagnons qui causaient ne la perçurent probablement pas.

Cependant, au moment où je venais de m'engager sur la corniche que j'ai décrite, cette rumeur s'accrut, on distingua des cris tumultueux. Cette fois Louise avait entendu, elle s'écria :

— Mon Dieu ! il est arrivé quelque chose à mon père ! Courez, monsieur, courez, je vous en conjure !

Je m'élançai sans même songer qu'un pas hasardé pouvait aboutir à la rivière ; mais, lorsqu'ayant franchi une dizaine de mètres, j'eus dépassé un angle de rocher qui me masquait l'espace, je m'arrêtai terrifié.

Sur le chemin du moulin, j'apercevais un troupeau d'hommes, de femmes et d'enfants armés de bâtons qui couraient en criant, et plus près de nous, à cent pas à peine, deux masses, l'une noire, l'autre grisâtre, les objectifs probables de cette chasse, dans lesquels je reconnaissais notre ancienne connaissance, Cypris, qu'accompagnait quelque vulgaire compagnon de saint Antoine que la maudite laie devait avoir débauché.

Ce qui causait mon épouvante, c'est que ces deux bêtes étaient engagées dans notre sentier, qu'elles venaient sur nous, et que leur rencontre sur cet étroit espace mettait notre vie à tous les trois en péril.

Ce ne fut pas à la mienne que je songeai.

— Votre père n'est pas en danger, Louise ! m'écriai-je, c'est vous ; fuyez, fuyez au plus vite ; tâchez de regagner la grotte, il y va de votre vie !

En même temps, espérant arriver avant que les animaux fussent engagés sur la corniche, j'avais repris ma course ; mais si rapidement que se fût passé ce que je viens de raconter longuement, il était déjà trop tard : ils étaient entrés dans l'ombre que projetait la muraille de granit ; affolés par les cris, par les coups, ils venaient à un trot singulièrement accéléré ; à peine s'ils étaient à cinquante pas de moi.

L'essentiel était qu'ils n'arrivassent pas jusqu'à Louise.

Je tirai ma fameuse épée avec la résolution bien arrêtée que cette fois elle ferait avec la paroi de mon ennemie intime une connaissance plus complète que lors de notre première affaire.

Instinctivement, car je n'étais guère en disposition de calculer qu'en allant au-devant du choc, j'augmentais mes chances, je me précipitai la lame basse, et, ayant rencontré la laie, je lui portai une si furieuse botte que mon épée se brisa, laissant six pouces de

fer engagés dans l'épaule de Cypris. Ce coup ne l'avait point arrêtée ; mais, étant tombée sur ses genoux, dans l'effort qu'elle fit pour se relever, son train de derrière glissa sur le roc et elle tomba dans le gouffre qu'elle côtoyait.

Je n'eus malheureusement pas la satisfaction de jouir de la jolie culbute que dut exécuter mon adversaire.

Soit furie amoureuse, soit brutalité native, l'ignoble verrat qui escortait la laie m'avait bourré et renversé au moment même où celle-ci laissait la place libre.

Je sentis à mon tour mon corps dans le vide, mes mains seules rencontrèrent le rocher ; par un effort désespéré j'essayai de m'y cramponner, mes ongles s'éraillant sur le granit, mes doigts crispés se déchirant aux arêtes aiguës, et le reste descendant toujours.

Quand l'extrême point d'appui commença à me manquer, je parvins à saisir un pied de genêt qui avait végété un peu au-dessous du bord, dans une fente ; mais je le sentis céder presque aussitôt que je m'y fus attaché : je compris qu'il ne retarderait pas ma chute de plus de quelques secondes.

J'étais bon nageur, et la perspective d'un plongeon dans la Vire ne pouvait me causer aucun émoi ; mais, comme cela arrive fréquemment dans des situations aussi critiques, j'avais acquis une perception fort nette du danger que me faisaient courir les rochers que j'aurais frôlés dans ma chute, et contre lesquels je pouvais me briser avant d'arriver à la nappe liquide.

Le frêle arbrisseau auquel j'étais suspendu s'ébranlait de plus en plus ; j'en étais à calculer s'il ne valait pas mieux l'abandonner en essayant, par un vigoureux élan, de m'écarter des pointes menaçantes, lorsque je me sentis vigoureusement saisi par le poignet.

— Du sang-froid et tenez bon ! me dit une voix.

Je levais les yeux : au-dessus de ma tête je vis celle du brave fileur, accroupi sur la corniche, le haut de son corps penché sur l'abîme, et, derrière lui, agenouillée, Louise, pâle comme un

spectre.

— Manœuvrons avec ensemble, reprit M. Darthenay ; surtout n'ayez pas peur, je viens de jurer à mademoiselle de vous tirer de là ou de faire le saut périlleux avec vous. Y êtes-vous ? Une ! deux !

Hélas ! le serment auquel il faisait allusion devait nous porter malheur.

Il avait fait un effort pour m'amener à lui, j'en avais fait un pour m'enlever ; mais, si exigüë que fût ma personne, malgré l'avantage que lui donnait sa position, le poids était au-dessus des forces du pauvre homme. Au moment où il me jetait le second de ses commandements, son visage vint brusquement se coller contre le mien : je l'avais entraîné. Je me sentis plonger dans le vide, j'essayai au bras un choc si douloureux que j'avais perdu connaissance lorsque les eaux de la Vire se refermèrent au-dessus de ma tête.

Lorsque je revins à moi, j'étais dans la chambre du moulin, couché sur le lit du maître du logis.

Je voudrais pouvoir dire que ma première pensée fut pour Louise, mais je suis forcé d'avouer que la seule impression qui suivit la résurrection de mes facultés fut celle d'une vive douleur que je ressentais à mon bras ; elle était si aiguë que je ne pus retenir un gémissement, et M. Mathieu accourut.

— Ah ! le voilà enfin revenu, dit le brave homme à demi-voix ; eh bien ! comment vous sentez-vous, mon enfant ?

— J'ai bien mal à ce bras, lui répondis-je.

— Je crois bien, il est brisé ; mais cela ne sera rien. On est allé prévenir M. de Vaucelas et chercher M. Tardif, le chirurgien de Plaineseulve ; il n'a pas son pareil. Tenez, regardez celui-ci, qu'il m'a rebouté il y a juste treize ans ; je m'en sers comme de l'autre, et c'était le droit pourtant.

Mon intelligence recouvrant de plus en plus sa liberté, je ne prêtais qu'une attention distraite aux consolations du père pour chercher la fille ; je l'aperçus assise au pied de mon lit, presque

aussi pâle que lorsque, pour la dernière fois, je l'avais aperçue sur la corniche, et les yeux baignés de larmes.

— Mon Dieu ! dis-je en retrouvant tous les souvenirs de cette scène, mais comment donc me suis-je tiré de là ?

— Demandez plutôt comment on vous en a tiré, reprit M. Mathieu. C'est ce bon, c'est ce brave Darthenay, qui heureusement, ne s'étant point blessé comme vous dans sa chute, ne s'était point évanoui, et qui, après vous avoir été chercher au fond de la Vire, où c'est d'autant plus étonnant qu'il vous ait trouvé que dans sa culbute il avait perdu ses lunettes, vous a ramené à terre, vivant, sinon pas sain et sauf.

Le filateur quitta la cheminée où il se réchauffait et s'avança à son tour. Il était drapé dans des couvertures qui lui donnaient une physionomie assez originale, mais dont je ne fus pas tenté de rire. La main qui restait à ma disposition se tendit vers la sienne et la serra avec effusion.

— Comment m'acquitter envers vous, monsieur ? lui dis-je, aussi profondément que sincèrement ému.

À ce moment mes yeux rencontrèrent les yeux de Louise, et il me sembla que le regard triste et doux qu'elle arrêta sur moi disait :

— Cette dette, ce sera moi qui l'acquitterai !

Mon cœur se gonfla, se serra, j'éprouvai une indicible angoisse, mais il est probable que le saut du rocher de Saint-Orthez participait un peu à la vertu de celui de Leucade, car, malgré les sourdes révoltes de mon égoïsme, je trouvai la force de lui répondre par un sourire.

Mon oncle arriva sur ces entrefaites.

Il entra dans la chambre en faisant sonner ses éperons, et, avant de s'approcher de moi, il alla droit à M^{lle} Mathieu, lui baisa la main et lui adressa les compliments les plus galants.

Ce ne fut que ce devoir accompli qu'il daigna se retourner de mon côté et me dire :

— Par la sambleu ! mon cher monsieur, j'étais bon prophète

quand je vous annonçais que votre grande diablesse d'épée vous porterait malheur. Dieu veuille que la leçon que vous recevez aujourd'hui vous rende un peu moins batailleur ! C'est un vilain métier que celui de duelliste, et il vous a si mal réussi avec un sanglier domestique que, si vous m'en voulez croire, vous ne vous hasarderez qu'à bon escient contre d'autres adversaires.

Le chevalier, que la présence de M^{lle} Mathieu mettait évidemment en verve d'amabilités à mon égard, eût vraisemblablement continué longtemps de la sorte s'il n'avait été interrompu par un paysan.

— Monsieur, lui dit cet homme, on vient de retrouver votre cochon, sauf le respect que je dois à la compagnie, qui s'en allait au fil de l'eau, mais proprement saigné tout de même : quoi qu'il faut que nous en fassions ?

— Mon sanglier, butor ! Tu le porteras à la cuisine du château, où l'on te donnera la pièce.

Puis, s'adressant à M^{lle} Louise, mon oncle ajouta :

— Voudrez-vous bien me permettre, belle dame, de déposer à vos pieds la hure de l'animal dont mon neveu a jugé à propos de se faire le Méléagre ? Comme la bête était grasse à souhait, ce sera une véritable ambrosie, et tout à fait digne d'une déesse aussi charmante que toutes celles qui avaient leur cadenas à la table de Jupiter.

Telle fut l'oraison funèbre de la favorite du chevalier de Vaucelas ; elle n'eut, comme vous le voyez, rien à envier à cette autre favorite qu'on appelait M^{me} la marquise de Pompadour.



Le cruel trépas de Cypris.

Épilogue

Bien que M^{lle} Mathieu envoyât chaque jour à Morangis chercher de mes nouvelles, je ne devais jamais revoir Louise.

Quatre jours après ces événements, ma mère arrivait auprès de moi.

La fracture avait été réduite, mais la violence des émotions que j'avais subies m'avait laissé une fièvre qui, sans présenter de dangers sérieux, n'en compliquait pas moins la situation.

Néanmoins, soit que ce fût l'effet des malicieuses amplifications auxquelles le chevalier de Vaucelas se livrait à l'endroit de ce qu'il appelait mes fredaines, soit que ma bonne amie M^{lle} Hersilie n'eût point caché à la pauvre femme le rôle peu désintéressé que mon oncle avait joué dans mon aventure, ses répugnances s'étaient réveillées plus vives que jamais ; elle n'avait plus qu'une pensée, celle de m'enlever de cette maison. Nous la quittâmes donc avant même que la fièvre eût complètement cédé, moi couché sur un matelas dans la voiture qui l'avait amenée, elle assise à mes côtés.

Tout en nous est si fragile que les sentiments qui nous ont semblé les plus puissants résistent bien rarement à l'affaiblissement physique qui caractérise l'état de maladie.

L'image de Louise ne m'avait point abandonné pendant ces jours d'épreuves, mais une grande révolution s'était opérée dans mon esprit : son souvenir me laissait calme ; il était devenu une espèce de rêve doux et triste qui avait le privilège d'engourdir mes souffrances et de donner quelque tranquillité à mon sommeil.

Cependant, au moment où nous traversions la bruyère, lorsque j'aperçus la façade blanche du château du Bueil dans son encadrement de grands sapins, je me sentis frissonner.

Je venais de penser que chaque tour de roue allait m'éloigner de celle que je laissais derrière ces murailles, et que, peut-être, nous ne nous rencontrerions plus en ce monde.

Une dernière fois je subis les sensations poignantes dont je lui devais d'avoir fait la connaissance.

Accoudé sur mon oreiller, je demurai les yeux fixés sur la maison, tant que je pus la voir, puis sur les grands arbres de son parc.

Quand la pointe du dernier de ces pins eut disparu à son tour, je sentis deux grosses larmes qui coulaient sur mes joues ; je me laissai retomber sur mon coussin pour tâcher de les dérober à ma mère.

Mais l'instinct maternel est de ceux que rien ne saurait abuser. Pas un mouvement de ma physionomie n'avait échappé à la chère femme, et probablement son âme avait vibré à toutes les pulsations de mon âme, elle avait ressenti, elle avait partagé toutes les amertumes, tous les déchirements dont j'étais assailli à ce moment suprême. Elle se pencha vers moi, posa ses lèvres sur mon front, et, sans m'adresser un reproche, sans me dire une parole, elle me prit dans ses bras, me serra contre sa poitrine et se mit à me bercer comme aux beaux jours où j'étais son petit.

Et ce fut tout. Rentré dans le tourbillon, sans oublier le petit coin du bocage normand où mon cœur avait si prématurément balbutié ses premières tendresses, je n'y songeai plus qu'à de lointains intervalles, jusqu'à l'heure où, fatigué de la monotonie de la route, on s'avise de revenir sur ses pas pour recueillir pieusement tous les débris, toutes les épaves que l'on a semés sur les cailloux ou laissés aux ronces du chemin.

M^{lle} Mathieu épousa M. Darthenay, mais je ne l'appris que quelques années plus tard.

Mon oncle s'était empressé de nous communiquer cette grande nouvelle. Ma bonne mère, dont la sollicitude redoutait de voir s'aviver une plaie mal fermée, insista pour qu'elle me fût cachée, et ce ne fut qu'après la mort de mon père, qu'en fouillant ses papiers, que je trouvai la lettre qui l'annonçait.

Le héros de cette histoire, le chevalier de Vaucelas, avait précédé son neveu dans la tombe.

Bien que j'eusse été certainement en cas de légitime défense, sa correspondance déplorait avec tant d'aigreur la perte de sa laie que, pour le consoler et lui rendre la splendeur de ses laissez-courre, mon père lui avait expédié un chevrillard qui avait été recueilli dans nos bois.

Malheureusement, et bien qu'on eût pris à son égard certaines mesures radicales qui devaient le préserver de tout penchant à courir la prétentaine, le jeune brocard accepta moins docilement que feu Cypris le rôle qui lui était assigné dans les chasses de mon oncle, et se fit un malin plaisir de dépasser l'enceinte dans laquelle elles devaient être circonscrites. Ces chasses prirent donc de temps à autre une allure un peu trop sérieuse pour l'âge auquel mon oncle était arrivé, et elles finirent par lui être fatales. Un jour que la bête de meute s'était donné le genre de débucher, le vieillard, s'étant quelque peu échauffé, y gagna une pleurésie qui l'enleva si rapidement que mon père n'avait pu arriver à temps pour assister à ses derniers moments.

Il conserva jusqu'à la dernière minute l'esprit léger, railleur et sceptique qui l'avait caractérisé pendant le cours de sa longue existence.

Sentant sa fin approcher, il détacha de son doigt une assez belle bague, la donna au curé de Morangis qui l'assistait, en le priant de vouloir bien se charger de la remettre à mon père.

— Mais, monsieur le chevalier, lui dit le bon prêtre en examinant la pierre gravée qui formait le chaton de ce bijou, la commission que vous me donnez là n'est pas trop canonique. Dieu me pardonne ! ce sont les trois Grâces ?

— Non, non, répondit mon oncle, tranquillisez-vous, monsieur le curé, ce sont les trois Vertus théologiques !

Et, s'étant retourné du côté de la ruelle, il expira.



La fin du chevalier de Vaucelas.

La balle enchantée

Le garde-chasse ou plutôt, pour parler comme nos voisins, le *chasseur* allemand, est un type dont nous chercherions vainement l'équivalent de ce côté-ci du Rhin. Certainement, notre porteur de bandoulière possède quelquefois une originalité, mais cette originalité, c'est toujours à son tempérament qu'il l'emprunte, jamais à sa profession, parce qu'en France, cette profession n'est jamais qu'un métier, un expédient d'existence à la portée du premier venu.

Dans la situation que le morcellement du territoire et la législation actuelle de la chasse font à la propriété, la plupart des maîtres ne sauraient considérer le garde-chasse que comme un agent de la défense, comme une machine à procès-verbaux. Qu'il soit jeune et alerte, probe et peu disposé à l'indulgence, qu'il lise, qu'il orthographie assez gaiement pour prédisposer favorablement le cœur de M. le procureur impérial, n'eût-il pas la moindre notion des multiples connaissances de l'état, ignorât-il que la poudre doit précéder le plomb dans le canon d'un fusil, il réalise l'idéal du garde français.

En Allemagne, où le gibier n'est pas considéré seulement comme le très-passif instrument de la récréation des oisifs, où on le regarde comme une source importante de l'alimentation générale, où on le traite comme un des revenus du domaine, on ne peut pas se montrer aussi facile lorsqu'il s'agit de choisir l'homme sur l'habileté et l'intelligence duquel reposeront la prospérité de cet article d'alimentation et, par suite, de l'accroissement de ce revenu. On exige de lui qu'il connaisse tout ce que son confrère, notre compatriote, restera parfaitement libre ou d'ignorer ou d'apprendre : l'art vétérinaire, ceux de piéger, d'élever et de conserver le gibier ; on veut que le postulant soit tireur habile, qu'il distingue et juge les animaux par le pied, qu'il soit assez au fait

de leurs mœurs, de leurs habitudes, pour organiser et diriger tous les modes de destruction, et particulièrement les battues et les traques, etc., etc.

Je ne parle que pour mémoire d'autres aptitudes spéciales qui sont nécessairement fort recherchées dans un pays éminemment forestier.

On comprendra sans peine que ce bagage de savoir ne s'amasse pas en un jour ; ce qui est ici un gagne pain, qu'un paysan non dégrossi reçoit de la main du hasard, devient là-bas une carrière à laquelle on se prépare, soit par l'apprentissage, soit par des études sérieuses et approfondies.

Ce n'est pas tout : au seuil même de cette carrière, le futur *chasseur* va rencontrer ce qui fut un des éléments de la grandeur de la race germanique, la corporation, gardienne jalouse de l'honneur de chacun, au nom de l'honneur de tous, qui ne s'ouvrira pour l'apprenti que lorsque celui-ci aura prouvé qu'il est digne d'elle.

C'est bien plus à la corporation qu'aux influences matérielles que j'indiquais plus haut, que les *chasseurs* allemands doivent d'avoir conservé leur physionomie si caractéristique. Sauvegarde des antiques traditions, elle a préservé de l'oubli, elle a perpétué chez ses membres le symbolisme, les poétiques coutumes, le langage imagé des âges héroïques, par lesquels nos confrères d'outre-Rhin surnagent encore, les derniers peut-être, sur le chaos égalitaire qui envahit le monde.

Dans plus d'une partie de l'Allemagne, en Souabe, dans le Tyrol, dans quelques cercles de la Bohême, le *chasseur* parle, agit comme agissait un chasseur contemporain de Dietrich. Plusieurs fois j'ai vu mes compagnons de voyage sourire à la mise en scène de ces mœurs d'un autre temps, je les ai entendus qualifier de puériles les formules d'initiation et de reconnaissance, où se traduit le côté poétique et joyeux de la vie des bois ; j'avoue humblement que le ridicule du tableau m'a toujours échappé, que je n'ai su qu'observer avec une curiosité respectueuse, presque

attendrie.

C'est dans l'espoir que nos lecteurs seront de mon avis et s'associeront à mes sympathies pour ce qui a survécu à l'effacement général, qu'une fois encore je détache quelques feuillets de mon carnet de touriste.

I

La neige tombait dans la forêt ; ses légers flocons glissaient dans la nuit comme un rideau sans fin ; les buissons avaient pris l'aspect de fantômes ; les rochers, les vertes pelouses, les tapis de feuilles brunes, les routes, les sentiers disparaissaient sous son manteau blanc. Le pâtre attardé stimulait la marche du troupeau, le voyageur hâtait le pas. Non moins inquiets étaient les hôtes des bois ; le coq noir s'abritait sous les panaches des sapins, le lièvre s'enfonçait dans son gîte, et le vieux cerf lui-même, debout dans sa reposée, élevant son muffle noir, demandait tristement à la brise si elle lui apportait la famine. Seul, le hibou avait salué de son chant lugubre le triste linceul sous lequel la nature semblait prête à s'ensevelir.

Dans ce milieu de désolation, au plus profond de cette solitude, la maison du vieux Rudolph montrait ses fenêtres rouges, embrasées comme les soupiraux de l'enfer et, lorsque les aigres sifflements de la bise s'apaisaient, les échos des grands bois retentissaient des bruits affaiblis des rires et des chansons.

Les plus vaillants chasseurs du Tyrol et de la Bohême étaient ce soir-là réunis chez le vieux Rudolph.

Ils étaient treize autour de la table de chêne, treize, nombre fatal qui fut celui des convives au dernier repas que prit Notre-Seigneur Jésus sur cette terre, au milieu de ceux qui lui furent fidèles, et du traître qui le vendit.

Au centre trônait le vieux Rudolph, avec sa couronne de cheveux blancs, sa large face rougie par le hâle ou par le vin, par tous les deux peut-être, son nez rehaussé de plus de rubis que n'en étale une couronne de margrave ; le vieux Rudolph dont les jambes commençaient à devenir un peu raides, qui dans une paire de chevreuils confondait quelquefois celle qui avait des titres à ses respects avec celui qui avait droit à son plomb ; mais qui conservait en revanche, en dépit de l'âge, un vaste gosier pour bien boire, une bouche épanouie pour bien rire, comme il convient à

un franc chasseur qui a, de son mieux, rempli ses devoirs envers saint Hubert.

À la droite du doyen était assis Hermann, un chasseur qui, de Lintz à Egra, ne trouvait pas de rival quand il s'agissait de lire sur la terre, calcinée par un soleil d'août, le mot de reconnaissance que le pied du fauve y avait gravé ; dont la vigueur défiait le jarret d'acier du vieux loup, et qui jamais n'avait vainement pressé la détente de sa carabine.

Comme la veille, comme le jour précédent, c'était encore Hermann qui avait attaché le rameau de houx à son chapeau ; c'était encore lui qui portait à boutonnière le trophée de la journée.

La fille du vieux Rudolph, Lina, avait, en rougissant, abandonné le ruban de sa coiffure pour tresser dignement le pied du cerf : au-dessus de la natte ensanglantée, ce frais ruban épanouissait sa rosette sur l'habit du chasseur.

Cependant, ni la mort du cerf, ni les feux du vin de Necker, ni le cliquetis des verres, ni les rires, ni les chansons, ni le doux présent de la belle Lina n'étaient parvenus à dérider le sombre visage d'Hermann.

Depuis douze ans que Hermann habitait la Bohême, ses compagnons ne se souvenaient pas de l'avoir vu sourire ; jamais ils ne lui avaient entendu pousser le cri d'allégresse, lorsque le gibier, arrêté dans son élan, tournoie plusieurs fois sur lui-même avant de se raidir dans une suprême convulsion. Hermann échappait à la contagion de la joie, comme il savait se soustraire aux enivrantes émotions du métier.

Bien qu'il fût dans toute la vigueur de l'âge, déjà sa tête inclinait vers la terre et de nombreux fils d'argent commençaient à nuancer sa barbe noire ; son regard austère, quand il n'était pas farouche, les rides profondes dont son front était sillonné révélaient quelque douleur secrète dont il ne pouvait ou dont il ne voulait pas être consolé.

Cette douleur était-elle un regret, était-elle un remords ? Tous

l'ignoraient ; nul ne savait qui était Hermann, de quelle contrée il était venu.

II

C'était par un soir d'hiver, semblable à celui-ci, qu'on l'avait vu apparaître.

Un voyageur s'était arrêté sur le seuil de la maison de Rudolph. À la boue qui souillait ses longues guêtres de cuir on devinait qu'il venait d'accomplir une longue marche ; il était pesamment chargé : sur ses épaules, le sac de cuir gonflé de bagages, sur ce sac, un enfant de six à sept ans à moitié endormi ; sur son bras, la lourde carabine, et cependant le voyageur portait légèrement sa fatigue et son fardeau. Il avait salué de son chapeau à plume d'aigle, et il avait dit :

— Bon chasseur, m'accorderas-tu un gîte pour cet enfant et pour moi ?

— Qui que tu sois, tu es le bienvenu dans la maison du chasseur, avait répondu Rudolph ; place ton enfant auprès du feu, accroche ton sac à ce bois de cerf et cherche un coin dans l'âtre où puisse sécher ta carabine afin qu'elle ne trompe point ton œil quand l'heure de t'en servir sera venue.

Le voyageur avait obéi, et lorsqu'il se fut lui-même assis aux côtés de Rudolph :

— Étranger, reprit celui-ci, je n'ai pas à te demander de quel nom on te nomme, tu t'appelles mon hôte, cela suffit ; désigne seulement la bannière sous laquelle tu marches, afin que je ne sois pas exposé à manquer à la considération que je te dois.

— Ma bannière est la plus belle, ses plis sont verts comme la verte livrée du mois de mai, et à son centre on voit une croix qui resplendit entre deux merrains chargés d'andouillers.

Rudolph s'était levé :

— Merci à Dieu, avait-il dit, je croyais n'avoir reçu qu'un hôte dans ma maison, et voici que c'est un frère.

— Un frère, tu dis bien.

Les deux chasseurs s'étaient pris la main et avaient échangé

un signe de reconnaissance.

— Dis-moi, bon chasseur, demanda Rudolph, comment le loup parle au cerf en hiver ?

— Sus, sus, enfant sec et maigre, tu passeras par mon gosier !

— Dis-moi, bon chasseur, ce qui rend la forêt blanche, le loup blanc, la mer large, et d'où vient toute sagesse ?

— La vieillesse blanchit le loup, et la neige les forêts, l'eau agrandit la mer, et toute sagesse vient de Dieu.

— Bon chasseur, dis-moi encore si tu as entendu aboyer mes chiens, si tu les as vus courir ?

— Je les ai vus ; ils sont sur la bonne voie, je le jure ; ils étaient trois chiens, l'un était blanc, blanc, blanc, il poursuivait le cerf de toutes ses forces ; l'autre était fauve, fauve, fauve, et chassait le cerf par monts et par vaux ; le troisième était rouge, rouge, rouge, et chassait le noble cerf jusqu'à la mort.

Alors les deux chasseurs s'étaient donné l'accolade, et Rudolph avait ordonné à sa femme de remplir un pot de son meilleur vin.

À son grand désappointement, l'étranger avait à peine effleuré de ses lèvres le verre qu'il lui avait présenté ; il lui avait été impossible d'arracher de lui un de ces récits des exploits passés qui sont la seconde des joies du chasseur ; morne et froid comme un spectre, il restait assis sur son escabeau, sans faire écho aux chansons de son hôte.

Jamais, dans sa longue carrière, Rudolph n'avait rencontré cette sobriété et cette humeur chagrine chez un membre de sa corporation ; aussi son étonnement était-il allé jusqu'à accuser mentalement l'étranger d'avoir abusé de sa bonne foi, en s'attribuant une profession dont il avait surpris les mots de reconnaissance.

Heureusement, tandis que le voyageur descendait si bas dans l'opinion de son collègue, le jeune compagnon de celui-ci avait trouvé de chaleureuses sympathies chez la fille du vieux chasseur ; elle n'était que de deux ou trois ans moins âgée que lui, et le petit garçon avait apporté tant de gaieté, tant de complaisance

dans ses jeux avec la petite fille, qu'il fallut tout l'ascendant de l'autorité paternelle pour décider cette dernière à gagner son lit.

Le lendemain, après le repas du matin, l'étranger avait demandé à son hôte s'il ne connaissait pas dans les environs une seigneurie où il pût trouver un emploi, et Rudolph, qui ne se souciait nullement de patronner ce taciturne personnage, s'était hâté de répondre négativement.

Mais, lorsque le voyageur, s'étant chargé de son sac, ayant jeté sa carabine sur son épaule, appela le petit garçon, Lina, qui tenait celui-ci par la main, s'était attachée à lui, et avait commencé de protester par ses cris et par ses larmes contre cette séparation.

Or, le vieux Rudolph l'avouait sans rougir, jamais il n'avait pu voir une goutte d'eau amère glisser sur les joues roses et satinées de la gentille Lina sans qu'il sentît lui-même passer devant ses yeux un gros nuage avant-coureur d'un déluge.

Ce cataclysme de pleurs l'avait bouleversé ; il avait dû se moucher à plusieurs reprises, et sa mémoire se trouvant soudain rafraîchie par cette bruyante opération, il s'était tout à coup rappelé que la baronnie de Strietchen avait besoin d'un garde ; il avait offert à son hôte de le présenter au seigneur.

La crainte de voir sa sensibilité mise une seconde fois à l'épreuve prêta sans doute une véritable éloquence à la recommandation de Rudolph, car son protégé, dans lequel nos lecteurs ont déjà reconnu Hermann, avait été immédiatement mis en possession de la place.

Il va sans dire que le savoir-faire et l'adresse de ce dernier l'avaient promptement réhabilité dans l'esprit de son protecteur, mais que ce fut toujours vainement que ce dernier essaya de dissiper une mélancolie qui, selon lui, ternissait les grandes qualités d'Hermann ; plus vainement encore qu'il tenta de sonder le mystère de cette humeur farouche.

À la longue, Rudolph et les autres chasseurs des environs s'étaient habitués à la maussaderie de leur confrère et, comme il

était doux et serviable, comme ils le savaient trop courageux pour laisser une offense impunie, les uns et les autres avaient fini par apporter plus de réserve dans leurs questions, plus de modération dans leurs railleries.

Seul parmi tous les convives du vieux Rudolph, un adolescent, vêtu du costume traditionnel des étudiants allemands et placé, en raison de son âge, au bas bout de la table, s'adressait souvent à Hermann, et toujours son attitude, aussi bien que ses paroles, témoignaient d'une profonde tendresse pour le sévère chasseur. Le plus souvent, celui-ci l'écoutait impassible et sans qu'un seul pli de son masque de bronze révélât les mouvements secrets de son âme ; quelquefois aussi, et sans raison apparente, son regard s'humectant et s'éclairant à la fois au sourire du jeune garçon indiquait que la mélancolie d'Hermann se trouvait momentanément adoucie.

Cet adolescent, c'était l'ancien camarade de la petite Lina, c'était Gottlieb devenu un homme en même temps que celle-ci devenait une jeune fille, Gottlieb que le chasseur appelait son neveu et qui, s'il fallait ajouter foi aux médisances des gens du pays, devait lui appartenir par des liens plus rapprochés encore, car il était à la connaissance de tous qu'Hermann s'imposait les plus pénibles privations pour lui donner une éducation supérieure à sa condition.

Depuis cinq ans, Gottlieb étudiait à l'Université d'Insruck ; il en était arrivé le jour même ; ne trouvant pas son oncle au logis, il était venu droit à la maison dont cinq années d'absence ne lui avaient pas fait oublier le chemin ; il s'était présenté chez Rudolph au moment où les chasseurs allaient se mettre à table.

Gottlieb avait alors dix-huit ans ; c'était un blondin frais et rose, dont les grands yeux bleus affectaient souvent une tendre langueur, mais dont souvent aussi le regard pétillait d'espièglerie et de malice. Il avait la physionomie ouverte, la gaieté pleine d'abandon du jeune homme qui ne connaît de la vie que son aurore, et qui ne croit pas encore aux nuages qui assombriront ce beau

ciel teinté de rose. Sa verve ne tarissait pas : interpellant tour à tour le vieux Rudolph, les convives et la gentille Lina qui, suivant la coutume patriarcale, servait les hôtes de son père et qui, malgré le retour de l'ami de son enfance, semblait triste et rêveuse, il luttait d'entrain avec les plus joyeux, il avait une riposte pour toutes les attaques, il mêlait un refrain à tous les refrains.

Ceux qui complétaient le cercle autour de la table massive étaient des chasseurs de la montagne : Raubvogel, Heinrich, Schwarz, Ragmann, Égidius, d'autres encore, dont les noms m'échappent.

Tous, ils étaient venus à l'appel du vieux Rudolph, afin de débarrasser le pays d'un loup noir qui décimait les faons de la forêt, et qui, non content de cette proie, portait chaque nuit la terreur et la mort dans les troupeaux de la vallée.

Depuis trois jours, ils interrogeaient la montagne, depuis les buissons qui sont à sa base jusqu'aux rochers qui lui font une aigrette grise ; depuis trois jours, ils fouillaient le bois dans toutes ses enceintes, ils n'avaient pas découvert un indice qui les mît sur la trace de celui qu'ils cherchaient.

Cependant, et contre l'ordinaire, cet insuccès de la journée n'exerçait aucune influence désagréable sur l'humeur des convives.

Si le vieux Rudolph tenait à être délivré de son loup, il tenait bien davantage à ne pas voir autour de la table du festin une double haie de visages tristes et revêches comme des faces de moines en jour de jeûne ; aussi, chaque soir, autant pour fêter ses hôtes que pour préserver leur honneur du buisson creux, avait-il abandonné un cerf à leurs balles.

Lui-même, il commençait à se rasséréner ; la disparition si soudaine et si complète de son ennemi lui faisait supposer que celui-ci avait définitivement abandonné la contrée, et l'espoir de ne plus rencontrer, chaque jour, les restes pantelants des nobles animaux confiés à sa vigilance, de ne plus entendre le seigneur gourmander son activité et son zèle, électrisait sa verte vieillesse ;

il ne cessait de stimuler la soif, l'appétit de ses compagnons, la lenteur de sa fille et de sa servante.

— Bravo, Schwarz ! s'écriait-il ; plante encore une fois ton couteau dans ce quartier de venaison ; voilà manger et voilà boire en vaillant chasseur ! Tu as raison, Schwarz, ouvrir la bouche pour faire honneur aux biens du Bon Dieu, c'est encore chanter ses louanges. Je gagerais, petit Gottlieb, que jamais, depuis cinq ans, tu n'as manié ta fourchette avec autant de satisfaction qu'aujourd'hui ? Il n'y a rien de tel qu'une bonne course dans la montagne pour ouvrir l'estomac à la faim et le cœur à la joie. Ta mine éveillée devrait faire honte à Lina, qui s'endort sans doute sur son escabelle, car elle ne s'aperçoit pas que le feu, auquel on croit se chauffer, est devenu aussi pâle et aussi froid qu'un rayon de la lune rousse. Debout, debout, Lina ! et du bois dans l'âtre ! Croirait-on que l'on est chez un homme dont le maître possède dix lieues carrées de grands et beaux chênes ? Toi, Barbe, continuait le vieux chasseur en s'adressant à la servante, enlève ces brocs ; de la bière qu'ils ont contenue il ne reste qu'une mousse insipide ; remplis-les du vin frais et pétillant qui est la véritable boisson du chasseur.

Les deux femmes obéirent.

Lina jeta un fagot entier dans le foyer ; les feuilles desséchées crépitèrent, les menues branches se tordirent en projetant des colonnes d'étincelles, et les langues aiguës de la flamme s'engouffrèrent en serpentant dans la vaste cheminée ; en même temps, Barbe portait devant son maître les pots ventrus dans lesquels la blonde liqueur scintillait avec des reflets de topaze.

Le vieux Rudolph remplit les verres et, se levant le premier :

— Debout, chasseurs, dit-il, vidons ce vidercom à Hermann, dont la balle eût tracé son rouge sillon sur la peau noire du loup, si le loup noir eût osé l'attendre.

— À la santé d'Hermann, répétèrent les convives.

Un seul ne s'était pas levé, un seul n'avait pas choqué son gobelet contre le gobelet d'Hermann, c'était Heinrich.

Heinrich était un chasseur de chamois à la physionomie sauvage, au regard sournois et méchant. Tireur médiocre, Heinrich avait toujours semblé jaloux de la supériorité d'Hermann ; depuis quelque temps, cette basse envie affectait le caractère d'une haine profonde.

Mais le vieux Rudolph n'avait pas attendu que les verres eussent été vidés ; un broc à la main, il faisait le tour de la table et versait le vin du Necker avec un empressement qui indiquait l'importance qu'il attachait à la rapide succession des rasades.

— Maintenant, disait-il, que nous nous sommes acquittés de notre dette envers le roi du festin, buvons pour que Dieu nous prête à tous une longue vie.

— Pour qu'il nous conserve des hardes de nobles cerfs bien chargés de venaison, dit Ragmann.

— Pour qu'il couvre nos coteaux de raisins aussi blonds que le bouquin d'ambre de ma pipe, aussi noirs que son fourneau, ajouta Schwarz.

— Pour que les belles filles réservent leurs plus doux sourires aux hardis chasseurs, reprit Raubvogel.

— Pour qu'il nous préserve des maléfices de Satan et de ses ouailles, fit la voix lugubre d'Heinrich, lequel, en parlant, avait regardé fixement Hermann.

— Mort et massacre ! vous taisez-vous ? hurla le vieux Rudolph ; qui lâche à la fois les deux détentes de son fusil a toujours fait de mauvaise besogne ! Comment voulez-vous que celui auquel vous vous adressez se retrouve dans des demandes aussi embrouillées que la quenouillée d'une femme amoureuse ? Vos vœux sont honnêtes, celui qui les répudierait serait indigne du titre de chasseur, mais, pour qu'ils soient exaucés, il faut qu'ils défilent un à un, comme les sangliers dans un layon, et surtout que le choc des verres pleins les accompagne. Ne dirait-on pas que vous redoutez que le vin vous manque dans la maison de Rudolph ? Videz hardiment ces pots ; quand ils seront à sec, les plus jeunes me donneront un coup de main et nous appor-

terons le tonneau sur la table.

Cette perspective fut saluée d'un triple hurrah qui fit trembler les croisées dans leurs châsis ; lorsque l'enthousiasme fut un peu calmé, le petit Gottlieb se leva.

— Maître Rudolph, dit-il en prenant une attitude modeste contre laquelle protestait le sourire équivoque que l'on voyait courir sur ses lèvres, vous avez raison de tenir en médiocre estime cette profession de docteur en je ne sais quoi à laquelle la volonté de mon oncle m'a prédestiné : certes, j'eusse préféré devenir un chasseur, comme vous et lui, et bourrer un fusil de tout le papier noirci dont je suis forcé de me bourrer la mémoire ! J'espère, cependant, que la source où j'ai puisé ne vous empêchera pas de reconnaître la justice du principe que je vais émettre : il faut être juste avant d'être généreux, payer ses dettes avant de faire des cadeaux, s'acheter des chemises avant de se parer de dentelles ; je crois donc que, sous peine de passer pour des ingrats, avant de porter toute autre santé, nous devons boire à celui auquel nous devons d'être si joyeusement réunis autour de cette table.

L'assistance répondit par un murmure approbateur ; le vieux Rudolph, qui ne doutait pas que ce ne fût envers le maître du logis que les principes, auxquels l'étudiant avait fait allusion commandaient la reconnaissance minauda un remerciement confus et attendri, tandis que la satisfaction épanouissait sa large face, que des soupirs de jubilation s'échappaient de sa poitrine avec des bruits de soufflets de forge.

— Au loup noir ! reprit Gottlieb en élevant son verre ; que Dieu le préserve de tout mal ! qu'il vive éternellement, afin qu'éternellement aussi maître Rudolph nous réserve d'aussi agréables festins !

III

Comme tous les chasseurs de ce monde, maître Rudolph avait essuyé bien des déceptions pendant sa longue carrière. Son fusil avait raté sur maint gibier que son imagination ensachait déjà dans son carnier ; il avait tiré un lièvre au taillis et son chien lui avait rapporté une couleuvre ; il avait rembuché un vieux dix-cors ; en conduisant le seigneur à ses brisées, il n'avait lancé qu'un daguet ; ayant tué un grand sanglier à son quart-an, il avait cédé à la fantaisie de décorer sa boutonnière de la vrille de sa victime, et l'animal, soudain rafraîchi par cette saignée intempestive, s'était relevé, avait disparu, sans consentir à payer au saloir de son adversaire un autre tribut que celui du trophée qu'il abandonnait ; mais, ainsi que lui-même il le raconta dans la suite, aucun de ces mémorables événements ne l'avait laissé dans une stupeur comparable à celle qui succéda à ce qu'il appelait l'inqualifiable sottise du petit Gottlieb.

Pendant quelques instants, il demeura muet, consterné, ne sachant que trop s'il rêvait ou s'il était éveillé ; la parole lui revint avant la conscience de ce qui venait de se passer, un formidable juron lui servit de manifestation ; enfin ses idées se débrouillèrent, il reprit ses sens, et, affectant de ne pas considérer le blondin comme objet digne de son courroux, il s'adressa à Hermann.

— Il faut, dit-il, que le diable soit baugé dans la cervelle de ce garnement plein de malice ! Lui seul a pu lui inspirer la pensée de mêler le nom d'un brigand de loup à celui d'honnêtes chrétiens comme nous. J'ai cédé à ta prière, Hermann, en autorisant ce jeune drôle, qui ne fait point partie de la confrérie à verte livrée, à placer son escabeau au milieu des nôtres, et tu vois en quelle monnaie il me paie de ma condescendance ? J'aurais dû écouter Heinrich, qui tout bas me faisait observer que cette infraction à nos statuts porterait à treize le nombre des convives,

nombre qui ne plaît à personne.

— Bah ! répliqua le jeune homme, le nombre treize ne serait à redouter que si, sur la table, il n'y avait du vin que pour douze. C'est un danger auquel nous ne sommes pas exposés ; vous-même l'avez dit, maître Rudolph. Faites-moi donc raison avec ce charmant vin du Necker, et longue vie au loup noir !

Sur cette récidive, le visage de maître Rudolph prit la couleur de l'éclat du fer qui sort de la fournaise ; il lança son gobelet contre la muraille avec un geste furieux.

— Te tairas-tu, basilic ! Peux-tu croire que j'oublierai les nuits sans sommeil, les courses enragées, les fatigues, les privations et mieux encore les reproches, les humiliations que je dois à ce maudit. Que Satan découple tous les diables de son enfer sur ce loup damné et qu'il souffre mille morts avant d'expirer ! Voilà le seul vœu que je trouve pour lui dans mon gosier, Gottlieb ; que moi-même je sois à jamais condamné à me désaltérer d'eau claire, si je permets à nos vidercoms de se choquer sur d'autres paroles que sur celles que je viens de prononcer.

Tous les chasseurs riaient à gorge déployée de l'espièglerie de Gottlieb, de la naïve fureur de leur hôte. La jolie Lina s'était rapprochée de la table, elle fixait sur son ami d'enfance un regard suppliant ; mais surexcité par le succès qu'il venait d'obtenir, Gottlieb ne prêtait nulle attention au langage de ces beaux yeux dans lesquels il lisait si couramment quelques années auparavant. De son côté, Hermann paraissait affligé de voir le vieux Rudolph exposé aux moqueries de la jeunesse ; il se hâta d'intervenir.

— Calmez-vous, maître Rudolph, s'écria-t-il ; sied-il au plus vénérable d'entre nous de se courroucer des vains propos d'un enfant ? Sied-il à un vieux limier de s'échauffer sur la coulée d'un innocent écureuil ? Soyez indulgent pour votre petit ami Gottlieb, il n'est pas du métier, il ne saurait comprendre les haines vigoureuses que nous tenons en réserve pour tous les braconniers, qu'ils soient hommes ou qu'ils soient loups.

— Hum ! grommela Heinrich de façon à n'être entendu que

de ses voisins ; je ne m'étonne guère qu'il le soutienne, l'irrévérencieuse effronterie de ce vaurien doit lui plaire.

Mais Raubvogel venait en aide à Hermann dans la tâche de ramener le calme et la gaieté sur le visage courroucé de leur hôte.

— D'ailleurs, que vous importe, vieux Rudolph, disait-il, le loup, qui si longtemps vous a persécuté, est bien loin assurément. Les seules erres qu'il nous ait donné à juger, et que nous avons trouvées il y a trois jours, étaient si hautes, que mon chien Braün, le nez le plus délié de toute la Bohême, n'a pas seulement daigné se rabattre. C'était au sud du Welskosehen, n'est-ce pas ? À deux portées de fusil du fleuve ? N'est-il pas évident qu'il l'a traversé ? Les grandes eaux qui vont suivre les neiges l'empêcheront de revenir dans ses voies ; il se cantonnera sur l'autre rive, et je gagerais mon bon couteau à poignée d'argent que vous ne le reverrez plus jamais que dans vos rêves.

— Que Dieu t'entende ! murmura Rudolph avec un gros soupir ; mais il faudrait ne pas être chasseur pour prétendre que tes suppositions ne sont pas fondées. Oui, il aura traversé le fleuve, c'est évident ; à moins qu'il ne lui ait poussé des ailes, il ne saurait avoir fait son retour sans laisser au moins une trace !

— Peut-être, dit Heinrich en hochant la tête.

— Que chante donc cet oiseau de mauvais augure ? demanda maître Rudolph, qui semblait tenir essentiellement à ce que Raubvogel eût raison.

— Dieu veuille que ce que je dis n'ait pas plus de poids et de valeur qu'une chanson ; mais serait-ce donc la première fois que ceux qui sont ici auraient entendu parler d'animaux qui ont du loup toute l'apparence, et qui sont en réalité une des formes que prend le malin esprit pour tourmenter les pauvres chrétiens.

Un tonnerre d'éclats de rires, au-dessus desquels on distinguait la voix perçante de Gottlieb, accueillit la supposition d'Heinrich ; le vieux Rudolph menait le branle, il semblait prêt à suffoquer. Cependant cette explosion d'hilarité n'avait point été générale. Deux ou trois chasseurs, et ce n'était ni les moins bra-

ves ni les moins hardis, avaient pâli : Lina et Barbe, tremblantes, avaient fait le signe de la croix ; seul, Hermann ne cédait à aucune des deux impressions qui partageaient l'assemblée.

Lorsque les spasmes convulsifs qui faisaient onduler le volumineux abdomen du maître du logis se furent apaisés, celui-ci prit la parole, en s'interrompant de temps en temps, soit pour tousser, soit pour donner un nouveau cours à sa gaieté.

— Par les andouillers de Belzébuth, qui, dit-on, porte sept à chaque merrain, nous te rendons grâce, Heinrich, pour avoir ramené parmi nous la belle humeur que la malice de cet étourneau de Gottlieb avait bannie.

— Riez, riez, murmurait Heinrich, riez pour la grande joie de celui qui, peut-être, est là dans l'ombre qui vous écoute.

— Tu affirmes donc, reprit Rudolph, que le loup noir est le diable en personne ? Puisque tu es si bien informé de ce qui le concerne, apprends-nous, Heinrich, comment on peut amener monsieur Satan à l'hallali. Je ne te cache pas que je vais souhaiter son retour dans mes bois avec autant d'ardeur que j'ai désiré son départ ; je serais si fier d'avoir son pied à offrir au noble comte mon maître, au lieu d'un frais bouquet de roses de Noël.

— Demandez au chapelain de Strietchen, dit Heinrich, il vous répondra, c'est son affaire ; ce n'est pas la mienne.

— Sur quel serpent a donc marché le frère Heinrich ? demanda Schwarz, qui voyait avec autant de déplaisir que maître Rudolph l'attention des convives se détourner du vin de Necker ; pourquoi apporte-t-il, au milieu de ses camarades, une humeur aussi aigre, une figure aussi maussade que le sont celles d'une vieille fille qui danse à la noce de sa jeune sœur ?

— Sur quel serpent il a marché, je vais te le dire, Schwarz ; Heinrich a marché sur le serpent de l'envie : trois fois, depuis trois jours, je le vois épauler sa carabine, et trois fois je vois le cerf s'en aller aussi leste, aussi dispos qu'un chanoine qui va prendre possession de sa prébende. Heinrich ne saurait pardonner à ses compagnons de ne pas traiter le gibier avec la même

courtoisie.

— Si quelqu'un ose se vanter de n'avoir jamais en vain ajusté l'animal qui court et l'oiseau qui vole, tant pis pour lui ; une adresse si merveilleuse donne à penser.

En parlant ainsi, Heinrich regardait fixement Hermann, mais Hermann ne semblait pas l'entendre.

— Oui, continua-t-il, en s'animant de plus en plus, oui, bien qu'il y ait dans ma chaumière un beau trophée de bois recourbés et luisants qui témoignent de la rapidité et de la sûreté de mon regard, j'ai depuis trois jours manqué trois fois le cerf, j'en conviens ; peut-être eussé-je été plus heureux si le roi de la journée m'eût confié la balle dont il se sert, si j'eusse consenti à la couler dans ma carabine.

— Qu'à cela ne tienne, dit la voix froide et incisive d'Hermann, à la première occasion, j'ouvrirai mon sac à Heinrich, il choisira.

— Mon choix est fait ; je prendrai le lingot de plomb qu'Hermann conserve si précieusement dans son scapulaire, celui qu'il porte sur sa poitrine comme une relique sainte et vénérée.

Le pâle visage d'Hermann était devenu livide ; ses cheveux se dressaient sur sa tête, ses yeux injectés de sang jetaient des flammes ; il se leva si brusquement que l'immense table oscilla sur sa base, et d'une voix qui ressemblait à un rugissement :

— Il y a longtemps, bien longtemps que tu me cherches, Heinrich, s'écria-t-il, tu m'as trouvé ; bien longtemps que tu me provoques, me voilà debout devant toi. Compagnons ! je réclame contre Heinrich le droit du franc chasseur ; il fera jour demain pour vider notre différend, non plus avec des vaines paroles comme de vieilles femmes, mais par la voix de nos carabines. À cent enjambées l'un de l'autre, chacun sur une colline, œil pour œil, plomb pour plomb ; qu'il accepte s'il n'est pas un lâche.

Heinrich s'était dressé non moins furieux, non moins menaçant que son adversaire ; cependant il ne répondit pas à celui-ci, il affecta de s'adresser aux autres chasseurs.

— Je ne suis pas un lâche et je n'accepte pas. Je m'en rapporte à vous, compagnons : la partie serait-elle égale entre celui qui n'a à son service que les honnêtes balles d'un pieux chrétien, et l'homme qui ne craint pas d'employer, — sa subite colère le démontre mieux que toutes nos présomptions, — un plomb qui a été fondu à un feu qui n'est pas de ce monde !

Un effroyable tumulte succéda à ces paroles, quelques-uns des chasseurs prenaient parti pour Hermann, d'autres soutenaient Heinrich ; tous ils échangeaient les provocations, les menaces, les invectives avec un égal emportement.

Barbe et Lina pleuraient d'épouvante, et les trois grands chiens qui se réconfortaient de leurs fatigues en se cuisant consciencieusement devant la fournaise mêlaient leurs lugubres hurlements à ces clameurs.

Les gens du Tyrol s'étaient généralement rangés du côté de leur compatriote : comme ce dernier, ils semblaient sérieusement persuadés qu'Hermann avait un pacte avec l'esprit des ténèbres. L'envie que soulevait chez ses compagnons l'incroyable adresse de celui-ci avait certainement, dans le principe, donné le jour à cette étrange supposition ; mais, une fois émise, elle avait été adoptée avec une foi sincère.

L'homme dont la vie se passe dans les recueils de la solitude, en tête à tête avec les sites les plus sauvages et les plus grandioses de la création, que son métier condamne à cheminer si souvent dans la double obscurité de la nuit et des bois, est tellement accessible à l'instinct du merveilleux, que cet instinct devient pour lui un besoin. Si ferme que soit son cœur, si distrait, si inerte que soit son esprit, malgré lui, par la comparaison, le sentiment de sa faiblesse l'envahit et le pousse invinciblement vers l'idéal. L'être humain a l'horreur de l'isolement, comme la nature a l'horreur du vide. À défaut de voix qui lui répondent, il écoute le vent qui fait frissonner les hautes herbes, la brise qui tord les cimes gémissantes, le ruisseau qui chante, le torrent qui mugit. La noire silhouette des grands pins, les rochers qui den-

tellent l'horizon, les nuages échevelés qui courent sur sa tête, tout ce qui dans l'ombre peut affecter la forme d'un fantôme, comme tout ce qui parle au milieu du grand silence, viennent stimuler les vagues aspirations de son âme. Son imagination se met à l'œuvre, elle peuple la thébaïde d'un monde d'esprits, amis ou ennemis, bons ou hostiles, selon les impressions ou le caprice de celui qui les évoque. C'est bien autant en raison de ces prédispositions natives que de l'ignorance des populations, que la superstition reste plus vivace dans les montagnes que dans les pays de plaine.

Dans certaines parties du Tyrol et de la Bohême, la sorcellerie conserve encore aujourd'hui le prestige qui la caractérisait au quinzième siècle, et il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'une nouvelle édition de la légende de Freyschutz y rencontrât de nombreux partisans. La rumeur qui attribuait la supériorité d'Hermann sur ses compagnons à un secret commerce avec le démon avait longtemps sourdement grondé, dédaignée de celui qui en était l'objet, ainsi que de maître Rudolph et de quelques autres esprits forts. Maintenant que la haine d'Heinrich avait fait éclater l'accusation à la face de tous, ceux qui jusqu'alors s'étaient contentés de hocher la tête, lorsqu'on racontait devant eux quelque nouvel exploit du chasseur, ne craignaient plus d'affirmer hautement ce qu'ils croyaient la vérité. Au bout de quelques instants, l'altercation prenait un caractère de violence telle, que peu s'en fallut qu'elle ne reçût un dénouement sanglant. Gottlieb avait arraché du fourreau le coutelas que son oncle portait au côté, et debout sur son escabelle, il criait à Heinrich :

— Veux-tu de moi, au lieu de mon parent, maître Heinrich ? Pour justifier ta couardise, prétexteras-tu encore que j'ai le diable dans ma poche d'étudiant ? ce qui est ma foi vrai, car le voyage n'y a pas laissé un kreutzer. Je ne m'entends pas plus à manier une carabine qu'un chat à s'escrimer d'une fourchette ; mais voici un tranche-lard qui ressemble à nos rapières comme je ressemble à un homme, en raccourci : tu as le pareil à ton côté, dégaîne, monte sur la table, et par saint Belzébuth, qui est bien

plutôt ton patron que le mien, la nappe de notre hôte sera bientôt teinte d'une liqueur plus rouge et plus vermeille que son vin !

Gottlieb devait à l'Iliade assez d'insomnies pour se croire autorisé à piller le vieil Homère ; il continuait donc d'interpeller et de provoquer son adversaire à la façon des héros antiques, c'est-à-dire en accentuant ses tirades des plus redondantes invectives, assaisonnées de lazzis qui conservaient le vigoureux parfum des tavernes d'Innsbruck, auxquelles elles avaient été empruntées.

Tout à coup, au moment où il arrivait au paroxysme du sublime en ce genre, une main le saisissant par le collet de son habit coupa net dans la gorge de l'orateur une de ses métaphores les plus énergiques ; cette main vigoureuse, l'arrachant aux hauteurs où il planait, le tint suspendu entre le ciel et la terre pendant quelques secondes, puis, le jetant brutalement sur le carreau, le laissa libre de reprendre haleine.

Cet acte de vigueur et d'autorité émanait de maître Rudolph ; et en même temps la voix de stentor du vieux chasseur parvenait à se faire entendre au milieu du tumulte.

IV

— Mort et massacre ! criait maître Rudolph, tous à vos places, et tous assis ! Le premier qui s'agite sur son escabeau, le premier qui gronde, aura à compter avec son doyen. Quelle honte ! J'aurais convié le loup noir et ses damnés amis, que mes vieilles solives n'auraient pas retenti de pires hurlements ! J'ai cinquante-neuf ans d'âge, quarante-deux se sont écoulés depuis que, pour la première fois, j'ai acquis le droit d'attacher la branche verte à mon bonnet ; j'ai traversé des temps malheureux, j'ai vu des bandits dévaster nos faisanderies, j'ai vu nos cerfs tomber par centaines sous les balles de soldats étrangers ; mais jamais je ne fus le témoin d'une scène qui ait gonflé mon cœur d'autant de tristesse et de colère. Remue tes vieilles jambes, pauvre Rudolph, conduis tes hôtes dans tes meilleurs cantons, et livre-leur tes cerfs les plus beaux ; que le feu flambe dans ta cheminée comme dans le palais d'un margrave, choisis ta nappe la plus blanche, ta vaisselle d'étain la plus brillante, prodigue ton vin pour que le festin du soir soit digne des travaux de tes amis ! Ces amis reconnaîtront ton hospitalité en échangeant à ta table des injures dont rougiraient des bouviers gorgés de bière, en vociférant des menaces, des cris de mort qui glacent ta fille de terreur. Savez-vous, reprenait le vieux chasseur avec une recrudescence d'indignation, savez-vous que jadis la corporation eût sévèrement châtié cet outrage à votre hôte ! Mais tout s'en va dans la vieille Allemagne ! Les savants principes qui étaient notre gloire, les saines traditions qui étaient notre force, tout, jusqu'à cette insouciant gaité qui semblait devoir rester l'apanage de notre profession. Encore quelques générations et, sous les plis de la verte bannière, on ne verra plus que limiers bavards, que lévriers podagres, que petits-mâtres qui n'auront du chasseur que le bel habit et que mélancoliques buveurs d'eau claire !

À la voix courroucée de leur doyen, tous les convives avaient regagné leurs sièges ; Heinrich lui-même gardait un silence

farouche. Hermann, les deux coudes appuyés sur la table, le visage enfoncé dans les mains, paraissait absorbé dans ses réflexions ; seul, Gottlieb avait osé sourire, lorsque, après cette évocation d'un passé si regretté, maître Rudolph avait tracé le lamentable tableau de l'avenir réservé à sa corporation ; mais un regard sévère du vieux chasseur avait arrêté dans son essor la plaisante répartie que méditait sans doute l'étudiant.

— Courbe la tête, Heinrich, continua le vieux Rudolph ; c'est de toi qu'est venue la sotte provocation, cause première du tumulte. Et toi, Hermann, toi que je prenais pour un sage, toi qui n'as pas le vin pour excuse, comment t'es-tu montré plus emporté et plus violent qu'Heinrich lui-même ? Un ancien a dit, avec raison, que, de toutes les ivresses, celle de la colère était pour l'homme la plus redoutable.

En disant ces mots, et peut-être pour donner plus de poids à l'opinion qu'il émettait, maître Rudolph avait rempli son verre et l'avait philosophiquement vidé jusqu'à la dernière goutte.

— Maître, reprit Hermann, sans quitter son attitude, en oubliant les devoirs sacrés de l'hôte envers son hôte, je vous ai offensé, je le regrette.

— Tu le regrettes, s'écria maître Rudolph, dont la physionomie prit subitement son expression la plus souriante, et morbleu ! lequel ici songerait à t'en demander davantage ? Qu'Heinrich en dise autant ; remplissons les vidercoms et oublions, en trinquant, cette absurde querelle.

— Mais, continua Hermann, sans paraître avoir entendu l'interruption du doyen, mais la patience a ses bornes et la mienne avait trop longtemps duré, je ne devais pas me contenir. Mieux vaut avoir encouru votre blâme que d'avoir perdu votre estime et celle de nos compagnons.

— Bah ! répliqua le vieux Rudolph en affectant l'indifférence, si un étranger avait tenu ce sot propos, je respecterais ta susceptibilité, Hermann ; mais, entre chasseurs, sied-il de se montrer aussi chatouilleux ? J'aurais voulu que tu pusses nous

entendre, il y a trente ans, alors que le père du comte actuel découplait quatre-vingts vaillants chiens sur la trace d'un sanglier ; lorsque, penchés sur nos chevaux fumants et blancs d'écu-me, franchissant les ravins, courbant les gaulis, nous courions, rapides comme la tempête ; lorsqu'au retentissement de ces endiablées trompes françaises, les feuilles frissonnaient sur les arbres, que les herbes tremblaient sur la terre, je ne sais ce qui se passait en nous ; c'était comme une espèce de folie qui envahissait notre cerveau. Il nous semblait que nous avions du vitriol au lieu de sang dans les veines ; si rapides que fussent nos montures, nous les souhaitions plus rapides encore ; nous avions faim et nous avions soif d'espace ; le sanglier eût débouché dans la lune que nous eussions crié : Hurrah ! et fouillé de l'éperon jusqu'à la botte. Mais si tout à coup, à la suite de quelque défaut, un lugubre silence venait à succéder à ces tonnerres d'abois, si une partie de la meute s'emportait dans un change, j'eusse voulu, te dis-je, que tu entendisses les injures, les menaces, les reproches que s'adressaient les chasseurs, s'accusant les uns les autres de maladresse. Tiens, Hermann, continua maître Rudolph en prenant l'air contrit d'un homme qui se résigne à un aveu bien pénible, je crois qu'il n'est pas de nom d'animal immonde qui n'ait servi, au moins une fois, à remplacer celui que je tenais de mon parrain, et cependant, non-seulement je ne m'en sentais pas offensé, mais je n'ai, je le jure, qu'un regret en ce moment, celui qu'elles soient muettes et glacées, les lèvres des chers et bons compagnons qui m'ont décerné tant d'épithètes malsonnantes. Crois-moi, Hermann, ajouta le bonhomme, qui paraissait souhaiter avec ardeur la réconciliation des deux ennemis, Heinrich n'a pas voulu t'offenser. Je sais bien que tu n'as pas l'humeur enjouée des gens du métier, Hermann, et c'est dommage, car, avec elle, tu eusses été le chasseur le plus accompli qui fût jamais ; quoi qu'il en soit, tu dois comprendre qu'il est certaines licences que la joie du festin autorise ; tu as trop de bon sens pour prendre au sérieux cette folle accusation d'avoir reçu du diable un morceau de

plomb en échange de ton âme. Heinrich a voulu plaisanter. Il va te le dire : N'est-ce pas, Heinrich, que tu entendais plaisanter ?

L'excellent maître Rudolph avait mis dans son accent l'expression la plus persuasive, ses yeux suppliaient comme sa voix ; mais Heinrich hocha dédaigneusement la tête, et de sa voix la plus sombre :

— Non, dit-il, non, Rudolph, je n'ai pas entendu plaisanter.

Hermann, si maître qu'il fût ordinairement de sa personne, ne put retenir un frémissement de colère.

— Mille massacres ! allez-vous recommencer ? s'écria maître Rudolph ; une aussi belle journée doit-elle finir aussi misérablement ? Ne pourrons-nous seulement vider en paix les pots qui nous restent devant nous ?

— Maître Rudolph, nous ne recommencerons pas, répondit Hermann, qui parut avoir subitement recouvré tout son calme. Pour ma part, je n'oublierai pas une fois de plus les égards que je dois à votre âge et à votre hospitalité ; et pour le cas où tout le monde ici ne penserait pas comme moi, je vous fais le serment d'être sourd à toutes les provocations, de rester, jusqu'à demain, muet devant toutes les menaces. Buvons donc, puisque vous voulez boire : remplissez mon gobelet, maître Rudolph, je vous ferai raison.

— Comment ! s'écria le vieux chasseur, qui paraissait abasourdi par la détermination soudaine de son ami, c'est du vin que tu veux que je te verse ? À la bonne heure, et voilà ce qui s'appelle réparer noblement ses torts.

En disant ces mots, il avait choqué son verre contre le verre d'Hermann ; la plupart des convives l'imitèrent ; les gens du Tyrol s'abstinrent avec Heinrich, décidés comme lui, et malgré l'éloquence de maître Rudolph, à ne plus dissimuler leurs sentiments malveillants envers leur compagnon.

Cette réserve entêtée n'avait point échappé au vieux chasseur ; l'idée d'une rencontre sanglante entre deux de ses hôtes lui était odieuse, cependant, je dois avouer qu'il n'éprouvait ni

moins de répugnance ni moins d'horreur pour l'influence que cette attitude d'une partie des convives devait avoir sur la suite du banquet ; il comprit que le dénouement de la fête était grandement compromis s'il ne parvenait à opérer une puissante diversion sur l'esprit de ses hôtes.

— Ah çà, petit Gottlieb, dit-il à l'étudiant, serais-tu par hasard devenu muet, toi qui jaisais tout à l'heure aussi haut et aussi dru qu'un essaim de pies et de geais qui aperçoivent un cerf à la reposée ?

— Morbleu ! on le deviendrait à moins, répondit Gottlieb avec humeur : Maître Pétrus Richter, le tortionnaire de la bonne ville d'Inspruck, n'a pas la corde aussi rude que vous avez le poignet, maître Rudolph. Savez-vous que voici la seconde tasse que je vide, sans parvenir à m'assurer qu'il me reste un trou au fond du gosier.

— Continue, petit, continue jusqu'à ce que tu puisses juger que le conduit n'est pas bouché ; puis, pour achever de le débayer, petit Gottlieb, fais-y passer les plus jolies des chansonnettes dont ces pédants d'Inspruck ont garni ton sac.

— C'est ainsi que vous prétendez amuser vos hôtes ? répliqua l'étudiant ; que votre main me serve une seconde fois de cravate, si je me décide à utiliser ce que vous m'avez laissé de respiration pour endormir de joyeux chasseurs par les sornettes que les autres de là-bas me cornent depuis cinq ans aux oreilles. Tenez, maître Rudolph, je bâille rien que d'y songer.

— Morbleu ! que ta chanson vienne d'Inspruck ou d'ailleurs, au bout du compte cela nous sera indifférent, pourvu qu'elle nous mette en train, pourvu que nous puissions en répéter le refrain.

Un éclair de malice fit étinceler les yeux de Gottlieb.

— J'ai bien, dit-il, une chanson à votre service, maître Rudolph, mais vous avez été si sévère pour la pauvre petite santé que je me suis hasardé de porter que la terreur de vous déplaire une seconde fois paralyse ma langue dans mon palais.

— Oui, oui, répliqua maître Rudolph en riant de bon cœur,

tu as, en effet, l'air timide d'un renard qui guette une perdrix dans le sillon. Courage donc, pauvre petit, et par saint Hubert, je le jure, je ne m'offenserai pas de ta chanson, quand bien même elle célébrerait les vertus du loup noir.

I

Harloup, Harloup, en chasse ! en chasse !
 Raie le flanc de ton coursier !
 Déjà nos chiens ont pris la trace,
 Nos chiens sûrs, aux jarrets d'acier.
 Rallie à leur troupe pressée,
 La terre vole derrière eux ;
 On voit sur leur dos la rosée
 Pleuvoir des buissons épineux.
 La meute, par l'enfer vomie,
 Roule et bondit sur le gazon,
 Dieu veille sur la belle amie
 Que tu laissais à la maison.

II

Harloup, le loup gagne la plaine,
 La queue en bas, le nez au vent ;
 Dirait-on pas qu'il se promène
 Du pas grave d'un vieux savant ?
 Pourtant sans peine il tiendra tête
 Aux vaillants chiens qui fendent l'air,
 Aussi fougueux que la tempête,
 Aussi rapides que l'éclair.
 Chasseur, dans ta course ennemie,
 As-tu mesuré l'horizon ?
 Que va penser la belle amie
 Que tu laissas à la maison ?

III

Chasseur qui ne connais pas l'heure,
 Tu veux sonner ton hallali ;
 Trouve après cela ta demeure,

Et le doux chemin de ton lit ;
 Les chiens te l'apprendront peut-être :
 Sur le sol à présent jonché,
 Ils se sont égrenés, mon maître,
 Comme un collier mal attaché ;
 Contemple en leur troupe blêmie
 Tous les degrés de pamoison ;
 Ainsi se plaint la belle amie
 Que tu laissas à la maison.

— Bravo ! Gottlieb, dit maître Rudolph après le refrain qu'il répétait aussi consciencieusement que pas un : Tu chantes bien, quoique je suppose, à vrai dire, qu'une complainte, ou bien une ariette, conviendrait mieux à ta voix de fauvette que cet âpre cantique des chasseurs. Ce que tu nous dis là ne date pas d'hier ; il n'est pas un de nos compagnons qui n'ait été bercé avec ce vieil air et je cherche en vain la raison de tes préférences.

— Patience, maître Rudolph, répondit Gottlieb, qui n'a pas tout entendu n'a rien appris, et peut-être le dernier couplet vous réserve-t-il une surprise.

Et Gottlieb continua :

IV

Mais tu disparais dans la brume,
 Et je ne vois de ton cheval,
 Aux feux que son sabot allume,
 Passer que l'ombre au fond du val.
 Chasseur, chasseur, tourne en arrière !
 Le loup gourmand peut, avant toi,
 Franchir la porte hospitalière
 Où l'attend un morceau de roi.
 D'une pouponne qui s'ennuie,
 Le larron vite aura raison !
 Dieu te garde la belle..... truie
 Que tu laissais à la maison.

À l'expression malicieuse avec laquelle l'étudiant insistait sur

cette substitution d'un animal aussi utile que peu poétique à la belle amie de la chanson, maître Rudolph comprit que l'allusion devait l'atteindre dans ses affections les plus positives : tandis que ses convives faisaient éclater les applaudissements, il se leva de table et sortit précipitamment.

Une minute après, il rentrait le front chargé de nuages précurseurs d'un nouvel orage.

— Lina, Barbe, dit-il, s'adressant à sa fille et à sa servante, je viens de l'étable, la porte est grande ouverte ; elle est vide de celle qui l'habitait.

Barbe fit entendre une exclamation de surprise, tandis que Lina demeurait tout interdite et que l'étudiant répétait de sa voix retentissante la variante de son dernier couplet. Les convives, soupçonnant un événement considérable, quittèrent la table et firent cercle autour du maître du logis qui, ne remarquant pas l'embarras de sa fille, s'en prit sur-le-champ à l'instigateur de ce coup de théâtre.

— C'est encore là un de tes tours, bandit enragé, s'écria-t-il ; tel nous t'avons vu partir et tel nous te retrouvons, quêtant le mal avec l'ardeur d'un chien pour le gibier de plume. Dieu seul peut savoir combien, jadis, l'intervention de la pauvre Lina t'a épargné de coups de houssine. Aujourd'hui, à son débotter, monsieur le drôle a trouvé plaisant de rire aux dépens du bonhomme en lâchant la truie, en la chassant dans les bois ! La plus magnifique truie qui ait jamais grogné dans toute la Bohême ! Mais ni pleurs, ni prières n'obtiendront cette fois ton pardon.

— Ah ! maître Rudolph, dit Gottlieb avec componction et sans manifester le moindre effroi, est-ce ainsi que vous gardez votre serment ? un serment qui a eu le grand saint Hubert pour témoin ?

— Belle espièglerie, continuait maître Rudolph, sans se soucier de l'écouter, une espièglerie qui me coûtera vingt bons florins ! Tiens, tu me fais regretter de ne t'avoir pas étranglé lorsque je te tenais tout à l'heure.

Et maître Rudolph se précipita vers Gottlieb, comme s'il fût décidé à se débarrasser du remords qu'il venait de manifester ; mais plus prompte encore, Lina se jeta entre lui et son père et, joignant les mains devant celui-ci :

— Père, lui dit-elle, ce n'est pas à Gottlieb que doivent s'adresser vos reproches, c'est à moi qui ai laissé ouverte la porte de l'étable.

— Dis donc qu'une fois encore tu veux le préserver du châ-timent qu'il mérite !

— Par ma sainte patronne, mon père, je dis la vérité, je vous le jure. Au moment où vous êtes rentré, j'étais dans cette étable, vous m'avez appelée, je suis accourue sans songer à la refermer.

— Mais, morbleu ! pourquoi n'y pas être retournée ?

Lina baissa la tête et garda le silence ; jamais elle n'eût osé avouer que le retour de Gottlieb, la joie de revoir son ami d'enfance avaient trop doucement agité son cœur pour qu'elle se préoccupât de l'animal dont la disparition faisait tant de bruit.

Il en était autrement de maître Rudolph, lequel se résignait difficilement, parce qu'il avait vu disparaître avec la fugitive l'élément principal du mets national dont il était très-friand.

— Une si belle truie, répétait-il d'un ton lugubre, une main de bonne graisse sur les flancs, compagnons ! N'est-il pas douloureux de penser que ce sera pour les loups que nous lui aurons prodigué tant de soins, que nous l'aurons gorgée de farine d'orge ? Il en reste au moins une bonne douzaine dans la forêt, elle ne saurait leur échapper.

— Maître, dit Gottlieb, d'une voix sentimentale et en humant à petits coups le verre de vin qu'il s'était versé, le moment est venu de vous servir une des facéties que l'on nous enseigne à Inspruck. La philosophie prétend que le malheur n'est rien, que seule l'appréhension est quelque chose ; donc, si vous êtes de cet avis, consolez-vous, le désastre que vous redoutez est consommé ! Attendez un instant encore, maître Rudolph, avant de lâcher bride à la tempête, car j'ai encore à vous révéler ce qui, à mon

gré, constitue tout le piquant de l'aventure. Sachez donc, maître Rudolph, que l'auteur du crime, le déprédateur des boudins, saucisses et jambons que représentait pour vous cette bête infortunée, est précisément celui que les plus habiles chasseurs du Tyrol et de la Bohême cherchent vainement depuis trois jours dans cette forêt ; celui qui, s'il fallait croire le digne Schwarz, n'aurait pas hésité à traverser le fleuve, dans le seul but de conquérir vos bonnes grâces, celui qu'Heinrich...

L'impatience de maître Rudolph ne permit pas à l'étudiant d'achever.

— Le loup noir ! s'écria-t-il.

— Le loup noir, vous l'avez nommé, répondit Gottlieb.

Un grand mouvement succéda à cette révélation inattendue ; tous les chasseurs se groupèrent autour de Gottlieb qui se balançait sur son escabelle en se donnant des airs d'importance ; des questions confuses et multipliées s'échappèrent à la fois de toutes les bouches.

— C'est impossible !

— C'est invraisemblable !

— Le petit singe se moque de nous.

— Il espère, ajoutait Schwarz, avec un gros rire, que, sur la foi de ses paroles, nous allons traquer le loup dans la nuit, que nous le laisserons seul avec les pots encore pleins et le morceau de venaison !

— Pouvez-vous prêter quelque attention à ce qui sort de ce museau de belette ? murmurait Heinrich.

Hermann s'avança à son tour, les sourcils froncés.

— Gottlieb, dit-il, cette plaisanterie doit finir. Que tu abuses des bontés que maître Rudolph a eues pour toi depuis ton enfance, c'était trop déjà ; mais que tu te joues de tant de compagnons, c'est ce que je ne saurais souffrir ; ce que tu traites de badinage est pour nous chose sérieuse. Gottlieb, respect au métier qui m'a permis de te nourrir et de t'élever !

— Bel oncle, repartit Gottlieb, que rien ne décidait à se mettre au diapason grave et sérieux de son interlocuteur, bel oncle, ne m'accusez pas d'une telle irrévérence. Que je sois coiffé de deux oreilles d'âne, au lieu du bonnet doctoral que je sollicite, si je n'ai pas pour la chasse et les chasseurs toute la vénération dont je suis susceptible ; dites seulement à mon recteur qu'il me donne pour thèse : *De excellentia venationis*, de l'excellence de la chasse, et vous verrez si je ne démontre pas en trois points que votre profession l'emporte en utilité, en noblesse, sur les autres, autant qu'Ésaï et Nemrod l'emportent en antiquité sur *Hippocra-*

te, mon maître. Non, il n'y avait pas l'ombre d'un badinage dans ce que j'ai avancé tout à l'heure.

— À quoi as-tu reconnu ton loup ? s'écria l'impétueux maître Rudolph, à ses allures, à ses déchaussures, à ses voies ou à ses laissées ? Allait-il d'assurance ? se méjugeait-il ? Parle.

— Si je vous répondais en grec, maître Rudolph, vous ne seriez pas plus embarrassé que je ne le suis pour vous comprendre. Permettez-moi donc de me servir de bon allemand pour vous raconter ce que je sais. Il y a de cela environ trois heures, j'ai vu comme je vous vois le loup qui soupait en tête à tête avec votre truie : après tout, peut-être déjeunait-il, car il m'a paru être en appétit.

— Où cela ?

— À cinq cents pas d'ici, à vingt du sentier qui conduit du village à votre maison, dans la clairière qui est à droite, au pied de ce grand rocher où Lina et moi faisons autrefois nos plus belles moissons des fleurs pourpres des digitales.

Hermann décrocha sa carabine et sortit.

— Mais à quoi as-tu donc deviné que le loup que tu avais vu est celui auquel nous voulons donner la chasse ?

— À sa couleur, parbleu ! un loup nègre est assez remarquable pour que je ne le confonde pas avec le premier venu. Bien qu'à vrai dire, le teinturier qui a trempé celui-là dans le pot au noir n'ait pas gagné son argent ; je ne lui donnerai pas ma pratique, car la bête est restée rousse sous le ventre et aux flancs.

— C'est le loup noir ! s'écria maître Rudolph en laissant sa tête s'incliner sur sa poitrine, et en donnant tous les signes d'un profond découragement.

— C'est là une rencontre moins agréable que celle d'une jeune fille dans un bois, dit Raubvogel ; avoue, petit Gottlieb, qu'en l'apercevant tu as eu grand peur pour ta peau.

Gottlieb fit une moue dédaigneuse.

— Peur, répondit-il, je ne sais pas ; ce que je sais, c'est que le loup noir ne m'a pas paru un hôte aussi cordial que maître

Rudolph pour les convives qui se présentent sans avoir été invités.

— Et le petit Gottlieb s'est sauvé ?

— Sauvé ! voici comment je me suis sauvé, Raubvogel.

En disant ces mots, l'étudiant avait soulevé une des manches de sa tunique de velours, débarrassé son bras d'un mouchoir ensanglanté qui l'enveloppait, et montré l'empreinte béante d'une profonde morsure.

— Et, reprit-il, si vous ne trouvez pas l'équivalent de ces quatre trous sur les reins de votre loup, lorsqu'il vous aura permis d'y regarder, c'est tout simplement parce que mon bâton n'était pas aussi dur que ses dents.

Un murmure d'admiration pour le courage de Gottlieb courut parmi tous les chasseurs.

— Viens ici, coquin, s'écria maître Rudolph, viens que je t'embrasse comme le mérite ta conduite vaillante. J'ai tout oublié, le passé et le présent, tes espiègleries d'autrefois et ta malice de ce soir ; la santé, la chanson, je te pardonne tout, et tu me jouerais de nouveaux tours, que je crois que je te pardonnerais encore. J'avais toujours dit qu'il y avait sous cette peau blanche et satinée l'étoffe d'un hardi chasseur. Ah ! si Hermann avait voulu m'écouter, au lieu de rouler des yeux de blaireau pris au traquenard et de pousser des cris d'orfraie chaque fois que je tentais de mettre ma carabine entre tes mains ! Compagnons, il faut trinquer à celui qui a porté le premier coup à notre ennemi.

— Un instant, un instant, maître Rudolph, répondit l'étudiant ; souffrez que je me mette sous les armes. M'exposer à trinquer avec un verre vide à ma propre santé ! Corbleu ! si c'est ainsi que votre gratitude se comporte !

Au moment où les convives choquaient leurs gobelets, la porte s'ouvrit. C'était Hermann qui rentrait et qui secouait, sur le seuil, la neige dont ses chaussures étaient couvertes.

— Eh bien ! demandèrent cinq ou six voix à la fois.

— Eh bien, mon neveu n'a pas menti ; c'est le loup noir qu'il

a vu, le loup noir que nous quêtions depuis huit jours.

— Tu as trouvé son pas sur la neige ? dit le vieux Rudolph.,

— Oui, et il est aussi impossible de le confondre avec d'autres que de l'oublier une fois qu'on l'a relevé. Le talon est large et gros, les ongles épais, courts et bien appuyés, le pied de devant bien fermé et d'un tiers plus fort que celui de derrière ; enfin il a une connaissance du dedans en dehors.

— C'est bien lui, dit le vieux chasseur avec un soupir et en devenant rêveur.

— Comment supposes-tu, demanda Raubvogel, que des voies si remarquables aient pu échapper à nos yeux et au nez de nos chiens ? car si, ce matin, la neige était encore dans les nuages, du moins le revoir était-il aussi beau que le puisse souhaiter un chasseur.

— Celui qui ne marche pas ne laisse pas de trace.

— Explique-toi.

— Je crois, car il est bien évident que je ne puis vous donner que des présomptions, que ce loup s'était remâché dans le taillis qui se trouve derrière cette maison, au matin du jour où nous nous sommes réunis. C'est la seule partie de la forêt qu'en raison même de la proximité de l'habitation nous ayons négligé d'explorer. Mis en défiance par nos allées et venues, tranquille dans la retraite que le hasard ou ses instincts de ruse lui avaient indiquée, l'animal s'est bien gardé de quitter son liti, et peut-être y serait-il encore, si la truie de notre hôte n'était venue l'exposer à une tentation à laquelle ses entrailles vides ne pouvaient plus résister. Serait-ce donc la première fois que vous auriez vu la prudence donner à un loup, ou à un renard, les vertus d'un anachorète ?

— C'est une explication comme une autre, murmura Heinrich.

— À moins, reprit Hermann, avec un sourire ironique, que ce loup ne soit réellement un diable en train de faire son carnaval sur la terre, et qu'il n'ait parmi nous un complice qui l'ait averti

que son déguisement allait lui devenir fatal. Vous avez le choix entre ces deux suppositions.

— Qu'il soit un loup comme les autres, ou qu'il soit un loup-garou, il faut le tuer, compagnons, s'écria Schwarz ; il y va de notre honneur ; quant à moi, je vous déclare que s'il nous échappe, je n'oserai plus me qualifier du titre de maître chasseur.

— Oui, oui, s'écrièrent les convives, unanimes pour la première fois depuis le commencement du souper.

— Jurons de ne nous séparer que lorsque l'un de nous aura crié : hallali ! sur ce loup maudit.

— Bravo ! fit la voix railleuse de Gottlieb ; ce Schwarz a plus d'esprit à lui seul que tous les loups-garous de l'enfer. Bravo ! et je suis des vôtres, tant que maître Rudolph aura vin et venaison à notre service. Quel dommage que ce pique-assiette ait dévoré la truie avant nous ! Quels superbes jambons elle réservait à nos estomacs.

L'approbation équivoque de l'étudiant se perdit au milieu des transports des convives ; leur enthousiasme arracha le vieux Rudolph à ses méditations, il se leva, le visage illuminé par une inspiration soudaine.

— J'accepte votre généreux concours, mes amis, s'écria-t-il d'une voix profondément émue, et maintenant que nous tenons une voie, nous verrons si le loup noir se jouera plus longtemps de nos carabines. Mais, je vous l'avoue, pour que ma satisfaction soit complète, il ne me suffirait pas d'être débarrassé de cette vermine, il me faut davantage, je veux que sa mort ait servi à ramener la concorde parmi nous.

Un profond silence succéda à ces paroles du vieux Rudolph qui continua :

— Deux de nos frères se sont pris de querelle tout à l'heure, et leur rancune a résisté à nos efforts comme à nos prières. Je vois du sang entre Hermann et Heinrich, et ce sang, je ne veux pas qu'il soit répandu. Je ne veux pas, lorsque vous conduirez le vieux Rudolph à sa dernière demeure, que vous disiez de lui : tel,

qui était plus jeune et qui le valait bien ne l'eût pas précédé, si le vieillard eût mieux usé de l'autorité que lui donnait son âge sur ses compagnons ; lorsqu'un autre aura pris ma place dans cette demeure, je veux que les solives noircies n'aient à lui redire que les chansons, que les rires, que les bruits de pots et de verres qu'elles ont entendus ; je ne veux pas qu'elles lui parlent de meurtre, je ne veux pas que ce chasseur trouve le spectre d'un chasseur assis à ce foyer.

L'émotion de maître Rudolph avait gagné ses auditeurs ; quelques-uns essayèrent du revers de leurs mains leurs visages basanés, et un murmure approbateur courut autour de la table.

— La première vertu du chasseur est la franchise, reprit le vieillard. Que ceux qui vivent dans les villes fassent armes du mensonge et de la dissimulation ; nous, libres enfants des forêts, qui avons conservé le privilège de marcher dans notre force, sous l'œil de Dieu, nous devons toujours dire la vérité, toujours aussi nous devons sincèrement avouer nos torts. J'ai accusé Heinrich de porter envie à l'habileté, à l'adresse d'Hermann, je n'ai pas dit toute ma pensée, je vous en demande pardon comme à lui, compagnons. La rivalité de nos deux frères a une autre cause que je ne vous cacherai pas plus longtemps.

Heinrich baissa la tête en grondant, Hermann laissa échapper un brusque mouvement d'impatience ; un geste impérieux de leur hôte leur imposa silence à tous les deux, et maître Rudolph poursuivit.

— Hermann, et après lui Heinrich, ont tous les deux souhaité la brune Lina pour épouse ; tous les deux, ils m'ont demandé sa main. Celui qui, comme moi, a vieilli dans le métier ne saurait supporter l'idée d'avoir un autre qu'un chasseur pour son gendre. Hermann et Heinrich étaient dignes de mon choix ; si j'ai hésité, c'est que je voulais donner à ma fille le temps de manifester ses préférences. Ces hésitations, chacun d'eux a supposé qu'elles dissimulaient des dispositions favorables à son rival, et c'est ainsi que sans le vouloir j'ai provoqué l'explosion d'une inimitié qui

depuis longtemps, peut-être, couvait dans leurs cœurs. Depuis dix minutes mon parti est pris, compagnons, et ma décision sera irrévocable. C'est cet infernal loup noir que je charge, je vous le répète, de rétablir la bonne harmonie entre nos frères. Qu'Hermann et Heinrich fassent devant vous le serment d'abjurer leur haine, d'oublier à jamais la provocation qu'ils ont échangée, et je jure à mon tour que Lina deviendra la femme de celui dont la balle aura couché le loup noir sur le gazon.

La proposition de maître Rudolph fut accueillie par des applaudissements frénétiques, tous les chasseurs s'empressèrent autour de lui et le félicitèrent d'un expédient qui témoignait si singulièrement de son dévouement à l'honneur de la corporation.

— Acceptes-tu ? demanda-t-il à Hermann.

— J'accepte, répondit celui-ci.

— Et toi, Heinrich, tu te tais encore ?

— Moi, dit Heinrich, je consens aussi, mais à une condition.

— Parle.

— Pour cette lutte, comme pour toute autre, je veux que la partie soit égale entre Hermann et moi ; nos armes, et point de sortilèges, et il me trouvera sur tous les terrains où il lui plaira de me chercher.

— Encore ! s'écria maître Rudolph avec un dépit très-accusé ; la racine du houx est moins difficile à extirper de la terre qu'elle ronge que la superstition de cette tête de caillou !

— Heinrich a raison, murmurèrent cinq à six voix.

— Rien n'est plus simple à accommoder, s'écria Raubvogel ; il suffit que notre ami Hermann consente à se séparer pendant un jour du mystérieux scapulaire qui, suivant Heinrich, contiendrait la balle enchantée. Il peut le donner à notre hôte qui me semble avoir assez peu de foi dans les talismans pour ne point abuser du dépôt qui lui aura été confié. De la sorte, demain soir, il aura été démontré que la plus infaillible des sorcelleries est toujours le regard sûr et rapide de l'adroit chasseur.

L'avis de Raubvogel obtint l'assentiment général. Cependant

la physionomie d'Hermann traduisait une perplexité extraordinaire qu'observaient avec une curiosité haineuse ceux qui avaient pris parti pour Heinrich, et qui n'échappait pas à ceux-là mêmes qui lui conservaient leurs sympathies. Son agitation était extrême, il était livide comme un spectre ; son front reposait sur une de ses mains ; l'autre s'était enfoncée sous sa veste, et à travers les plis du drap on suivait les mouvements de ses doigts crispés qui serraient convulsivement contre sa poitrine l'objet dont on lui parlait de se dessaisir.

Maître Rudolph, malgré ses prédilections pour Hermann, commençait à trouver sa conduite bien étrange, et fronçait ses épais sourcils.

— Et que répond Hermann ? demanda-t-il avec une froideur significative.

— Hermann ne devrait répondre que par ses dédains, répondit le chasseur d'une voix frémissante, mais il attache un tel prix à la demande qu'il vous a adressée, qu'il se décide au sacrifice que vous exigez de lui, et que Dieu lui pardonne.

En achevant ces mots, d'un mouvement brusque, Hermann fit passer par-dessus sa tête le cordon de cuir qui retenait le scapulaire, et il le jeta sur la table devant maître Rudolph.

Ce scapulaire était un petit sachet de drap noir et usé, sans ornement d'aucune espèce ; à la forme sphérique qu'il avait prise, au bruit sourd qu'il avait fait en tombant sur la table, on reconnaissait qu'il contenait une balle, ainsi que le prétendait Heinrich.

Bien que tous les regards se fixassent avidement sur ce mystérieux objet, la plupart des chasseurs avaient remarqué que lorsque Hermann s'en était séparé, ses cheveux s'étaient hérissés sur sa tête, que sa main tremblait comme si elle eût été agitée par la fièvre.

Malgré le scepticisme qu'il affectait à l'endroit de l'intervention diabolique dans les choses de ce bas monde, maître Rudolph lui-même ne releva le scapulaire qu'avec une certaine répugnance, laquelle, n'étant pas dictée par la crainte, devait être attribuée

à quelque sentiment de vénération instinctive.

— Hermann, dit-il, je te remercie au nom de tous de ta condescendance à nos vœux. Ce sera Lina elle-même qui deviendra la dépositaire de ce que je veux continuer d'appeler une relique, et j'espère, je le dis sans trop me soucier de froisser la susceptibilité d'Heinrich, j'espère que la main qui te rendra la babiole à laquelle tu parais attacher un si grand prix aura le droit de rester dans la tienne.

En parlant ainsi, maître Rudolph, qui allait et venait dans la salle, s'était arrêté devant Lina, assise à l'angle le plus obscur de la vaste pièce, et il avait glissé le scapulaire au col de la jeune fille.

— Tu n'as rien perdu de ce qui s'est dit, enfant, je le vois à ta mine plus effarée que celle d'une chevrette qui aurait donné dans le litéau d'une portée de loups. Ne tremble pas ainsi, petite, c'est ton bonheur que j'assure. Que peut souhaiter une fillette si ce n'est de filer les chemises du plus hardi et du plus vaillant des chasseurs ? En attendant, va dormir, ma fille, afin de ne pas montrer des yeux trop fatigués à celui qui, demain, te demandera un doux regard en échange du trophée qu'il aura déposé à tes pieds. Compagnons, continua maître Rudolph en s'adressant à ses hôtes, quoique nous ayons bien maladroitement employé cette nuit, elle n'en est pas moins finie ; buvons donc le coup du bonsoir et allons demander au sommeil des forces pour les fatigues de demain.

Le coup fut bu, maître Rudolph gagna sa chambre en chancelant un peu ; les chasseurs montèrent au grenier ; on entendit le tumulte de leurs pas, le bruit de corps pesants qui s'étendaient sur la couche de paille, et le silence régna dans la maison.

Tous n'avaient cependant pas quitté la salle du souper.

La servante, la vieille Barbe, assise au coin du foyer, sommeillait sur son escabeau, et Lina était restée dans l'attitude où maître Rudolph l'avait laissée, immobile, anéantie, paralysée par la douleur, ne témoignant de son existence que par les larmes qui

ruisselaient sur son visage.

L'événement qui avait terminé la soirée avait tellement absorbé tous les esprits que nul, excepté Gottlieb, ne s'était aperçu que la fille du vieux chasseur n'avait pas obéi à son père.

VI

L'attachement de Gottlieb pour l'amie de son enfance n'avait ni la mélancolie, ni les aspirations confuses, ni les jalousies instinctives de l'amour, cependant il était plus impérieux, plus absolu que ne l'eût été une simple amitié fraternelle. Jamais Gottlieb n'avait pris la peine d'analyser le sentiment qui remplissait son âme, jamais dans ces heures où l'esprit peuple la rêverie de rians fantômes il ne s'était vu lui-même conduisant la jolie Lina à l'autel, mais, malgré la légèreté et l'insouciance de son caractère, au milieu des joies bruyantes de la vie d'étudiant, le souvenir de la jeune fille était demeuré intact, vénéré, adoré dans son cœur. Lorsqu'après une nuit orageuse passée à la taverne, il ouvrait la fenêtre de sa chambrette et jetait un regard attristé vers le nord, lorsqu'à travers le brouillard du matin, les pics neigeux au delà desquels était la Bohême resplendissaient aux fauves rayons du soleil levant, ce n'était jamais ce pays regretté que son œil cherchait à travers la brume, c'était l'image de l'amie qu'il y avait laissée, et cette douce image, docile à cet appel, lui apparaissant aussitôt, le consolait par un sourire de ses peines, et peut-être aussi de ses joies de jeune homme. Sans avoir jamais songé à dire à Lina qu'il l'aimait, cent fois il avait pensé qu'il lui serait doux de mourir pour elle.

Cette vivacité de sentiment, singulière chez un adolescent, avait sa raison d'être : j'ai dit plus haut qu'Hermann remplissait consciencieusement le rôle de père qu'il semblait s'être imposé envers Gottlieb, qu'il acceptait de durs sacrifices afin de pourvoir à l'éducation de celui qu'il appelait son neveu ; cependant son dévouement à ce fils d'adoption était loin d'être exempt des bizarreries qui caractérisaient toutes les actions du sombre chasseur. Non-seulement il lui eût été impossible de trouver dans son cœur la sollicitude inquiète et minutieuse, la tendresse expansive du père véritable, non-seulement il était incapable de se résigner

à écouter l'innocent bavardage du baby, à se prêter à ses jeux enfantins, mais il restait quinteux et farouche, même dans les manifestations de son affection pour lui.

Tantôt il demeurait des semaines entières sans lui adresser la parole, muet à ses questions, sourd à ses prières, insensible à ses caresses, détournant tristement les yeux, lorsque par hasard le regard du pauvre petit rencontrait le sien ; tantôt cédant, sans cause apparente, à une sorte de transport, il prenait l'enfant dans ses bras, le serrait sur sa poitrine, pleurant et murmurant des mots confus, entrecoupés, tout en l'embrassant avec une sorte de rage, et il le laissait plus épouvanté de cet amour qu'il ne l'avait été de l'indifférence et de la rudesse des jours précédents.

Les enfants apportent dans la répartition de leurs sentiments la rigidité calculatrice du banquier qui mesure ses écus, ils ne rendent que selon ce qu'ils ont reçu. Un instinct leur a appris qu'ils étaient faits pour être aimés ; si le père, si la mère font défaut à cet appétit de tendresse et de baisers, ils se rassasient où ils trouvent, tantôt auprès d'une nourrice, d'une servante, quelquefois du brave chien, autre déshérité que dévore aussi le besoin d'aimer, et qui, de son côté, voit sans doute, dans ce petit être frêle et débile, un ami qui ne sera pas un maître.

Seul pendant la plus grande partie des journées, mal à l'aise avec son oncle, lorsque celui-ci se trouvait à la maison, le petit Gottlieb avait sa consolatrice prédestinée dans la fille de Rudolph, qui l'avait si amicalement accueilli lorsqu'il était arrivé dans le pays. La maison du vieux chasseur était située à une assez courte distance de la garderie de Strietchen pour que l'enfant pût s'y rendre de temps en temps, tantôt seul, et quelquefois conduit par Hermann ; bientôt il n'en sortit plus.

Moins âgée mais plus avancée que son petit compagnon, Lina présida bien plus à ses jeux qu'elle ne les partagea. Privée comme Gottlieb des soins et des caresses d'une mère, elle trouva un charme indéfinissable à rendre à cet autre orphelin ce qui lui manquait à elle. Aussi, de jour en jour, elle s'attacha davantage

à celui auquel elle ne voyait en ce monde d'autre appui que cet Hermann dont l'aspect la glaçait elle-même d'épouvante. Elle avait commencé à jouer à la maman avec l'enfant, comme elle jouait avec les poupées que son père lui rapportait de la ville, mais sa destinée lui inspirait tant de compassion, la fibre maternelle avait été si puissamment développée chez elle, qu'elle ne fut pas plutôt entrée dans ce rôle, qu'elle fut saisie non pas seulement par le cœur, mais par les entrailles. Gottlieb avait véritablement retrouvé une mère ; il était devenu le but de toutes les pensées, l'objet de toutes les préoccupations de la petite fille. C'était l'aiguille de celle-ci qui préparait et raccommodait toutes les pièces de ses vêtements ; ce fut de Lina qu'il reçut ses premières leçons de lecture et d'écriture ; ce fut elle qui lui donna les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste ; elle qui lui enseigna à joindre ses mains et à élever son cœur vers le maître de toutes choses ; ce fut elle encore qui, malgré son instinctive répugnance pour Hermann, lui apprit qu'il devait aimer et vénérer comme un père celui qui l'avait recueilli et adopté pour son fils.

Lorsque Hermann avait déclaré à son ami Rudolph qu'il voulait pour son neveu une profession plus lucrative que celle qu'il exerçait lui-même, qu'il était décidé à l'envoyer étudier à Inspruck, la consternation avait été grande dans la maison du vieux chasseur et Lina avait répandu bien des larmes.

Pendant les deux premières années de l'absence de l'enfant bien-aimé, lorsque les occupations du père avaient laissé la jeune fille seule au logis, elle courait sur la route, s'arrêtait sur le revers de la colline, s'asseyait sur la pierre où elle s'était assise pour suivre des yeux le voyageur jusqu'à ce qu'il eût disparu, et elle demeurait là des heures entières, le regard fixé sur l'horizon, comme si elle eût espéré que l'exilé allait tout à coup apparaître au milieu des verts buissons du sentier. Lorsque la jeune fille était entrée dans sa dix-septième année, ces pèlerinages presque quotidiens avaient cessé tout à coup, sans raison apparente. À dater de cette époque, Lina s'était si scrupuleusement abstenue

de prononcer le nom de Gottlieb que le vieux Rudolph, qui n'avait, lui, aucune espèce de raison pour dissimuler l'amitié qu'il conservait au jeune diable dont les jeux turbulents avaient si longtemps animé sa chaumière, avait maintes fois gourmandé sa fille sur ce qu'il qualifiait d'odieuse ingratitude. Un observateur un peu plus perspicace se fût peut-être étonné de voir Lina pâlir et se troubler lorsque devant elle il était question de celui dont elle évitait de parler ; s'il se fût aperçu qu'elle était prête à défaillir lorsque Hermann avait annoncé devant elle le retour prochain de l'enfant adoptif, il n'eût certainement pas fait les honneurs de ces velléités d'évanouissement à l'indifférence.

Après ce retour nécessaire dans le passé de ces deux personnages intéressants, au moins par leur jeunesse, nous allons reprendre notre récit où nous l'avons laissé.

Pendant le séjour de Gottlieb à Inspruck, les lettres d'Hermann avaient été aussi rares qu'elles étaient concises ; Lina avait obstinément laissé sans réponse celles que son jeune ami lui adressait ; quant à maître Rudolph, jamais il n'écrivait, par dignité, prétendait-il ; aussi, en revenant au pays, le jeune homme se trouvait-il dans la situation du marin que son navire ramène des antipodes. Tout en arpentant le chemin de la Bohême, il avait songé, lui qui ne songeait guère, aux modifications que ces cinq années devaient avoir apportées dans la situation de ceux qu'il allait retrouver. La première pensée avait été pour Lina ; il s'était dit que, sans doute, il la reverrait mariée, mère de famille, peut-être. Il pressentait alors que la fin de cette affection si exclusive et pour lui si douce était venue, et ce n'était pas sans un vague regret qu'il lui disait adieu. Puis, entre deux soupirs, il avait murmuré : tant mieux, si elle est heureuse ! et il avait marché d'un pas plus rapide.

Lorsque maître Rudolph, très-ignorant des susceptibilités d'une pudeur virginale, avait déclaré devant tous que Hermann et Heinrich recherchaient la main de Lina, lorsqu'il avait promis cette main à celui des deux chasseurs qui aurait été le plus adroit

ou le plus heureux, Gottlieb avait senti son cœur battre et ses joues s'empourprer ; mille sentiments confus l'agitaient. Il avait assez vécu en dehors de ces mœurs d'une rudesse presque sauvage pour comprendre l'absurdité de ce fanatisme de métier qui livrait le bonheur d'une enfant bien-aimée aux hasards d'un coup de carabine. Il maudissait le vieux Rudolph et ses sottises préventions ; il contemplait le grossier Heinrich avec une sorte d'épouvante ; il se demandait s'il se trouverait un prêtre pour consacrer l'union qui enchaînerait la blanche fille de la Bohême à cet ours du Tyrol. En réfléchissant que son oncle avait pu se prêter à cette proposition sacrilège, qu'il ne l'avait pas repoussée avec l'indignation qu'elle méritait, Gottlieb avait eu pour lui un regard de colère ; mais, en grandissant, il avait apprécié la reconnaissance qu'il devait à son père d'adoption, et ce mouvement désordonné de son âme suffit, en l'effrayant, à en apaiser les révoltes. Il se dit que Lina ne pouvait appartenir à un misérable orphelin qui n'avait pas même l'abri d'un toit de paille à lui offrir ; mieux valait après tout que son mariage resserrât les liens qui les attachaient l'un à l'autre, qu'il l'aimât comme sa parente, puisqu'il ne devait pas penser à l'aimer autrement. Il était à peu près parvenu à maîtriser son trouble, à dégager un pur sentiment de cette atmosphère de haine et de jalousie, lorsque, jetant un regard furtif sur Lina, et voyant scintiller des larmes sur le visage morne et consterné de la jeune fille, il devina que les paroles de maître Rudolph avaient porté un coup bien autrement douloureux au cœur de son amie. Il ne se soucia plus de ses regrets, de ses appréhensions, de sa douleur personnelle, le désespoir auquel Lina paraissait être en proie suffisait pour l'accabler ; décidé à en connaître la cause, à lui venir en aide autant qu'il le pourrait, il avait profité de l'inattention générale pour s'esquiver, et n'était rentré dans la salle que lorsque tous les convives en étaient sortis.

La jeune fille était à la même place, elle cachait son visage entre ses mains, mais ne redoutant plus d'être entendue, elle donnait un libre cours à ses sanglots.

Gottlieb, s'approchant doucement, s'agenouilla devant elle et lui dit :

— Te souviens-tu, Lina, que lorsque j'étais petit, si tu surprénais dans mes yeux la trace de quelques larmes, tu me grondais bien fort pour ne point t'avoir fait ta part dans mon chagrin ?

La jeune fille avait tressailli au son de cette voix ; elle fit un mouvement pour se laisser tomber dans les bras que l'adolescent lui tendait, mais se relevant brusquement :

— C'est vous, Gottlieb, dit-elle avec une émotion que tous ses efforts ne parvenaient qu'à atténuer.

— Vous, pourquoi vous, Lina ? Ne suis-je donc plus Gottlieb, celui que tu as si longtemps appelé ton frère bien-aimé, pour lequel tu as eu les soins et la tendresse d'une mère ? Depuis quand les mères disent-elles vous à leurs enfants ?

Lina ne répondit pas, mais ses pleurs coulèrent avec plus d'abondance.

— Ne te désole pas ainsi, s'écria Gottlieb en frappant du pied avec impatience ; comment se fait-il que ta douleur ait redoublé depuis que je suis auprès de toi ? En vérité, je serais tenté de supposer que c'est moi qui la cause, moi ton ami, moi ton frère, moi ton enfant ; oui, ton enfant, et je ne veux pas d'autre nom, car je n'en sais pas qui me permette de t'aimer davantage.

À mesure que Gottlieb parlait avec une vivacité entraînante, le visage de la jeune fille s'était éclairé ; à ce cri du cœur, trop véhément pour n'être pas sincère, un sourire avait passé sur ses lèvres.

— Vous ne m'aviez donc pas oubliée, Gottlieb ? murmura-t-elle d'une voix douce comme un chant d'oiseau.

— T'oublier, Lina ? Ah ! si mon cœur savait parler ! T'oublier ? est-ce qu'on oublie celle à laquelle on doit toutes les joies de son enfance ? celle qui a mis un rayon de soleil dans la nuit sombre où végète un malheureux orphelin ? T'oublier ? Si j'en avais été capable, oserais-je aujourd'hui invoquer une tendresse dont j'aurais cessé d'être digne ? Non, de loin comme de près,

c'est toujours vers toi qu'ont été mes pensées. Dans mon isolement, là-bas, je n'ai eu qu'une consolation, ton souvenir, comme je n'avais qu'un espoir, celui de te retrouver bientôt. Voyons, ma petite Lina, confie-moi tes peines ; me voici grand garçon à présent, et c'est à mon tour de te soutenir lorsque ton pied rencontre un caillou sur le chemin. D'abord, si tes larmes sont le résultat de cette triomphante idée de faire de toi une nouvelle espèce de prime à la destruction des loups, tu n'as qu'à parler, je vais réveiller ton père et lui dire ce que j'en pense.

— Gardez-vous en bien, Gottlieb, s'écria la jeune fille effrayée ; merci de votre dévouement, mon ami ; je lui devrai de m'en aller consolée, si Dieu bientôt me rappelle à lui, comme je l'espère.

— T'en aller ! Dieu te rappeler à lui ! répondit l'étudiant avec un éclat de voix retentissant. Lina, il faut m'expliquer ce que cela signifie.

— Plus bas, Gottlieb, plus bas, je vous en conjure, vous allez réveiller Barbe, et mon père peut vous entendre. Au nom du ciel, taisez-vous.

— Non, je ne me tairai pas ! Je veux connaître la cause de ton désespoir. Je veux savoir pourquoi tu parles, pourquoi tu souhaites de mourir ! Je te défendrai comme un fils défend sa mère, pied à pied, contre tous, contre ton père, contre Hermann lui-même, s'il le faut.

— Eh bien ! viens, Gottlieb, s'écria Lina éperdue, sortons d'ici, je te dirai tout.

En disant ces mots, elle saisit la main de l'étudiant et elle l'entraîna au dehors.

VII

La lune s'était levée et la neige avait cessé de tomber ; une légère brume montait de la terre vers le ciel et faisait comme un rideau de gaze transparente, au travers duquel on voyait voltiger, comme de blancs papillons, quelques légers flocons que le vent détachait des hautes cimes. De gros nuages noirs couraient rapides, chassés par le souffle de la bise, leurs contours déchiquetés se teintaient d'une nuance cuivrée lorsqu'ils passaient devant le disque rouge de l'astre des nuits. Une pâle clarté éclairait la forêt d'une lueur indécise qui, contre l'ordinaire et par l'effet de la réverbération du tapis de neige, allait en s'assombrissant lorsque l'œil s'élevait vers le zénith ; les troncs des arbres s'accusaient fermes et solides sur l'étroit horizon, tandis que leurs branches tordues se fondaient et disparaissaient dans les vapeurs de l'atmosphère. Le silence des nuits n'est que solennel, lorsque la neige couvre la terre il devient lugubre. Tout bruit, celui même du pas de l'homme et des animaux a perdu ses retentissements ; il semble que l'on foule aux pieds un cadavre et que les plis rigides du linceul, sous lequel la nature est drapée, ne doivent plus s'ouvrir que pour la résurrection.

Dans la disposition d'esprit où se trouvait la jeune fille, elle fut sans doute vivement impressionnée par la tristesse du tableau qui se déroulait devant elle, car elle s'appuya avec force sur le bras qui la soutenait, et Gottlieb la sentit frissonner à plusieurs reprises.

Il la conduisit sous un sapin séculaire dont l'épais parasol avait défendu un coin de la terre des atteintes de la neige ; il la fit asseoir sur le lit des aiguilles desséchées qui s'étaient accumulées à la base de l'arbre, il ôta son habit, en entoura les genoux de la jeune fille et se plaça à ses côtés. Lina le laissait faire, sans paraître avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle.

— Là, dit-il, lorsqu'il eut fini, tu t'es assez souvent privée de

ta couverture afin de me ménager une couche plus chaude et plus douillette pour que je m'inquiète un peu de te garantir du froid ; maintenant, chère Lina, parle sans crainte et sois assurée que le dévouement de ton Gottlieb ne te manquera pas. Ton père est un brave homme que j'aime et que je respecte, mais qui ne s'est pas montré des plus sensés dans cette occasion. Tu te désolés parce qu'un des soupirants, au moins, n'est pas de ton goût ; à mon gré, tu n'as pas tort ; mais au lieu de verser des larmes qui altéreront la fraîcheur de tes joues roses et satinées, ne vaudrait-il pas mieux aviser aux moyens de faire rentrer un peu de raison dans la cervelle de maître Rudolph ? C'est difficile, je le reconnais, mais cependant ce n'est point impossible, puisqu'il s'agit du bonheur de son enfant.

— Non, Gottlieb ; non, répondit Lina avec un sanglot, mon père voudra tenir le serment qu'il a fait ce soir, dussé-je en mourir.

— Ah ! reprit l'étudiant, je ne me suis pas trompé : c'est sur ton mariage que tu pleures, ma pauvre Lina, c'est déjà quelque chose que d'en être sûr. Voyons : c'est à Heinrich, n'est-ce pas, qu'il faut faire les honneurs de cette répugnance ?

La jeune fille resta muette.

— C'est une preuve de goût dont je te sais gré, Lina, continua Gottlieb. Vrai, j'aurais eu de la peine à te pardonner, si je t'avais vue suivre volontairement cet Heinrich dans son antre ; mais, alors, pourquoi te désespérer ? Hermann n'est-il pas, de l'aveu de tous, le plus vigoureux et le plus adroit de nos chasseurs ? Peux-tu penser qu'il laissera le prix à Heinrich, lorsque ce prix est ce trésor inestimable qui se nomme Lina ? Tu ajoutes foi à cette plaisanterie de la balle enchantée, peut-être ?

— Gottlieb, dit la jeune fille avec effort, s'il plaît à Dieu, je ne serai pas plus à Hermann qu'à Heinrich.

Un court silence suivit cette réponse.

— Lina, reprit l'étudiant d'une voix grave et triste, permets-moi de défendre celui qui me sert de père contre tes préventions.

— C'est inutile, Gottlieb, répondit la jeune fille.

— Que lui reproches-tu ?

— Ce que tout le monde lui reproche, répondit la fille du chasseur avec impatience.

— Pourquoi cette injustice envers Hermann ? Toi qui m'aimes, ne dois-tu pas lui savoir gré d'avoir recueilli l'enfant abandonné, de l'avoir aimé, car lui aussi, il m'aime ? Si jadis, rebuté par la rudesse et l'étrangeté de ses manières, quelquefois j'en ai douté, aujourd'hui que mon regard pénètre plus avant que les surfaces, je le reconnais, il m'aime, comme peut aimer un cœur rongé par quelque douleur, par quelque plaie qui nous est inconnue.

— Par le remords, peut-être.

— Quel remords ? celui de son commerce avec le diable ? s'écria Gottlieb avec un éclat de rire ; crois-moi, Lina, laisse ces drôleries-là à maître Heinrich ; elles ne vont qu'à cette face blême par la peur.

— Ah ! Gottlieb, murmura la jeune fille, mon père avait raison de dire que le séjour des villes te serait fatal, tu as perdu ton âme à Inspruck avec la foi.

— Si c'est la foi aux loups-garous, je l'avoue, repartit le jeune homme.

Cependant il connaissait trop la ténacité des idées superstitieuses chez les femmes de son pays d'adoption pour insister davantage, et il se hâta de reprendre.

— Sérieusement, mon amie, je crois que tu as tort de t'épouvanter de la destinée qui t'attendrait auprès d'Hermann ; Hermann est honnête et sous sa rude écorce il est bon ; et puis, comptes-tu donc pour rien le charme de nous appartenir d'aussi près ? Tu deviendrais ma tante, Lina, ma mère pour de vrai ; certes, mon affection pour toi ne saurait grandir, mais du moins serait-elle à même de se témoigner à tous les instants. Dans deux ans j'aurai passé ma thèse, et si saint Esculape, un saint que tu ne connais pas, m'est venu en aide, je m'établirai dans le voisinage ;

je m'arrangerai pour que la maladie fasse des siennes dans les alentours, de façon à m'amener souvent à Strietchen, où tu seras. Je nous vois d'ici tous les quatre, car le vieux Rudolph restera des nôtres, — je tiens trop à le faire enrager pour le céder de bonne grâce à l'autre monde ; — je nous vois d'ici tous les quatre devant la grande cheminée, ton père me versant à boire en fumant sa longue pipe, Hermann rêvant suivant son habitude, et toi... berçant un bel enfant dont j'aurai été le parrain.

Tandis que l'étudiant évoquait ces riantes perspectives, Lina paraissait en proie à une agitation extraordinaire ; son sein palpait avec violence, des frémissements convulsifs couraient sur son corps, et ses yeux hagards restaient fixés sur Gottlieb avec l'expression de la stupeur ; enfin, les sentiments qu'elle semblait avoir tant de peine à contenir firent explosion et elle s'écria en se tordant les bras avec désespoir :

— Mon Dieu ! mon Dieu que je souffre ! ayez pitié de moi !

Gottlieb, consterné, resta pensif pendant quelques instants et la jeune fille, s'abandonnant de nouveau à sa douleur, cacha son visage dans son tablier pour étouffer le bruit de ses sanglots.

— Lina, dit Gottlieb, aie pitié de moi ; tes pleurs me déchirèrent le cœur, pardonne-moi d'avoir augmenté involontairement ta peine. Souviens-toi de tes leçons sur la fermeté et la résignation qui nous assurent les biens de l'autre vie, et soutiens avec plus de courage l'épreuve à laquelle Dieu te soumet. Mon dévouement est à toi sans conditions, non-seulement en raison de ce que je te dois, mais parce que tu es plus faible que ceux qui ont des droits égaux à ma reconnaissance. Si tes préventions contre Hermann sont invincibles, parle : veux-tu que je m'adresse à sa générosité ? Veux-tu que je lui expose l'état de ton cœur ? Hermann est un homme loyal, et...

La jeune fille ne le laissa pas achever.

— Non, non, s'écria-t-elle ; Gottlieb, par l'amitié que tu as pour moi, par la reconnaissance dont tu parlais tout à l'heure, ne dis rien à ton oncle. Oh ! je t'en conjure, Gottlieb, qu'il ne sache

rien de ce qui s'est passé ce soir entre nous.

L'étudiant parut surpris de la vivacité que Lina apportait dans ses instances.

— Et pourquoi cela ? lui demanda-t-il.

La jeune fille hésita.

— Parce que... répondit-elle avec un embarras qu'elle ne parvenait pas à dissimuler, parce que... je ne veux rien devoir même à la pitié d'Hermann.

Gottlieb hocha la tête d'un air de doute.

— Lina, dit-il, bien que maître Rudolph ait confisqué toutes les vertus au profit de son honorable corporation, je veux te prouver qu'il reste un peu de franchise dans le cœur d'un simple étudiant. Si tu ne veux pas que je parle à mon oncle, c'est que tu redoutes sa perspicacité, c'est que tu crains qu'elle ne pénètre un secret que tu veux cacher aussi bien à lui qu'à moi-même. Tu as raison de me recommander le silence, ma pauvre Lina, car ce secret, il était si facile à surprendre que je l'ai deviné ; je puis t'annoncer que la raison de l'horreur que t'inspirent Heinrich et Hermann, ce n'est rien moins que ton amour pour un autre.

Lina, suffoquée par les larmes, poussa un cri inarticulé.

— Au nom du ciel, calme-toi, mon amie, lui dit Gottlieb. Pourquoi ne pas avoir plus d'abandon, plus de confiance avec moi ? Sois sans crainte, ma bonne Lina, je te serai un confident discret et encore plus indulgent.

— Non, Gottlieb, non, laissez-moi, je vous prie.

— Je ne t'obéirai pas, répliqua Gottlieb, j'insisterai, parce que quelque chose me dit là que si j'avais ton secret, je parviendrais à assurer ton bonheur ; nomme-moi celui qui t'a donné son amour et sa foi et, malgré ton père et son absurde engagement, malgré mon oncle, malgré Heinrich, malgré le diable, avant un mois, nous danserons à ta noce.

— Vous vous abusez étrangement, Gottlieb, répondit Lina avec tristesse, personne ne m'a donné son amour, personne ne m'a engagé sa foi, par le souvenir de ma mère, je vous le jure !

— Ton amour ne serait pas partagé ! s'écria l'étudiant avec sa vivacité ordinaire, c'est impossible ; cet heureux mortel ignore donc lui-même que tes yeux se sont arrêtés sur lui ? Il n'y a qu'une Lina en ce bas monde, qui donc serait assez insensé pour dédaigner un tel trésor ? Et, raison de plus pour me le faire connaître, chère petite, je me charge de l'initier à son bonheur. Si, comme je n'en doute pas, il l'apprend avec enthousiasme, je te l'amène ; s'il hésite, je me jette à ses pieds, je le prie, je le conjure ; si par hasard il en aime une autre, je l'enlève, et s'il a l'insolence de résister, je le tue !

La fille du chasseur ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes, et elle abandonna ses mains à l'étudiant qui les couvrit de ses baisers.

— Merci, cher enfant, lui dit-elle, ton attachement me console autant, hélas ! que je puis être consolée ; mais, crois-moi, il n'y a de fondé dans tes suppositions que ma répugnance pour ceux parmi lesquels mon père veut me choisir le compagnon de toute ma vie, je ne demande, je ne souhaite rien autre chose que de rester libre, et s'il fallait une parole plus solennelle pour te convaincre, me voilà prête à t'affirmer qu'à l'exception de mon père et de... toi, je n'aime personne en ce monde.

La voix de Lina tremblait en prononçant ces derniers mots ; elle continua :

— Comme tu le disais tout à l'heure, il faut me résigner ; les malheurs de cette terre comme ses joies sont passagers, et ceux-ci ont sur celles-là l'avantage de nous conduire à l'éternelle félicité. Mon père résisterait à tes instances ; s'il céda, la pensée qu'il est déshonoré aux yeux de ses compagnons empoisonnerait le peu de jours qui lui restent à vivre. Entre son repos et le mien, je ne peux pas hésiter. J'espère d'ailleurs en la miséricorde de Dieu pour abrégier mon passage sur cette terre ; et puis, mes tristes jours n'auront-ils pas leurs heures d'allègement ? Ma pensée te suivra de loin, Gottlieb, et je ne songerai guère à me plaindre si je te vois t'élever au-dessus de notre condition présente par ton

travail, par ta bonne conduite, peut-être aussi par un... riche mariage.

Ces derniers mots expirèrent dans la gorge de celle qui essayait vainement de les prononcer. L'étudiant n'était pas moins ému que son amie, de grosses larmes perlaient à chacun de ses cils ; il frappa la terre de son poing en prononçant un juron qui prouvait que l'on apprenait autre chose que le latin et le grec à l'université d'Innsbruck.

— Oui, maître Rudolph a raison, s'écria-t-il, maudit soit le jour où mon oncle m'a mis une plume à la main au lieu d'une carabine !

— Pourquoi cela, Gottlieb ?

— Pourquoi ? Parce que je serais un chasseur aujourd'hui ; parce que demain je tuerais peut-être cet imbécile de loup noir. Crois-tu donc que cela soit si difficile de tuer un loup gros comme toi et comme moi ? Ah ! si tantôt, au lieu d'un bâton, j'avais eu le bon couteau de mon oncle ! Pourquoi ne l'ai-je pas assommé, morbleu, ton père n'aurait pas eu cette inspiration biscornue qui nous met au désespoir !

Et Gottlieb, prenant le tronc du sapin pour objectif, continua de faire de son poing un marteau avec autant d'enthousiasme que si l'objet de sa colère eût été là pour lui servir d'enclume.

— Certainement que je l'aurais tué ! comment ma balle n'aurait-elle pas été à son but, lorsque j'aurais pensé qu'elle emportait avec elle le bonheur de ma Lina !

— Et alors, qu'aurait fait Gottlieb ? demanda la jeune fille haletante.

— Ce que j'aurais fait ? je t'aurais dit : te voilà libre, affranchie de toute contrainte, choisis celui que tu préfères, prends pour époux celui qui te semble le plus digne, je lui cède mes droits et ne veux rien en échange que la permission de t'aimer comme un frère.

— Gottlieb, Gottlieb, tu peux me sauver si tu le veux, s'écria la jeune fille.

— Si je le veux ?

— Fais ce que tu viens de dire.

— Hélas ! s'écria l'étudiant, tout cela n'est qu'un rêve ! Tu n'y as pas songé ; oublies-tu que de ma vie je ne me suis servi d'un fusil ou d'une carabine ?

— S'il est vrai que tu m'aimes, s'il est vrai que tu sois prêt à tout entreprendre pour me préserver d'une union qui m'épouvante plus que la mort, Gottlieb, je t'en conjure, demain, mêle-toi aux chasseurs.

— Mais la vigueur du loup est indomptable ; tu l'as entendu raconter comme moi, aussitôt qu'il entend les chiens crier derrière ses talons, il part, il va, il perce toujours droit, sans s'arrêter, sans revenir sur ses pas, franchissant les montagnes, les vallons, les torrents, traversant les plaines d'une marche aussi sûre, aussi directe que le vol de l'oiseau dans l'espace. Est-il possible que ce soit de tous le plus jeune, le plus faible, le plus ignorant, qui trouve les sentiers qui abrègent les chemins, qui parvienne à le rejoindre, à le dépasser ?

— Courût-il aussi rapide, aussi droit que la flèche, tu le rejoindras, quelle que soit ton inexpérience, nul autre que toi ne parviendra à le frapper.

— Lina, ton esprit s'égaré.

— À mon tour de m'agenouiller devant toi, Gottlieb, à mon tour de te dire : Ne repousse pas ma prière ; fais ce que je te demande, et demain tu disposeras de ma destinée comme tout à l'heure tu me promettais de le faire. Au nom des soins que j'ai eus de ton enfance, au nom de l'amitié que tu m'as gardée, arrache-moi à l'alternative de ces unions également détestées, promets-moi d'entreprendre cette tâche impossible.

— Ah ! s'écria l'étudiant, qui riait et qui pleurait tout à la fois, il n'en fallait pas la moitié autant pour me décider à me mettre en campagne. Ce sera donc la soirée aux serments, car, de mon côté, je te jure, non pas de tuer le loup, la réflexion m'a rendu moins présomptueux, mais de lui faire peur tout au moins.

— Oh ! merci ! merci, Gottlieb, si je fais mal, que le châtiement soit pour moi seule !

En disant ces mots, Lina s'élança dans les bras de l'étudiant et celui-ci sentit les lèvres de la jeune fille qui effleuraient ses joues ; mais avant qu'il fût revenu de l'impression que lui causait ce brûlant contact, celle-ci s'était arrachée à cette étreinte, et elle s'enfuyait vers la maison, si légère que c'était à peine si la neige criait sous ses pas.

L'adolescent resta pendant quelque temps immobile, comme plongé dans une extase qu'il redoutait de voir finir. Il lui semblait sentir encore sur ses joues le souffle embrasé, et son cœur battait avec violence.

Lorsqu'il rentra, la salle était déserte, mais, à travers les fentes de la porte de la chambre de Lina, on voyait briller une faible lueur. Pendant la dernière minute de l'entretien des deux jeunes gens, les sentiments jusqu'alors indécis de Gottlieb s'étaient si nettement accusés, qu'il eut à résister à la tentation de poser ses lèvres sur le seuil que le pied de son amie avait effleuré. Au moment où il se baissait, il aperçut à terre quelque chose de blanc qu'il se hâta de ramasser : c'était le fichu de Lina ; il rendit avec usure à ce tissu encore tiède les deux baisers qu'il devait à sa propriétaire, et il le cacha dans sa poitrine en murmurant :

— Je crains bien qu'il ne me soit plus difficile encore d'être généreux que de tuer le loup noir, et je crois que j'aurai bien de la peine à ne pas abuser de ma victoire.

VIII

Deux heures avant le jour, tous les chasseurs étaient debout. Hermann et Heinrich, plus directement intéressés que leurs compagnons au succès de la journée, étaient déjà partis, chacun de leur côté, pour essayer de rembucher le loup noir.

Comme il était probable que l'animal serait rentré dans le canton qu'il tenait depuis trois jours, le rendez-vous avait été fixé à la maison de Rudolph.

Quelques-uns des chasseurs utilisaient leurs loisirs ; ils visitaient leurs carabines, rajustaient, nettoyaient leur équipement ; d'autres, moins ardents ou plus frileux, se pressaient autour du foyer, étendant leurs mains sur la joyeuse flambée, surveillant du coin de l'œil une immense marmite de fonte remplie d'une bière écumeuse. Cette bière, mélangée à des jaunes d'œufs et versée bouillante sur des tranches de pain grillées, constituait le potage d'ouverture de ces robustes estomacs.

Maître Rudolph était de tous le plus affairé. À moitié vêtu, la tête encore couverte du bonnet de laine qui l'avait abritée pendant la nuit, il allait et venait, activant les apprêts du déjeuner, gourmandant la lenteur de la servante qui, seule levée à cette heure matinale, perdait la tête aux ordres multipliés qu'elle recevait de son impétueux patron ; de temps en temps, il mettait le nez à la porte pour connaître l'état de l'atmosphère. Une légère gelée avait durci la neige, la bise soufflait froide, mais sans violence et sans rafales ; le ciel éclairci étalait son écrin d'étoiles éblouissantes ; satisfait de toutes les promesses d'une belle journée, l'esprit du maître du logis se montrait aussi débarrassé de nuages que le ciel lui-même. Aussi, lorsque Gottlieb entra dans la salle, fut-il le premier à entamer cette petite guerre de railleries qui ne tournait pas toujours à la satisfaction du digne chasseur.

— Eh ! morbleu ! c'est monsieur Gottlieb, s'écria-t-il d'un ton goguenard. Déjà levé, vous avez tort ; cet air vif et froid est

mauvais pour le teint des savants. Les savants, comme les oiseaux de nuit, ne doivent se promener qu'au clair de lune, et ne travailler qu'à la chandelle. Il fallait rester couché, monsieur Gottlieb, on vous aurait porté votre soupe à la bière dans votre lit ; et, lorsque l'ombre se serait arrondie comme un cercle autour du tronc du grand sapin, vous vous seriez levé frais et dispos pour venir tenir compagnie à ma fille, au coin du feu. Avez-vous du moins bien reposé, monsieur Gottlieb ?

L'étudiant opposait aux sarcasmes de maître Rudolph une physionomie souriante et décidée comme la veille, sa petite casquette de velours noir était inclinée sur son oreille avec plus de crânerie que d'habitude.

— Je remercie monsieur Rudolph de l'intérêt qu'il veut bien prendre à ma santé, répondit Gottlieb ; j'ai reposé comme un juste, et si monsieur Rudolph veut être sincère, je suis sûr qu'il lui sera difficile d'en avoir autant à nous annoncer.

— Moi ! moi ? s'écria le vieux chasseur en riant de son rire le plus bruyant ; regarde cette souche qui dort au coin de l'âtre ; je n'eus pas plutôt ajusté ma tête dans son bonnet que tu l'aurais éveillée plus facilement que moi.

— Tant pis, tant pis, repartit Gottlieb d'un ton grave et sentencieux, cela ne fait point l'éloge de votre conscience, maître Rudolph.

— Ah ! corne du diable ! s'écria gaiement le vieux chasseur, le drôle a encore quelque espièglerie à m'envoyer dans les jambes.

— Je suis sûr que tous ici s'étonnent, comme moi, que vous ayez pu trouver le repos ayant sur l'estomac une criante injustice, capable de faire chavirer un saint en train de s'acheminer vers le Paradis.

— Explique-toi, petit Gottlieb, repartit maître Rudolph, dont les yeux traduisaient une légère inquiétude.

— C'est bien simple : ils étaient douze à votre table hier soir, tous hardis et vaillants chasseurs, comme vous dites, et sans me

compter bien entendu, presque tous célibataires, et la plupart assez curieux de cesser de l'être, toujours sans me compter, maître Rudolph. Pourquoi alors, puisque vous aviez décidé que la main de votre fille deviendrait le prix d'une balle bien adressée, pourquoi avoir cette préférence pour deux de vos hôtes, lorsque ce prix, tous étaient également désireux, également dignes de le remporter ?

— Oui, oui, bravo ! s'écrièrent une demi-douzaine de voix.

— J'ai toujours dit qu'il y avait un puits de raison dans la tête de ce blondin, ajouta Schwarz.

Le front de maître Rudolph s'était tout à fait assombri.

— Supposez-vous donc, s'écria-t-il, rendu à toutes ses colères, supposez-vous que j'aurais fait cette proposition, s'il ne s'était agi d'empêcher deux de nos frères de s'égorger ?

— N'importe, s'écrièrent tumultueusement les chasseurs, excités par Gottlieb, nos droits sont les mêmes. — Point de privilèges ! Point de préférence ! — Nous sommes tous égaux devant les sourires de la beauté, et hurrah ! pour Lina, la jolie !

Maître Rudolph réfléchissait.

— Bah ! s'écria-t-il enfin, je ne risque rien ; si le loup échappe à Hermann et à Heinrich, du diable si la balle d'un autre fait une tache rouge à son poil noir ! Qu'il en soit donc comme vous le souhaitez.

— Très-bien, maître Rudolph, dit l'étudiant en s'avançant avec une attitude militaire ; pendant que vous êtes en train d'accorder des grâces, je viens vous demander celle de m'admettre parmi les chasseurs, fût-ce en qualité d'apprenti.

Le vieux Rudolph recouvra sa belle humeur aussi subitement qu'il l'avait perdue une minute auparavant. La requête de l'étudiant excita en lui un accès d'hilarité si intense qu'il resta quelques instants sans pouvoir exprimer la surprise qu'elle lui causait.

— Et pourquoi pas ? s'écria l'adolescent, piqué dans son amour-propre ; ne figurerais-je pas aussi bien en habit de marié

que cet Heinrich aux yeux d'orfraie, que vous voilà exposé à appeler votre gendre ?

— Ne te fâche pas, petit Gottlieb, ne te fâche pas. Je reconnais que tu te présenterais plus gentiment que pas un à la noce, mais c'est dans ce qui va précéder la noce que je suis vraiment curieux de te voir.

— Et par le diable ! vous m'y verrez, je vous le jure. Au fait, je devrais bien plutôt m'inquiéter de choisir une carabine que de songer à perdre du temps à vos simagrées de réception. C'est la chasse qui fait le chasseur. Lorsque le loup sera mort, que le bras qui l'aura culbuté soit couvert de drap noir ou de drap vert, peu importe.

Les éclats de rire de maître Rudolph se succédaient sans intervalles.

— Vous l'entendez, compagnons, disait-il, ce sera la balle du petit Gottlieb qui, seule, nous délivrera du loup noir ! Il lui aura suffi de s'attacher à une carabine pour devenir sur-le-champ un chasseur fameux entre les fameux ! Je ne me consolerais jamais, si, par ma faute, la corporation se trouvait privée d'un membre qui en sera l'honneur et la gloire. Prenez donc vos places, je vais m'assurer s'il est digne de prendre rang parmi nous. Toi, Raubvogel, tu lui serviras de parrain en l'absence d'Hermann qui, d'ailleurs, ne dirait probablement pas *amen* à la vocation qui s'est si subitement révélée chez son neveu.

Les chasseurs, affriandés par les perspectives bachiques de la réception, s'associant à ce que, aussi bien que leur doyen, ils considéraient comme une plaisanterie, s'empressèrent de ranger leurs escabelles et de s'asseoir autour de maître Rudolph ; l'un d'eux plaça devant celui-ci un couteau de chasse et une carabine, qui fut naturellement la plus grande et la plus massive qu'il avait pu rencontrer.

Alors Raubvogel introduisit Gottlieb dans le cercle, et se tenant debout à ses côtés, il prit le premier la parole.

— Salut à vous, maîtres et compagnons, dit-il ; que Dieu

vous honore et vous comble de biens : celui que voici voudrait aller dans la forêt avec vous.

— La forêt est grande, répondit maître Rudolph, ses chemins ressemblent aux rameaux du grand chêne, innombrables et tortueux ; il se perdrait dans la forêt.

— Il a une bouche vermeille que tentent les bons coups et les bons morceaux ; il est friand de venaison.

— Dieu a donné la venaison aux maîtres chasseurs, aux gens des villes la chair des pourceaux ; qu'il aille où son couvert a été dressé.

— Il a juré de jeûner jusqu'à ce que vous lui ayez permis de s'asseoir parmi vous.

— Que sait-il faire ?

— Bien boire et bien manger.

— Et puis encore ?

— Danser en rond avec les fillettes sous l'arbre majestueux au vert feuillage.

— Encore !

— Regarder, écouter et se taire.

— Je vais t'interroger. Réponds, toi qui veux devenir apprenti chasseur, et nomme celui qui est appelé à bon droit le premier entre les sept arts libéraux.

— Si ce n'était la chasse, du diable si vous me poseriez la question, répondit Gottlieb, fort peu intimidé par la solennité de la cérémonie.

— Bien répondu, dit maître Rudolph, qui semblait décidé à ne pas trop embarrasser le récipiendaire ; et maintenant, apprenti chasseur, où trouveras-tu la première trace du noble cerf ?

— La première trace du cerf est celle qu'il laisse sur le gazon lorsqu'il sort du corps de la biche sa mère.

— Et des traces du cerf, quelle est la plus haute ?

— Celle qu'il laisse dans les branches, lorsque, les frappant de ses andouillers, il fait pleuvoir les feuilles autour de lui.

— Dis-moi, apprenti chasseur, ce qui précède le noble cerf

lorsque lui-même il court devant les chiens ?

— Lorsque le cerf court devant les chiens, son haleine brûlante va devant lui et le précède.

— Apprenti chasseur, dis-moi encore quand les nobles cerfs se portent le mieux ?

— Quand les chasseurs sont assis, buvant le vin et la bière, le noble cerf a de bonnes raisons pour se bien porter.

Maître Rudolph et tous les assistants applaudirent.

— C'est bien, dit celui-ci, il y a en toi, je le reconnais, l'étoffe d'un chasseur, et pourvu qu'elle augmente un peu en hauteur, tu peux espérer de devenir maître à ton tour. Ceins tes reins de ce couteau de chasse, et arme-toi de ce fusil.

Le couteau de chasse traînait à terre comme les sabres de nos hussards ; la carabine dépassait la tête de Gottlieb de la moitié de son canon ; aussi, bien que l'étudiant eût soulevé cette arme disproportionnée avec beaucoup plus de vigueur qu'on n'en attendait de lui, en dépit du geste martial par lequel il en fit résonner la crosse sur le pavé, un rire moqueur courut parmi les compagnons.

Alors Raubvogel mit un broc de vin dans celle des mains de l'étudiant qui restait libre, et chacun des chasseurs, défilant à son tour, présenta son verre que Gottlieb remplissait à pleins bords, et qui se vidait à la barbe de l'échanson, avec toutes sortes de sarcasmes. Rudolph vint le dernier ; quand ce fut son tour, il trempa son doigt dans son gobelet, et, le passant légèrement sur les lèvres du néophyte :

— Apprends à te contenter de peu, lui dit-il ; le chasseur doit quelquefois oublier qu'il est maître dans la science de bien boire et de bien manger et ne se soucier ni de la faim, ni de la soif.

Raubvogel, qui s'était armé d'un pot rempli de bière, en fit couler un mince filet entre la chemise et la chair de l'étudiant, et, sans s'arrêter aux imprécations que cette aspersion glaciale lui arrachait :

— Apprends à dédaigner les intempéries, lui disait-il ; un feu

si ardent consume le chasseur que l'eau du ciel, quand elle tombe sur lui, se résout en vapeurs comme si elle avait touché le feu qui sort de la forge.

Il le contraignit ensuite à s'agenouiller sur une pierre aiguë qu'un des compagnons avait apportée, et tandis que maîtres et compagnons dansaient en rond autour de lui, il le maintint dans cette position douloureuse, malgré sa résistance énergique.

— Ceci t'enseigne la patience, qui, pour abattre le noble cerf, n'est pas une arme moins sûre qu'une carabine.

Mais en attendant qu'il eût à la soumettre à des épreuves plus sérieuses, Gottlieb ne semblait nullement disposé à pratiquer cette vertu ; il se démenait comme un possédé, envoyant irrévérencieusement les nobles cerfs à tous les diables ; aussi le doyen, malgré son respect pour la tradition, et dans la crainte que le néophyte ne lui échappât, se décida-t-il à abrégé le cérémonial ; il releva Gottlieb et l'embrassa.

— Avec mes droits de maître chasseur, s'écria-t-il d'une voix retentissante, je te reçois dans la joyeuse confrérie en qualité d'apprenti. Sois actif et alerte, ne crains pas de te lever matin, n'oublie pas de demander à Dieu que la journée soit heureuse ; sois ménager de ta poudre et prodigue des semelles de tes souliers ; garde-toi du babil autant que de la tristesse ; ne laisse jamais échapper les occasions d'envoyer une balle à un loup, de boire un pot de vin et de faire sauter les jeunes filles ; aime les compagnons comme des frères, et tes chiens comme toi-même, et peut-être, dans une dizaine d'années d'ici, pourrai-je te dire : Assieds-toi parmi les maîtres, comme je te dis aujourd'hui : Choisis ta place parmi les apprentis. C'est égal, continua-t-il en quittant l'accent officiel dont il s'était servi pour débiter cette tirade, c'est égal, je ne me serais jamais douté que c'eût été pour en arriver là que ton oncle t'avait envoyé étudier à Inspruck. Ah ! il ne voulait pas te laisser jouer avec ma carabine, autrefois ? Eh bien, je suis curieux de voir sa grimace, lorsqu'il apprendra que tu as jeté le grimoire aux orties pour t'enrégimenter parmi les

bons lurons.

Maître Rudolph n'avait pas beaucoup à attendre pour jouir de la surprise d'Hermann, car celui-ci entrait dans la salle, suivi par Heinrich, au moment même où le doyen finissait de parler.

IX

Aucun des chasseurs n'ignorait l'espèce de terreur qui s'emparait d'Hermann, de cet homme inaccessible à la crainte, lorsqu'il apercevait une arme dans les mains de son neveu ; ce n'était pas celle des particularités mystérieuses de l'existence de leur compagnon qui piquait le moins leur curiosité, aussi partageaient-ils tous, bien qu'avec des sentiments différents, l'impatience de maître Rudolph, étaient-ils avides de surprendre les impressions que produirait sur Hermann la détermination de l'adolescent.

Lorsqu'ils l'avaient vu apparaître, suivi d'Heinrich, toutes les conversations avaient cessé, et nul ne s'était empressé autour d'eux pour les interroger sur leur travail de la matinée, comme c'était l'usage.

Hermann traversa les groupes avec impassibilité, insensible à la singularité de cet accueil. Ses moustaches, sa barbe étaient hérissées de glaçons ; mais ni le froid, ni la rapidité de la marche n'avaient fait monter le sang à ses joues pâles et décolorées sous la teinte de bistre qui les recouvrait ; il accrocha sa carabine à une tête de cerf, prit sur la table un morceau de pain et, restant debout, il commença de manger en partageant le frugal déjeuner avec son limier, énorme griffon au poil fauve qu'il tenait attaché au trait.

Le cœur de maître Rudolph se trouvait partagé entre le désir bien légitime d'avoir des nouvelles de son ennemi intime, le loup noir, et la crainte de perdre le bénéfice de la revanche qu'il avait ménagée à ses infructueuses tentatives pour faire un chasseur de son petit Gottlieb.

À la vue de son oncle, celui-ci avait perdu beaucoup de son assurance ordinaire ; il se dissimulait derrière le doyen dont l'épaisse corpulence lui offrait un abri très-suffisant.

Cependant maître Rudolph, comprenant que le silence ne pou-

vait se prolonger sans révéler la part qu'il aurait eue à une espièglerie légèrement compromettante pour sa dignité, se décida à prendre la parole.

— Eh bien, dit-il à Hermann, as-tu rembûché le loup noir ?
Pouvons-nous espérer de mesurer au moins nos jambes avec les siennes aujourd'hui ?

— Oui, répondit laconiquement le chasseur.

— Tant mieux, morbleu ! Car, pendant ton absence, nous avons recruté un auxiliaire, qui a juré que nul autre que lui ne crierait hallali sur cette vermine.

En disant ces mots, le vieux Rudolph s'écartait de façon à démasquer Gottlieb, qui s'efforçait de prendre une pose digne de ce programme.

Hermann fronça son noir sourcil, un frémissement passa sur sa physionomie contractée.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il sévèrement à son neveu.

— Cela signifie, répondit le bon Rudolph, la bouche épanouie, cela signifie que l'arbre que tu avais courbé se redresse ; que les beaux yeux de Lina ont subitement fait éclore la vocation que tu auras vainement essayé d'étouffer chez le jeune homme ; cela signifie que mon petit camarade Gottlieb aura moisi cinq ans sur de vieux livres pour finir par où il aurait commencé, si tu m'avais écouté ; cela signifie qu'il m'a demandé de compter parmi les chasseurs en qualité d'apprenti, ce que j'étais sans droit pour lui refuser, puisqu'il est entré dans l'âge qu'exigent nos statuts. Cela signifie encore que ce n'est plus sur Heinrich seulement qu'il s'agit de l'emporter, si tu veux obtenir la main de ma fille, mais sur ce nouvel adversaire, qui me paraît fort décidé à te disputer la victoire.

Le regard foudroyant dans lequel Hermann enveloppa maître Rudolph et son neveu ne parvint pas à atténuer un seul des éclats de rire dont le doyen accentuait ce qu'il considérait comme le meilleur tour qu'il pût jouer à son farouche camarade.

Mais, à sa grande stupéfaction, à la surprise de tous, au lieu d'arracher la carabine des mains de Gottlieb, comme maintes fois il l'avait fait, au lieu d'adresser au vieux Rudolph les reproches en prévision desquels l'éloquence de ce dernier avait préparé une étincelante improvisation, Hermann se contenta de hausser les épaules et de détourner la tête. L'agitation fébrile avec laquelle il rompait son pain et le portait à sa bouche protestait cependant contre le calme et l'indifférence qu'il affectait.

Gottlieb ne se préoccupait que modérément d'un orage qui n'éclatait pas ; rasséréiné par cette mansuétude si nouvelle, il recouvra aussitôt tous ses moyens. Il se mit à table avec les chasseurs, plaça entre ses genoux la gigantesque carabine, et il commença comme eux de s'escrimer de la cuillère et de la fourchette, sans pour cela faire trêve à son babil.

Lorsque Hermann eut terminé son déjeuner, il jeta sa carabine sur son épaule et, rassemblant dans sa main le trait de son limier :

— Hâtez-vous, dit-il aux chasseurs, la journée n'est pas encore commencée, mais elle sera longue.

Heinrich seul avait quitté la table.

— Mais, s'écria maître Rudolph la bouche pleine, tu ne nous as point appris où nous trouverions notre animal.

— Comme je l'avais supposé, il était retourné à son lитеau ; sa retraite n'était pas à cinq cents toises de cette maison ; mais, soit qu'il ait éventé nos chiens, soit que le bruit l'ait inquiété, j'ai vainement tenté d'en revoir par corps pour le tirer, il a vidé l'enceinte. Il s'en est allé d'assurance, d'un pas ferme et mesuré comme cerf en quête d'un gavage, et cependant il ne s'est arrêté qu'à l'extrémité de la forêt, au carrefour des Sablons, où j'ai laissé ma dernière brisée.

— Bien ! dit Rudolph, et maintenant, Hermann, donne-nous avis pour l'attaque.

— Non, répondit Hermann avec un sourire amer, vous avez modifié les conventions que vous-même aviez établies ; vous avez grossi le nombre des champions, je pourrais, à mon tour,

reprendre la parole que je vous ai donnée, je n'en ferai rien ; mais n'attendez de moi ni un avis ni un conseil, chacun pour soi désormais.

— Eh bien, alors, ce sera à Heinrich que je m'adresserai, convaincu qu'il ne sera pas aussi rigoureux envers ses compagnons.

— Je crois, répondit Heinrich, évidemment flatté du compliment du doyen, je crois qu'avec un compère qui, comme celui-là, comprend à demi-mot ce qu'on lui veut, nous ne devons découpler qu'à la dernière extrémité, et s'il menaçait de prendre un grand parti.

— Tu as raison, reprit maître Rudolph, et voici ce que je décide. Tous ceux qui aspirent à lui envoyer une balle se placeront à bon vent et en retour sur les deux lignes qui séparent les tailles des Sablons des futaies de l'Homme-Mort et des ventes du Grand-Waldeck ; ils prendront de nouveau les devants, si le rusé animal n'était pas tiré en sortant de cette première enceinte. Moi, qui ne suis pas matrimonialement intéressé à le tuer, sans pour cela souhaiter moins sa mort qu'aucun de vous, j'irai frapper aux brisées que Heinrich m'indiquera, et je mettrai la bête debout sans l'effrayer.

Tous les chasseurs approuvèrent les dispositions de leur doyen, Hermann seul éleva la voix.

— Que le loup soit lancé par un chien ou par dix, peu m'importe, dit-il, mais je demande qu'aussitôt qu'il sera sur pied, chacun devienne libre d'agir et de se poster à sa fantaisie.

— C'est trop juste, répartit maître Rudolph, il n'y a que des sots pour attribuer le succès d'un chasseur au hasard ; à son habileté, à son expérience, à la bonne heure. Ah ! Hermann, je serais bien étonné si ce soir tu ne m'avais pas donné le droit de t'appeler mon gendre ; mais hâtez-vous donc, paresseux et bavards, n'êtes-vous pas honteux de perdre un temps si précieux en vains propos ?

À cette apostrophe, les chasseurs, terminant leurs apprêts à la

hâte, sortirent tumultueusement de la maison.

Gottlieb se disposait à les suivre, lorsqu'il entendit son nom prononcé par une voix bien connue ; il se retourna et vit la porte de la chambre de Lina s'entr'ouvrir et le pâle visage de la jeune fille se montrer dans la pénombre ; elle lui faisait signe de venir à elle, il y courut.

— C'est vous, Lina ? s'écria-t-il.

— Oui, répondit la jeune fille, dont l'émotion rendait la voix haletante, j'ai voulu te remercier d'avoir tenu ta promesse, d'avoir bravé, pour me sauver, les railleries des chasseurs et la colère d'Hermann. Dieu récompensera ton dévouement, Gottlieb ; laisse cette carabine, trop lourde pour ton bras, et prends celle-ci. Elle est chargée, Gottlieb, et la balle qu'elle contient ira droit à son but, n'en doute pas.

— Je voudrais te croire, ma bien-aimée Lina, car je partage maintenant ton désespoir à l'idée que tu pourrais devenir la femme d'un autre.

— Que veux-tu dire ?

— Que j'essayerais vainement de respecter ta liberté, si le miracle dont tu parles se réalisait, si le ciel te donnait à moi !...

— Eh bien ?

— Je n'aurais pas l'héroïsme de renoncer volontairement à mon bonheur.

— Gottlieb !

— Cette nuit, j'ai interrogé mon cœur, Lina ; il m'a répondu que ce que je croyais de l'amitié, de la reconnaissance, c'était de l'amour.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmurait la jeune fille éperdue.

— L'amour le plus pur et le plus ardent, poursuivit l'étudiant. Ah ! Lina, n'en doute pas, un mot de toi serait plus efficace que l'intervention divine que tu as sans doute implorée.

Ce mot, Lina allait sans doute le prononcer ; sa physionomie radieuse, ses regards, son sourire, la douce étreinte dans laquelle sa main s'était jointe à la main de son ami avaient déjà exprimé

avec une toute-puissante éloquence les sentiments que l'aveu de Gottlieb avait excités dans son âme ; mais, tout à coup, au moment où, dominant son trouble, elle allait parler, l'expression d'une indicible épouvante remplaça celle de l'enivrement du cœur ; elle arracha sa main et referma brusquement la porte.

Sur le seuil, elle avait vu apparaître le sombre visage d'Hermann.

En se retournant pour reconnaître les causes de cet inexplicable effroi, Gottlieb aperçut son oncle, dont jamais la figure morne et froide ne lui avait semblé aussi menaçante ; il se hâta d'aller vers lui, en s'efforçant de dissimuler l'embarras de sa contenance.

X

Hermann ne fit aucune allusion à l'entretien qu'il avait si brusquement interrompu au moment même où il devenait si intéressant ; il se contenta de dire à son neveu :

— Pour un apprenti chasseur, c'est montrer peu de diligence : suivez-moi.

Et il prit la direction de la forêt, sans ajouter une parole.

Les chasseurs étaient déjà partis. On voyait leur file bigarrée serpentant dans le chemin, à cinq cents pas de la maison. Le vieux Rudolph avait pris le trait du limier d'Hermann, les autres chiens étaient hardés ; Raubvogel les conduisit au dernier carrefour de la forêt pour les découpler, si le loup noir se décidait à débûcher.

Au lieu de rejoindre ses compagnons, Hermann se jeta dans un étroit sentier qui tournait à gauche ; Gottlieb voulut hasarder une observation ; un impérieux regard lui imposa silence. Ils continuèrent à cheminer ainsi pendant près d'une heure, le premier marchant de ce pas rapide et cadencé qui est particulier aux chasseurs, le second éprouvant quelques difficultés à se maintenir à cette allure.

Le sentier le conduisit au fond d'un vallon d'un aspect sauvage, œuvre de quelque convulsion volcanique, et gardant, à travers les siècles, le caractère grandiose des luttes de la nature avec le chaos. Les rochers s'entassaient sur les rochers, tantôt dessinant leurs arêtes à travers les tapis de neige, tantôt disparaissant sous les broussailles, ou étalant, sous une dentelure de ronces poudrées de frimas, les teintes grisâtres de leurs facettes perpendiculaires ; çà et là, entre leurs anfractuosités, un sapin avait arrêté ses racines et presque horizontalement, penché sur l'abîme, il livrait au vent ses branches échevelées ; au fond de la gorge serpentait un ruisseau dont l'eau ordinairement claire et limpide devait à l'éblouissant encadrement de ses rives de paraître noire,

boueuse, en harmonie avec le site au milieu duquel elle coulait.

Hermann s'arrêta sur le bord de ce ruisseau ; il posa sa carabine, et les deux bras appuyés sur le canon, il attendit Gottlieb, car la difficulté de la descente avait allongé la distance qui les séparait.

En arrivant près de son oncle, impressionné par l'horreur de la solitude dans laquelle celui-ci l'avait conduit, Gottlieb ne put s'empêcher de frissonner.

Hermann ne parut pas remarquer le mouvement d'angoisse qui avait passé sur la physionomie de son neveu, il restait rêveur, comme absorbé dans ses méditations.

— Gottlieb, lui dit-il, après quelques instants de recueillement farouche, deux morts s'étaient couchés auprès de ton berceau, ton père et ta mère ; tu étais orphelin, sans appui et sans guide sur la terre ; je t'ai recueilli, je t'ai élevé, j'ai pris sur mes épargnes pour te créer une existence plus douce que n'aura été la mienne. Gottlieb, réponds, n'ai-je pas été pour toi un parent, sinon tendre, du moins charitable et indulgent ?

— Je l'atteste, mon oncle, répondit l'étudiant, et je...

Hermann ne le laissa pas aller plus loin.

— Tu vas parler de reconnaissance. Le seul témoignage que tu m'aies donné jusqu'à ce jour a été de transgresser la seule défense que j'eusse imposée à tes volontés ! Mais je connais assez les hommes pour ne point m'en étonner. Ne parle donc pas de sentiment, Gottlieb, car je t'en avais dispensé à l'avance. Je m'étais trouvé jadis en face d'un devoir et d'une... dette à acquitter ; ce devoir, tu viens de déclarer que je l'ai rempli, je ne t'en demande pas davantage.

Les reproches les plus sévères eussent moins touché Gottlieb que la tristesse et l'amertume avec lesquels Hermann prononça ces paroles ; il baissa la tête et répondit humblement :

— Peut-être, mon oncle, vous exagérez-vous l'importance de ce que vous appelez ma faute. Je ne puis admettre que vous m'ayez supposé assez insensé pour troquer sérieusement la pro-

fession lucrative que je tiendrai de vos bontés contre le rude métier de chasseur. Je ne suis donc coupable que d'avoir cherché une distraction passagère dans les plaisirs de la chasse, et si j'étais tenu de vous obéir sans murmure, lorsque mon âge, ma faiblesse, mon inexpérience légitimaient vos appréhensions, n'ai-je pas le droit de m'étonner, aujourd'hui que je ne suis plus un enfant, de vous voir persister dans une répugnance plus étrange chez vous que chez tout autre ?

— Et de m'en demander les motifs, n'est-ce pas ? Bien que je ne me soucie plus désormais des sentiments que me gardera ton cœur, ces motifs, je veux bien te les apprendre ; car, comme tu viens de le dire, tu n'es plus un enfant, je le sais.

Hermann appuya d'une façon significative sur ces derniers mots. Il fit signe à son neveu de s'asseoir sur un quartier de rocher, et lui-même il se plaça à ses côtés, mais de façon à lui dérober les mouvements de sa physionomie ; puis après une sorte d'hésitation, il commença d'une voix brève, saccadée et comme s'il eût fait un effort pour arracher chacune de ses paroles à sa poitrine :

— Ton père était mon frère, c'est tout ce que jusqu'ici je t'avais dit de ta naissance. Il était chasseur comme moi, plus habile tireur, plus expérimenté dans les secrets du métier peut-être... Il faut bien te l'avouer... son esprit hautain, son caractère arrogant, son humeur querelleuse lui avaient fait des ennemis, même parmi... ses proches. Son mariage souleva contre lui d'autres rancunes ; il était dans le pays une jeune fille que tous convoitaient, bien qu'elle fût pauvre ; elle le préféra à tous ses rivaux. Tant de haines eurent un lugubre dénouement... Un matin, on vit une civière s'arrêter devant la porte de la maison, sur cette civière était... ton père. On l'avait trouvé dans la forêt, la poitrine trouée par une balle... mort. Ta mère l'aimait tendrement, reprit Hermann avec un profond soupir, sa raison s'égara, la vue d'un fusil, d'un outil de chasse soulevait en elle des accès de folie furieuse. Peu à peu son état devint alarmant et le médecin déclara

qu'elle ne tarderait guère à rejoindre celui qu'elle pleurait. Quelques heures avant sa mort, on m'appela dans la maison où je n'allais plus depuis... depuis une querelle que j'avais eue avec ton père. Je trouvai Catherine, c'était le nom de ta mère, dans son lit et plus décolorée que le drap sur lequel sa tête reposait ; ses grands yeux de biche fixés sur moi m'avaient appris ce qu'elle voulait de moi avant que ses lèvres ne se fussent agitées ; elle essaya de me sourire, mais elle n'en avait plus la force...

Malgré l'énergique trempe de son âme, Hermann succombait dans cette lutte contre ces lugubres et poignants souvenirs ; sa voix paralysée expira dans sa gorge ; de ses paupières rougies deux grosses larmes jaillirent et descendirent sur ses joues bronzées ; quant à Gottlieb, il n'essaya pas de contenir ses sanglots.

— Dieu avait voulu, reprit le chasseur, Dieu avait voulu lui accorder la grâce d'embrasser son fils avant d'expirer, il lui avait rendu la raison à sa suprême heure. Elle me montra le berceau et elle me dit : « Tu m'as aimée, Hermann ; aujourd'hui que je vais mourir, et bien que je t'aie préféré celui qui n'est plus, j'ai le droit d'invoquer ce souvenir. Tu n'abandonneras pas l'orphelin, fais-en un chrétien et un honnête homme, console mes derniers instants en me promettant que tu lui choisiras une autre profession que celle qui m'a privé de son malheureux père ; que tu écarteras de ses mains ces armes auxquelles je ne pense pas sans horreur ! » Je le promis, Gottlieb, et voilà comment, en me désobéissant, tu as désobéi à la dernière volonté de ta mère.

Gottlieb, le visage caché entre ses mains, pleurait toujours ; tout à coup il se leva, et se plaçant devant Hermann :

— Et l'assassin de mon père, Hermann, il vous reste encore à m'apprendre le nom de l'assassin !

Le chasseur était livide, ses yeux égarés roulaient dans leurs orbites, un tremblement convulsif agitait ses lèvres blémies.

— Loin de moi la pensée de vous offenser, mon oncle, continua Gottlieb ; votre attachement pour le fils démontre suffisamment combien vous deviez aimer le père, et je ne doute pas

que vous ne l'ayez vengé. En vous demandant le nom de celui qui m'a fait doublement orphelin, je ne cherche que la triste consolation d'envoyer mes malédictions à sa mémoire.

De grosses gouttes de sueur perlaient le front d'Hermann ; il fit un effort pour répondre, la voix lui manquait.

— Rien n'a prouvé, dit-il en balbutiant, que celui dont vous parlez ait été... ce que vous dites. Peut-être a-t-il frappé pour défendre sa propre vie ; peut-être votre père a-t-il succombé dans un combat... loyal.

— Quel blasphème avez-vous prononcé, mon oncle ? loyal, le combat qui nous a ravi, à vous un frère, à moi un père bien-aimé ! Est-ce donc possible ? La justice de Dieu, celle des hommes peuvent, s'il leur plaît, absoudre le meurtrier ; la nôtre n'a point de ces clémences : qu'ils nous jugent lorsque nous l'aurons vengé. Non, vous dites cela pour m'éprouver ; non, le crime n'est pas resté dix-huit années impuni ; non, le coupable n'est pas mort sans avoir vu le châtiment sortir de l'ombre et se dresser devant lui ! S'il en était autrement, ce serait à genoux et les mains jointes que je vous demanderais le nom de l'assassin de mon père !

— Que ferais-tu donc si tu le connaissais ? dit Hermann d'une voix frémissante.

— Je le tuerais.

À cette réponse, les yeux du chasseur jetèrent un éclair, un sourire dédaigneux crispa ses lèvres, il resta un instant silencieux.

— Les investigations de la justice ont été vaines, murmura-t-il ; jamais on n'a découvert le meurtrier ; Dieu seul le connaît, seul il a jugé, seul il punira, s'il croit devoir punir.

L'étudiant cacha son visage entre ses mains et sanglota. Hermann s'était relevé, et appuyé sur le canon de sa carabine, il le considérait d'un œil morne.

— Maintenant, reprit-il, que tu as appris ce que tu désirais savoir, maintenant que tu connais les volontés dernières de celle qui t'a donné le jour, tes larmes même doivent t'apprendre ce qui te reste à faire. L'empreinte de nos pas est restée dans la neige,

en la suivant tu retrouveras aisément et sûrement la maison de notre hôte.

Gottlieb releva la tête.

— Je suis prêt à vous obéir, mon oncle, répondit-il, mais auparavant...

L'étudiant hésita, et le nom de Lina tomba de ses lèvres.

— Que t'importe Lina ? s'écria Hermann avec rudesse.

— Je l'aime, dit simplement l'étudiant.

Hermann fit un geste d'impatience.

— Tu songes à l'épouser peut-être ? dit-il avec un accent ironique.

Gottlieb ne répondit pas.

— Ordinairement, poursuit le chasseur, avant de prendre femme, on se pourvoit d'un état pour la nourrir ; où est le tien ? sous quel toit abriteras-tu tes amours ? où prendras-tu le pain du lendemain des noces ? J'ai obéi au vœu de ta mère ; je t'ai soustrait aux privations, aux durs travaux, aux dangers qui t'attendaient dans l'humble condition dans laquelle tu étais né ; j'ai fait de toi un homme des villes ; mais, pour que tant de sacrifices n'aient pas été vains, il faut que tu travailles, il faut que tu souffres pendant longtemps encore ; une femme aussi pauvre, aussi dénuée que toi entraverait singulièrement ta marche vers cet avenir que j'ai préparé ; d'un autre côté, parce que tu aimes Lina, tu ne dois pas penser à l'associer à ta misère. La première loi de la pauvreté, Gottlieb, c'est la raison, et la raison te dit, par ma bouche, d'oublier ces rêveries d'enfant, qui feraient ton malheur et celui de la jeune fille.

Hermann s'exprimait avec une douceur affectueuse qui contrastait avec la sévérité avec laquelle il avait traité son neveu quelques instants auparavant. Cette douceur toucha Gottlieb ; il essuya ses yeux, et, saisissant la main du chasseur :

— Vous avez dit vrai ! s'écria-t-il ; ce n'était là qu'un rêve dont je dois perdre jusqu'au souvenir ; je vais me mettre en route, non pas pour rentrer chez Rudolph, mais pour regagner Striet-

chen, d'où je partirai ce soir ou demain pour Inspruck. Après vous avoir donné ce témoignage de soumission, me permettrez-vous de vous adresser une prière ?

— Parle.

— Si le ciel vous favorise, s'il vous donne la main de Lina, promettez-moi...

— Eh bien ?

— Promettez-moi, mon oncle, d'être bon et indulgent pour l'amie de mon enfance ; d'adoucir pour elle la sévérité de votre visage, de ne pas vous irriter de ses larmes, d'attendre pour réclamer votre droit que son cœur soit d'accord avec la volonté de son père.

— C'est-à-dire de renoncer à mes projets ? répondit Hermann avec amertume. Je serai aussi franc que tu l'as été, Gottlieb, et je te dirai : non. Mon œuvre envers toi est accomplie ; depuis trop longtemps ma maison est vide comme mon cœur, et cette solitude commence à me peser. Moi dont l'existence s'est passée dans l'isolement des grands bois, je me sens frissonner chaque fois que je me retrouve à ce foyer muet et désert. Il me faut une femme pour l'animer ; il faut une compagne aux jours qui me restent à vivre, et cette femme, cette compagne, ce sera Lina.

Gottlieb s'était levé pâle et tremblant, mais la physionomie résolue.

— Mon oncle, dit-il, ce matin, en m'entretenant des projets de son père, Lina m'a parlé de mourir.

Hermann haussa les épaules.

— Garde pour toi ces confidences ; Lina se résignera aussi facilement que toi-même tu t'étais résigné tout à l'heure, et je ne lui en demanderai pas davantage.

— Mon oncle, est-ce votre dernier mot ?

— Oui.

— Alors ne vous étonnez pas si je ne persiste pas dans mon obéissance, repartit Gottlieb en ramassant sa carabine.

— Ah ! le bon fils, qui parle de venger son père et qui méprise la dernière volonté de sa mère !

— Ma mère, qui me voit, me pardonne, s'écria Gottlieb ; elle sait que c'est un devoir que j'accomplis en disputant au désespoir d'une union redoutée celle qui a essayé de remplacer la morte auprès de l'orphelin.

— Eh bien ! viens donc, apprenti chasseur, et suis-moi, si tes forces te le permettent ; je commence à croire que l'honneur de tuer le loup noir a été réservé à ta balle novice ; seulement, lorsque tu te seras enfoncé derrière moi dans la forêt, prends garde que la nuit ne te surprenne avant d'avoir retrouvé le sentier que je t'indiquais charitablement tout à l'heure.

En achevant ces mots, Hermann franchit le ruisseau d'un seul bond, et il escalada les rochers du ravin avec tant de vigueur et d'agilité, qu'il était presque au sommet de la colline avant que Gottlieb eût quitté sa place.

XI

Gottlieb s'élança enfin sur les traces de son oncle ; il sauta à son tour le petit torrent, et s'aidant des mains autant que des pieds, s'accrochant aux branches, aux bruyères, aux racines, se suspendant aux aspérités des roches, il commença son ascension avec une ardeur indicible.

Il ne connaissait de la forêt que les environs de la maison de Rudolph et les différents sentiers qui, de cette maison, conduisaient à la garderie de Strietchen ; il avait compris que ce n'était qu'en restant auprès d'Hermann qu'il pouvait avoir chance d'envoyer sa balle au loup noir.

Aussitôt qu'il fut parvenu sur la crête du ravin, il reconnut combien cette tâche serait difficile.

Au ravin dont il sortait succédait un autre ravin que le chasseur avait déjà plus qu'à moitié franchi ; on le voyait sur le versant opposé sautant de roche en roche avec la légèreté du chamois, et prenant, d'instant en instant, une avance de plus en plus considérable.

Gottlieb descendit la pente rapide qu'il avait devant lui avec des façons d'avalanche, un peu sur ses pieds, beaucoup sur d'autres parties de son corps, et non sans dommage pour celles-ci. Parvenu au fond de la gorge, il commença son escalade ; mais, lorsqu'il fut parvenu au sommet de la seconde colline, il eut beau promener ses regards autour de lui, il n'aperçut de son oncle que les empreintes que les pas de ce dernier avaient laissées dans la neige. Ces traces pouvaient lui suffire, sinon pour rejoindre Hermann, au moins pour le suivre. Celui-ci marchait évidemment dans la direction de la chasse. En se maintenant dans les pas d'Hermann, Gottlieb devait espérer de retrouver bientôt les chasseurs.

Tout fiévreux des révélations qu'il venait de recevoir, Gottlieb avait été douloureusement affecté par les dédains que son oncle

avait témoigné pour les secrets sentiments de Lina ; sans avoir été envahi par nul ferment de jalousie et de haine, son cœur avait accusé Hermann d'injustice et de cruauté. Il comprenait mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors les répugnances de son amie, ses appréhensions pour une union qui devait l'enchaîner à un homme aussi froid, aussi dur, aussi insensible qu'elle était elle-même douce, tendre et aimante ; aussi, sans partager les illusions de la jeune fille, sans conserver le moindre espoir touchant l'issue de la journée, était-il plus que jamais décidé à tenir religieusement la promesse qu'elle lui avait demandée avec tant d'instances.

Il jeta sa carabine sur son épaule, et renonçant à gagner son oncle de vitesse, il se mit en route d'un pas leste et décidé à travers les taillis. Pendant quelque temps, il n'éprouva nulle peine à retrouver et à suivre les empreintes que les pieds du chasseur avaient laissées derrière lui ; mais tout à coup, et au moment où il s'y attendait le moins, il se trouva à bout de voie. Le dernier pas d'Hermann était devant lui, et de quelque côté que Gottlieb promenât ses regards, le blanc tapis lui apparaissait régulier, immaculé, sans aucune éraflure, sans une souillure qui indiquât qu'un homme en eût effleuré la surface. L'étudiant hésita pendant quelques instants, puis s'étant baissé pour reconnaître le dernier vestige, il aperçut dans cette trace une seconde empreinte qui avait effacé la première ; il remarqua qu'elle était retournée de devant en arrière. Se doutant que son neveu essaierait de le suivre, le chasseur avait fait un hourvari, il était revenu pied pour pied dans ses voies. Bien que fort inexpérimenté dans la tactique de la chasse, Gottlieb trouva sur-le-champ la manœuvre qu'il devait employer ; il revint sur ses pas en inspectant alternativement le terrain sur sa gauche et sur sa droite ; il vit bientôt la neige profondément remuée à quelque distance de l'endroit où il se trouvait ; c'était là que, d'un bond vigoureux, Hermann s'était jeté de côté ; ce fut là que Gottlieb retrouva des empreintes nettes et continues qui lui permirent de poursuivre sa route. Ce petit triomphe lui causa une vive satisfaction ; ses graves et tristes

préoccupations n'avaient point affranchi son esprit de la joyeuse mutinerie qui le caractérisait ; il commençait à prendre goût à la lutte, non plus seulement en raison du but qu'il poursuivait, mais de ses péripéties elles-mêmes.

Il n'eut pas marché pendant un demi-mille qu'il se trouva plus embarrassé qu'il ne l'avait été quelques instants auparavant. Il était en face d'un immense champ de genêts dont les cimes, d'un vert noirâtre, se balançaient mélancoliquement au souffle de la brise, et sur la lisière duquel le pas d'Hermann indiquait que celui-ci l'avait traversé. Gottlieb voulut en faire autant ; mais ce qui avait été facile à un homme de la taille du chasseur, et robuste et agile comme lui, était au-dessus des forces de l'étudiant. À peine si sa tête atteignait à la moitié de la hauteur des genêts dont les tiges élastiques se redressant, quoi qu'il fît pour les écarter, l'enserraient sous leurs voûtes, tandis que les ronces, les épines, qui serpentaient à travers la forêt d'arbrisseaux, s'entrelaçant aux jambes de l'adolescent, les déchiraient de leurs aiguillons et les retenaient par d'invincibles entraves. Il lui fallut bien renoncer à trouer ce rempart et il sortit en maugréant, et non sans peine, de son enceinte ; mais il avait assez de bon sens pour reconnaître que les malédictions les plus légitimes ne le mettraient pas dans son chemin, et il commença de méditer aux moyens de le retrouver.

— Par Dieu ! s'écria-t-il après un instant, le problème est loin d'être aussi difficile à résoudre qu'il le semble : vous avez cru faire une grande malice en mettant cette fortification entre votre neveu et vous, mon bel oncle ; vous avez sans doute supposé que je passerais ma journée à épilucher mes chaussures de toutes les épines qu'elles ramasseraient là-dedans ; vous vous êtes trompé, un étudiant n'est pas plus bête qu'un chasseur. Qu'avec vos jambes doublées et blindées de métal vous soyez parvenu à traverser ce magasin de lardoires, *concedo* ; mais si vous y êtes entré, *ergo* vous en êtes sorti, et c'est tout ce qu'il me faut.

Alors, prenant sur la droite, Gottlieb commença de faire le tour des genêts ; et son inspiration était bonne, car, en revenant par la gauche, il revit la sortie d'Hermann.

Un ruisseau qui coulait à quelque distance mit une fois encore sa perspicacité à l'épreuve ; le chasseur était descendu dans son lit et l'avait suivi en marchant dans l'eau pendant quelque temps. Bien que les graviers et les cailloux sur lesquels roulait ce ruisseau n'eussent conservé aucune empreinte, Gottlieb éventa la ruse ; il remonta, puis il redescendit les rives du ruisseau, et il finit par voir reparaître la trace révélatrice à l'endroit où Hermann avait pris terre.

Lorsqu'il eut fait ainsi plusieurs milles, il aperçut, en traversant une route, un assez grand nombre de pas qui se confondaient avec celui sur lequel il se dirigeait et au milieu desquels on distinguait aisément à sa taille et à sa profondeur l'empreinte que le pied du vieux Rudolph avait laissée sur la neige. Gottlieb respira plus à l'aise ; c'était évidemment là que son oncle avait rejoint ses compagnons, il était persuadé qu'il ne pouvait beaucoup tarder lui-même à se réunir à eux ; mais il en fut tout autrement, et bientôt il se trouvait beaucoup plus embarrassé de la multiplicité des voies qu'il ne l'avait été lorsqu'il en suivait une unique. Ces pas allaient et venaient autour d'une enceinte considérable, se croisant dans tous les sens et dans toutes les directions. Gottlieb perdit une heure de l'un à l'autre, à tenter vainement de les démêler. Son sang bouillonnait dans ses veines ; la pensée que la destinée de Lina se décidait malgré lui et sans lui lui donnait des vertiges. Incapable de poursuivre cette œuvre de patience, il renonça à retrouver le fil d'Ariane et se lança à l'aventure à travers bois. Il avait commencé par marcher, bientôt il se mit à courir, traversant les taillis, trouant les halliers, franchissant les ravins, laissant un lambeau de ses vêtements à chaque buisson, et il alla de la sorte jusqu'à ce que ses jambes épuisées commençassent à se dérober sous le poids de son corps, jusqu'à ce que la respiration lui manquât. Forcé de modérer sa

marche, il s'avisa un peu tard que peut-être cette course furieuse n'avait d'autre résultat que de l'éloigner de ceux qu'il cherchait ; il essaya de s'orienter, il reconnut qu'il était complètement égaré. Il écouta sans entendre d'autre bruit que les murmures ordinaires de la forêt ; il appela, le silence seul lui répondit ; il grimpa dans un chêne géant et vit à l'horizon, fermé de toutes parts autour de lui par les nappes grisâtres, des futaies et des taillis qui s'éten-daient aussi loin que l'œil pouvait les suivre. Tout faible que fût Gottlieb, il avait une âme vaillante que la conscience même de son impuissance ne parvenait pas à abattre ; il se jeta dans la première route qu'il rencontra, en se disant que cette route devait le conduire quelque part, et que là, peut-être, il trouverait quel-qu'un qui le renseignerait sur le chemin qu'il devait prendre ; elle le ramena à l'enceinte où Hermann s'était réuni aux chasseurs et que lui-même avait tenue pendant si longtemps.

Cependant la journée s'était avancée ; une légère brume cachait le soleil ; mais les tons empourprés du ciel, du côté du couchant, indiquaient que l'astre s'inclinait vers l'horizon. Gottlieb céda un instant au désespoir ; surexcité par les émotions de la matinée et par la vivacité de la course, son cerveau était en proie à une exaltation qui ressemblait à du délire ; la voix de Lina vibrait à ses oreilles, elle lui répétait encore que c'était le plus faible, le plus inexpérimenté qui tuerait le loup noir ; il se maudissait en s'accusant d'avoir manqué par sa faute à la récompense qui l'attendait, et, éperdu, les vêtements en lambeaux, les cheveux en désordre, il recommençait à marcher sans but, sans direction, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé, anéanti, sur la neige.

Il traversait une futaie, lorsque tout à coup il lui sembla percevoir un bruit sourd, continu, qui n'était ni le murmure du vent dans les branches, ni le grondement des torrents dans les vallées. Il écouta, retenant son haleine ; le bruit grandissait, s'accroissait. Apercevant une éclaircie au delà des troncs argentés des grands hêtres, il y courut. Le terrain s'escarpait de ce côté ; à la futaie succédait un taillis assez clair, et, lorsque Gottlieb eut gravi une

espèce de piton dénudé, ce même bruit arriva distinctement à son oreille : c'était l'aboïement des chiens qui, comme un tonnerre, roulait de vallons en vallons ; c'était la chasse qui venait à lui.

À ce dénouement inespéré, l'émotion de Gottlieb fut si vive qu'il perdit le peu de sang-froid que les incidents de la journée lui avaient laissé. Oubliant ce qu'il pouvait avoir retenu des cause-ries théoriques de maître Rudolph, au lieu de se masquer derrière un buisson, il resta découvert sur cette éminence, serrant convulsivement sa carabine entre ses mains, les yeux fixés sur une large clairière qui s'étendait jusqu'à la futaie. Son trouble était si grand, qu'un énorme animal, au pelage brun, avait déjà traversé la moitié de cet espace, lorsqu'il l'aperçut ; alors, sans prendre le temps de porter son arme à son épaule, machinalement, il en pressa la détente ; le coup partit, une formidable détonation fit vibrer les échos de la forêt.

Gottlieb resta immobile, paralysé par la terreur ; il lui semblait qu'au bruit du coup de feu s'était mêlé un cri lamentable, poussé par une voix humaine.

Cependant, à travers la fumée dont le vent déchirait les spirales, il distinguait le loup qui se roulait sur la neige ensanglantée ; il descendit de son escarpement à toutes jambes ; mais, au moment où il arrivait auprès de l'animal expirant, à vingt pas de lui, sous la futaie, il aperçut son oncle.

Hermann, le corps rejeté en arrière, était adossé contre le tronc d'un hêtre ; son fusil gisait à ses pieds, ses mains crispées serraient sa poitrine, sa pâleur était effrayante.

Dans le transport de sa joie, Gottlieb ne remarqua ni la singulière attitude ni la décomposition du visage du chasseur ; il s'était jeté à corps perdu sur le loup ; il l'étreignait comme s'il eût craint qu'il ne lui échappât.

— C'est moi, c'est moi qui ai tué le loup noir ! s'écria-t-il.

— Tu mens, Gottlieb ! répondit Hermann d'une voix étranglée, regarde à l'épaule.

L'étudiant obéit, il souleva le cadavre de l'animal ; à droite,

au-dessus des premières côtes, il vit une plaie béante dont le sang s'échappait encore ; le côté gauche, celui que son plomb devait atteindre, ne portait la trace d'aucune blessure. Il resta tout interdit, il comprenait que son oncle avait tiré en même temps que lui, et ce double coup de feu lui expliquait la violence de la détonation.

— Tu regardes en vain, reprit le chasseur ; ce n'est pas là que tu trouveras ta balle.

— Que dites-vous ?

— C'est ici, Gottlieb, c'est ici qu'il faut chercher.

En disant ces mots, Hermann, ouvrant ses bras et dégageant sa poitrine, laissa voir sa chemise et ses vêtements teints de sang.

XII

L'étudiant avait fait un pas en arrière, haletant, plus blême, plus livide que le blessé lui-même ; il passait, il repassait la main sur son front pour y retrouver les idées qui lui échappaient ; il restait immobile, pétrifié, foudroyé par cette horrible révélation ; enfin il poussa un cri déchirant, il se précipita aux pieds d'Hermann ; il lui embrassa les genoux en s'accusant, en se maudissant, en lui demandant grâce, en s'interrompant pour appeler du secours.

Hermann pâlassait de plus en plus : il avait glissé le long de l'arbre, il était assis sur la neige ; sa tête alanguie s'était inclinée sur son épaule ; ses yeux hagards avaient la fixité de la mort ; et cependant la vie continuait de se révéler chez lui par les profonds soupirs qui soulevaient sa poitrine, en amenant un nouveau flot d'un sang vermeil à chaque inhalation. Aux sanglots de Gottlieb, il se ranima et tourna vers lui ses regards. À la vue du désespoir de l'étudiant, sa face de bronze s'éclaira d'une lueur d'attendrissement.

— Console-toi, enfant, car tu as vengé ton père, lui dit-il.

Gottlieb lâcha la main qu'il pressait entre les siennes, comme si elle eût été un fer rougi au feu.

— Mon père ! Que dites-vous de mon père ? s'écria-t-il.

— Silence, reprit Hermann d'une voix encore impérative ; ceci ne regarde pas les étrangers.

En effet, ils n'étaient plus seuls, les chasseurs débouchaient de tous les côtés de la futaie.

Dans les affres de la mort, Hermann conservait la plénitude de ses facultés ; avant son neveu il avait entendu les pas de ses compagnons.

Il n'est pas besoin de décrire l'épouvante de Rudolph et de ses hôtes à la vue du spectacle qui les attendait.

Tandis que deux des chasseurs couraient à Strietchen chercher

le prêtre et le médecin, les autres firent un brancard avec des branches d'arbres ; on y plaça le blessé, et le funèbre cortège s'achemina vers la maison.

Gottlieb venait le dernier, soutenu par Rudolph ; aux propos incohérents qui lui échappaient, en le voyant tantôt s'adresser à Hermann en le conjurant de lui pardonner, tantôt s'éloigner de son oncle avec une sorte d'horreur, le vieux chasseur supposait que le pauvre étudiant avait perdu la raison.

Hermann supportait les douleurs que devait lui causer la marche avec son courge et sa fermeté ordinaires ; pendant le trajet il ne fit pas entendre une plainte ; seulement, lorsqu'on lui disait que les secours allaient arriver, il murmurait : le prêtre ! le prêtre !

À deux cents pas de la maison de Rudolph, on vit le vieux pasteur qui montait le sentier du pas le plus rapide que son âge pouvait lui permettre. Aussitôt que le blessé l'aperçut, il tendit ses mains suppliantes, et en même temps il ordonna à ceux qui le portaient de s'arrêter. On lui obéit ; et lorsque l'homme de Dieu fut près de lui, tous s'éloignèrent, tous s'agenouillèrent.

Gottlieb, prosterné la face contre terre, essayait de prier pour celui qui l'avait élevé, pour celui qu'il avait tué ; mais ses lèvres seules balbutiaient, son cœur ne parvenait pas à implorer avec elles. Tous ses efforts restaient impuissants, le drame dans lequel son père avait perdu la vie absorbait toute sa pensée ; il lui semblait que la scène dans laquelle il avait joué un rôle si fatal n'était qu'un rêve. En vain il se recueillait, en vain il se révoltait de son insensibilité, en vain il demandait au Dieu de miséricorde de lui inspirer le pardon ; son âme rebelle se refusait à oublier l'aveu qu'il venait d'entendre, à donner une larme à celui qui l'avait fait orphelin, et écrasé par cette lutte contre lui-même, il restait étranger à ce qui se passait autour de lui.

Après quelque temps il entendit appeler ; il releva la tête, c'était maître Rudolph, dont la face rubiconde ruisselait de larmes ; il passa son bras sous le bras de l'étudiant et le conduisit

silencieusement sur le revers du fossé où l'on avait déposé Hermann. Soutenu par le pasteur, celui-ci s'était redressé sur sa couche de neige, sa tête s'appuyait sur la poitrine de l'homme de Dieu, ses mains tenaient un crucifix ; près de lui était une femme agenouillée, pleurant et priant.

En reconnaissant son neveu, le chasseur se releva péniblement.

— Gottlieb, dit-il, devant ce saint prêtre qui a reçu mes aveux, par celui qui me jugera tout à l'heure, je le jure, ce fut un combat et non pas un assassinat !... mais je le reconnais, il était impie, ce combat qui avait mis deux frères en présence.

Hermann devina sans doute, à la sombre physionomie de Gottlieb, ce qui se passait dans l'esprit de celui-ci, car un triste sourire glissa sur ses lèvres.

— Dieu m'a pris en pitié, reprit-il ; celui qui de là-haut nous voit et nous entend sera peut-être aussi clément que Dieu. Tu seras donc seul, Gottlieb, à ne pas trouver l'expiation suffisante, à refuser à mon repentir l'aumône d'un pardon.

À cet accent humble et suppliant, si différent de celui avec lequel le matin même Hermann lui parlait du lugubre événement, Gottlieb sentit toutes les glaces de son cœur qui se fondaient ; il saisit la main de son oncle, il la couvrit de ses baisers et de ses larmes.

— Lina, dit le mourant avec effort en se tournant du côté de la jeune fille, c'est moi seul qui ai tué le loup noir, et ce dernier coup de fusil me donne des droits à votre main. Oh ! ne vous désespérez pas, si je parle de droits, c'est uniquement afin qu'ils figurent dans l'héritage que Gottlieb recueillera après moi. Quant à moi, j'appartiens à une fiancée, moins belle que vous, Lina, mais qui ne souffre pas qu'on la fasse attendre ; avant que j'aie à elle, rendez-moi le dépôt que votre père vous a confié hier au soir.

— Le dépôt ? s'écria la jeune fille éperdue.

— Oui, le dépôt, dit maître Rudolph, la relique, la balle.

— La balle enchantée ! je... je l'ai donnée... j'en ai chargé le fusil de Gottlieb.

— À Gottlieb !... à Gottlieb, murmura Hermann...

En même temps, échappant au prêtre qui le soutenait, il se releva seul et sans aide, et élevant le crucifix vers le ciel :

— La main de Dieu ! la main de Dieu ! s'écria-t-il ; ma dette est bien payée... C'était la balle qui avait tué mon frère.

Il retomba en arrière en achevant ces paroles, poussa un cri, et expira.

Maître Rudolph fit honneur au legs de son ami. Deux ans après le triste drame, Gottlieb épousa Lina. Le vieux chasseur avait compté sur la gaieté de son gendre pour compenser les qualités et les titres cynégétiques qui lui manquaient ; mais ce fut encore pour lui une déception : l'ancien étudiant semblait avoir hérité de la mélancolie de son oncle, et bien rarement, depuis la mort de celui-ci, on le vit sourire.

Maître Rudolph ne fut pas plus heureux dans la croisade qu'il entreprit contre la superstition de ses compagnons. En vain racontait-il, sous le sceau du secret, à tous ceux qui voulaient l'entendre les péripéties de cette sombre histoire, en vain affirmait-il, par les serments les plus énergiques, que la relique d'Hermann n'avait rien de diabolique ; par respect pour son âge ses auditeurs le laissaient dire ; mais ils restaient convaincus que le farouche chasseur n'était mort que pour s'être imprudemment dessaisi de sa balle enchantée.

TABLE DES MATIÈRES

LES DERNIERS PÉCHÉS DU CHEVALIER DE VAUCELAS	5
I. Comment on me préparait à l'art de la guerre et aux belles manières	7
II. Où j'aurai l'honneur de vous présenter M. le chevalier de Vaucelas, des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de Saint-Louis, et de vous résumer ses caravanes	12
III. Comment le sang faillit couler à la suite de ma première entrevue avec M ^{lle} Cypris	18
IV. Où le XIX ^e siècle est singulièrement humilié par son prédécesseur	30
V. Complément du Traité général des chasses, chapitre Vautrait	41
VI. Où, m'étant mis en quête à mon tour, je rembucho avec un bonheur humiliant pour mon oncle	53
VII. Ça mord !	67
VIII. Où il est démontré une fois de plus que, lorsque les corbeaux veulent imiter les aigles, il leur en cuit	79
IX. Idylle	89
X. Où, ayant convenablement chargé la mine, le chevalier met le feu à la mèche	100
XI. Où l'on assiste aux péripéties d'un combat singulier, et qui sera d'autant plus agréable au lecteur, qu'après lui c'est fini	111
Épilogue	132
LA BALLE ENCHANTÉE	137